





NOTICE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA VIE,
ET DES ECRITS,
DE S. N. H. LINGUET.



A LIEGE.

M. DCC. LXXXI.

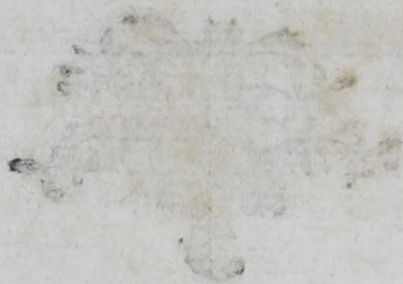
W. O. R. I. C. E.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ

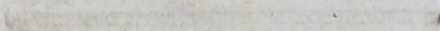
DE LA VIE

ET DES SCIENCES

DE LA VILLE DE PARIS



PARIS



M. DCCCXXXIII

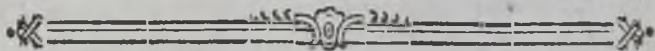
AVERTISSEMENT.

M. Linguet, dans ses Annales, a paru redouter beaucoup qu'on donnât au Public l'histoire de sa vie. Il est revenu plusieurs fois sur cet objet; & pour prévenir ce danger, il nous a moins instruit lui-même de ce qu'il prévoyoit qu'on vouloit nous apprendre, que de ce qu'il fouhaitoit qu'on nous tût. Il a peut-être cru que la curiosité du Public, satisfaite, ou émouffée par le peu qu'il nous auroit dit de lui, ne se foucieroit plus de revenir sur son sujet, & qu'ainsi l'inconstance ordinaire de ce Public le débarasseroit bientôt d'une crainte importune. Nous n'avons pas pensé tout-à-fait de même, & nous croyons que plus

de détails, plus d'anecdotes, plus de franchise & de jour jettés sur la vie de cet Ecrivain célèbre, auront droit de plaire encore, même après ce qu'il nous en a appris.



NOTICE
SUR LA VIE,
ET SUR LES ECRITS
DE S. N. H. LINGUET.



LE Public paroît s'intéresser volontiers aux plus petits détails de la vie des Hommes qui se sont rendus célèbres en quelque genre que ce soit. Il ne faut pas même pour cela, que ceux qu'il se montre le plus curieux de mieux connoître, ayent été ou soient ses idoles. Il fouille également les tombeaux de *Titus* & de *Neron*, de *Cicéron* & de l'*Arétin* : il veut connoître la vie privée de l'incendiaire de sa patrie, comme celle du bienfaiteur des Hommes; & le Satyrique fameux du seizieme siecle, comme l'Homme le plus éloquent de l'ancienne Rome.

Cependant, peut-être peut-on remarquer que ce qui fixe particulièrement sa curiosité, ce sont

communément ces terribles Héros qui ont bouleversé les Provinces , ébranlé les Empires , changé la face des Etats , bien plus que ces Sages paisibles , qui ont fondé le bonheur de leurs Sujets sur la baze des Loix , sur la modération , la justice , la douceur & la bienfaisance de leur Gouvernement.

Il en est à-peu-près de même dans l'Empire des Lettres. Ses noms les plus éclatans , les plus connus , ne sont pas toujours ceux des Savans qui ont mieux posé les principes des sciences , & donné les meilleures regles du goût , ou même les meilleurs modèles. Il faut aussi dans cet Empire , comme dans les autres , pour acquérir un grand nom , tout au moins pendant son existence , *guerroyer* un peu , attaquer des opinions très répandues , combattre des idées très accréditées , bouleverser des réputations qui paroissent solidement établies. » Quand je considère attentivement l'*Empire Littéraire* , a dit M. *Dalembert* , (a) je crois voir » une Place Publique , où une foule d'Empyriques » montés sur des tréteaux , appellent les Passans & » en imposent au Peuple , qui commence par en » rire & finit par être leur dupe. «

Cette comparaison de l'un des premiers Hommes de Lettres de ce siècle , n'est pas bien flatteuse pour ceux de son Ordre : mais enfin , pour la suivre , quand cette Place Publique est devenue une véritable Foire , où les Empyriques faiseurs de Dictionnaires , de Journaux , de Romans , de Compilations nouvelles en prose en vers de toute espèce , sont trop nombreux pour pouvoir ranger chacun la foule de leur côté , il faut bien se travestir

(a) Essai sur les Gens de Lettres.

de quelque maniere burlesque & plaisante pour se faire remarquer, ou il faut bien décrier à voix haute, les drogues de ses Confreres, sinon pour écarter leur concurrence, dumoins pour attirer leur attention, leur jalousie, leur déchaînement, pour faire un éclat enfin de quelque maniere que ce soit, & attrouper le Public à la dispute & au combat, si on veut en venir après cela, à parler à la foule assemblée, & lui faire acheter ce qu'on veut absolument lui vendre, au meilleur prix possible. Cette manœuvre adroite ne laisse pas pourtant que de demander de la hardiesse & du courage dans celui qui l'employe. Il faut d'ailleurs des ressources puissantes dans l'esprit, pour la soutenir contre des Empyriques qui n'en manquent pas. Ces réflexions applicables à plusieurs Gens-de-Lettres de ce siecle, ne le seroient-elles pas plus particulièrement & sans méchancheté, à celui dont nous essayons d'écrire la vie.

Simon-Nicolas-Henri LINGUET, né à Reims, en Champagne, en 1734, eut pour pere le fils d'un Fermier des environs de la riviere d'Aisne, qu'on avoit envoyé à Paris, faire ses études, qui s'y distingua par quelques talens, devint Professeur de Seconde, & Sous-principal ensuite au College de Navarre. » Je suis né sans fortune, a dit lui-même » M. L... & loin d'en rougir. Fils d'un Homme estimé, persécuté, que j'ai eu le malheur de perdre dans le plus bas âge, il ne m'a guère laissé que son nom & sa destinée. Il auroit pu dans ses derniers momens, me dire comme Enée :

*Disce puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis...*

» Engagé, je ne fais comment, dans les folies
 » du *Jansénisme*; témoin, je ne fais pas plus com-
 » ment, d'un miracle du bienheureux *Diacre*, il
 » fut martyr du despotisme *exileur*, comme son
 » fils l'a été du despotisme *rayeur*. Il perdit en
 » conséquence sa place de Professeur à l'Université
 » de Paris, se fixa à Reims, s'y maria; ainsi je suis
 » né sous les auspices d'une *Lettre de cachet*.

Ce récit est exact. Cette *Lettre de cachet* exiloit le Pere de M. L. à 30 lieues de Paris: sa belle-sœur demuroit à 33 de distance, dans la Ville de Reims: il s'y retira, y épousa la fille d'un Procureur, y devint Greffier de l'Élection, & quelque autrs chose.

Son Pere envoya aussi le jeune Linguet, nôtre Auteur, faire ses études à Paris, à ce même Collège de Beauvais, où il avoit professé. Le jeune L. s'y distingua d'une maniere éclatante & extraordinaire, en remportant les trois premiers prix de l'Université, en 1751. Un début si glorieux fut remarqué par un Grand Seigneur étranger, M. le Duc de D. P. qui s'attacha notre Jeune-homme, & l'emmena en Pologne, avec le dessein de lui être utile. Quelles que soient les causes qui le séparèrent bientôt de ce Seigneur, M. L. vint à Lyon, résolut d'y établir une Manufacture d'une espèce de savon de suif, & autre fait à froid, dont il avoit trouvé le secret; mais il ne put se procurer les fonds nécessaires à cet établissement.

Pendant son séjour dans une Cour étrangère, il avoit dédié au Roi de Pologne *Stanislas*, son *Histoire du Siècle d'Alexandre*, premier ouvrage de sa plume, digne de faire sensation par beaucoup d'idées neuves, par une censure judicieuse & hardie d'anciennes opinions accréditées par les noms de *Bossuet*, de *Rollin*, & autres Ecrivains de ré-

putation ; mais peu faites cependant pour résister à l'examen d'une bonne critique. Cet Ouvrage qui méritoit certainement d'être remarqué, ne le fut cependant presque point par le Public. On voit dans l'Avertissement qui préc. de la première édition de ce Livre, réimprimé depuis avec des augmentations, en 1769, que M. L. n'avoit que 25 ans, lorsqu'il en fut l'Auteur.

De retour à Paris, il fit la connoissance de quelques Gens de Lettres; il vécut avec *Dorat*, & travailla avec lui en 1760 à refaire *Zulica*, Tragedie de ce Poëte, tombée à la première représentation, & qui refondue presque entièrement deux ou trois jours après, avec une habileté dont on fut d'autant plus étonné qu'on ign. roit qu'elle fut due à deux Coopérateurs, reparut alors avec succès. Je ne parlerai point des torts vrais ou prétendus de M. L. avec l'Auteur du Poëme des *Baisers*, nommé par lui l'*Ovide Français*; torts qui lui ont été tant reprochés, même au Palais, avant de l'y admettre, par les Avocats dont il aspireroit de partager les fonctions. On sait que *Dorat* lui-même a reconnu & désavoué l'injustice des bruits publics à cet égard, par une Lettre imprimée dans le *Journal de Politique & de Littérature*. Nous croirons toujours qu'il est difficile de soupçonner de bassesses secrètes & deshonorantes (a) un Homme dont le cœur s'est constamment montré si fier. Nous écarterons par la même raison, l'anecdote du superbe Cheval enlevé au

(a) Il s'agissoit de Cent Louis, qu'on l'accusoit d'avoir soustrait à la cassette d'un Poëte dissipateur & mort insolvable.

Duc de D. P. devenue si publique ; & nous renverrons en tout cas, les détracteurs de M. Linguet, à l'épître dédicatoire de son *Fanatisme des Philosophes* dont il fera question plus bas. Nous renverrons ces cruels Détracteurs où M. Linguet les a renvoyé lui-même, dans ses écrits justificatifs. (a) Nous ferons remarquer aussi avec lui, par quelle espèce d'acharnement odieux, on alloit chercher dans les torts, vrais ou faux, de la première jeunesse d'un Homme obscur des motifs pour le compromettre dans sa maturité & dans sa célébrité.

Bientôt, M. Linguet donna au Théâtre Italien, en gardant l'anonyme, les *Filles femmes* ou les *Maris battus*, parodie de l'*Hypermnestre*, de M. Lemierre. Il composa pour complaire au fameux P. Bertier, qui lui promettoit de lui céder son droit au privilège du *Journal de Trévoux*, quelques Brochures en faveur des Jésuites, qu'on auroit sans doute beaucoup de peine à retrouver aujourd'hui, telles que la *Lettre d'un Mandarin*, qui fut, je crois, brûlée dans le tems, & une Epître en vers, d'un J... de D... à un de ses amis, qui après avoir couru long-tems manuscrite dans Paris, n'a été imprimée qu'en petite partie, dans

(a) Voyez le huitieme Grief que lui oppoient les Avocats, par l'organe de M. Lambon. » J'ai d'abord déclaré, dit M. Linguet, que le fait étoit faux : j'ai sommé mes prétendus Juges de me nommer des témoins, pour les faire retracter devant eux, ou les poursuivre dans les Tribunaux.. On m'a dit qu'on ne me nommeroit personne. En sortant de l'assemblée, j'ai envoyé chez M. le Duc de D. P. il étoit en Baviere, &c.

un Journal étranger. Elle mérite d'être mieux connue : la voici.

T

U OI dont la vertu peu connue

De l'amitié dans l'infortune ,

M'a fait connoître tout le prix :

Cher Ami de mon indolence ,

De ma funeste négligence

Pourrois-tu donc être surpris ?

Vas , c'est sans regret que je laisse

 Enfévelir dans la paresse ,

 Des talens foibles & flétris ,

Que dès la fleur de ma jeunesse

Les malheurs ont déjà détruits.

Il fut un tems où j'osai croire

Que ces talens pouvoient devenir précieux ;

 Ecoutant l'amour dangereux

De ce fantôme vain , qu'on a nommé la gloire ;

 Je résolus d'aller à l'ombre des Autels

 Consacrer mes jours à l'étude ,

 Et dans les travaux éternels

 D'une pénible solitude ,

Rendre à Dieu mon hommage en servant les mortels ,

Je crus long-tems avoir trouvé l'asyle

Qui convient aux cœurs vertueux ;

Je cultivais , dans une paix tranquille ,

Tous les présens que m'avoient fait les Cieux ;

 Mais au bruit affreux des tempêtes

 Qui viennent lancer sur nos têtes

A coups précipités la Foudre avec l'Eclair ,

J'ai senti dessécher & périr mon génie ,

 Accablé de l'ignominie

 Dont mon nom doit être couvert.

 C'est ainsi dans un champ fertile

 Qu'on voit un arbrisseau fragile ,

Qui n'a pu des frimats soutenir la rigueur :

 Fier autrefois de son ombrage ,

Son front aujourd'hui sans feuillage ;
 Accuse en secret sa langueur ,
Il attend que d'un coup le Bucheron acheve
 Son triste sort & ses malheurs ,
 Et privé d'une utile seve ,
 C'est avec peine qu'il souleve
 Ses Rameaux dépouillés de fleurs .
L'océan quelquefois laisse en paix ses rivages ;
 Les vents n'agitent plus les eaux ,
Le Ciel n'est pas toujours obscurci de nuages :
 On voit naître après les orages ,
 Des jours plus sereins & plus beaux .
Au milieu des tourmens , au sein de l'indigence ,
 Du reste des Humains la riante Espérance
 Vient flatter les chagrins , & suspendre les maux ,
Pour eux tout s'adoucit , au moins à sa présence .
 Mais pour nous sans cesse accables
 Des malheurs où le sort nous livre ,
Nous jugeons des jours qui vont suivre ,
 Par les jours qui sont écoulés .
 Le char brillant de la lumière ,
Ne trace plus pour nous qu'un cercle de douleur ,
Et nous sommes les seuls qui passions sur la terre
Les jours dans l'épouvante & les nuits dans les pleurs .
 Respectables dépositaires ,
 Soutiens , arbitres de nos Loix ;
Vous , dont l'œil pénétrant en sonde les mysteres ,
Vous , qui jugez le Peuple & conseillez les Rois ,
 Quand votre main impitoyable
 Sans fin s'appesantit sur nous ,
Quand notre front plus soumis que coupable
 Se baisse avec respect en attendant vos coups ,
L'appui des malheureux , les soupirs & larmes ,
Les cris attendrissans nous sont-ils défendus ?
Pourriez-vous envier , hélas ! ces foibles armes ,
A des Infortunés que vous avez perdus ?
 Voyez ce Taureau qu'on egorge ,
Qui tombe en frappant l'air de longs mugiffemens .

Le fer ensanglanté qui lui perce la gorge,
 Ouvre un nouveau passage à ses gémissens !
 Le fier Auteur de ses blessures,
 Qui du pied lui presse le flanc,
 Souffre au moins ses tristes murmures,
 Même en faisant couler les restes de son sang.

Pardonnez donc ô vous, de qui la main puissante
 Dans l'ombre du néant va nous faire rentrer,
 Pardonnez des regrets qu'une douleur cuisante

Eut toujours le droit d'inspirer ;

Vous nous croyez une troupe insolente,

Faite pour attenter aux jours sacrés des Rois,

Et vous dites qu'à notre voix

Des Peuples abusés la fureur menaçante,

Oublie ou méprise les droits

D'une couronne chancelante.

C'est toi que j'en atteste, ombre pâle & sanglante

Ombre du dernier des Valois ;

Victime des transports que le faux zèle allume,

Et d'un fanatisme insensé,

Sous les murs de Paris je vois ton sang qui fume,

Monarque malheureux, dis-nous qui l'a versé ?

Dis-nous par qui . . . Mais non, déplorables images !

Puissez-vous à jamais rester loin de nos yeux,

Puisse au moins les autres âges

Ignorer les tristes ravages

Que produisit l'erreur chez nos foibles ayeux !

Et puissent ils donner, plus heureux ou plus sages,

Un autre exemple à leurs neveux !

Toi qui disposes de la gloire,

Equitable postérité,

Qui dans les fastes de l'Histoire

Réhabilite la mémoire

Du mérite persécuté,

Dans nos malheurs, dans nos cruelles peines,

Tu ne peux nous offrir que des ressources vaines,

Des secours sans utilité.

Dans l'affreuse nuit du silence,

Quand la mort nous aura plongés,
 Lorsqu'enfevelis sans vengeance,
 Après des ennemis qui nous ont outragés,
 Nous n'aurons plus d'autre existence
 Que celle des Ecrits où nous sommes jugés,
 Que nous servira ta puissance ?
 Peut-être un jour la timide innocence
 Dissipera les préjugés.
 La vérité long-tems captive
 Osera d'une main craintive
 Ecarter les horreurs dont nos noms sont chargés.
 Mais au sein du tombeau qu'ont les Morts à prétendre ?
 Cet encens qu'on leur offre échauffe-t-il leur cendre ?
 A ces restes glacés qu'importe un vain honneur ?
 Victime de la politique
 Dont ils ont éprouvé l'horreur,
 L'inutilité magnifique
 De cette gloire chimérique
 Peut-elle faire leur bonheur ?
 Réflexions trop douloureuses,
 Céléz, & faites place à la nécessité.
 Nous n'avons plus ces retraites heureuses
 Où nos jours s'écouloient dans la tranquillité.
 Des fonctions laborieuses,
 L'économie & la frugalité
 Nous laissoient ignorer les douceurs périlleuses
 D'une trop molle oisiveté,
 Ou les fureurs plus dangereuses
 De la triste cupidité.
 Ce tems n'est plus, & nous allons connoître
 Les besoins & l'amour du gain :
 L'intérêt sera notre Maître,
 Il réglera notre destin :
 Il faut quitter cet habit qui m'honore ;
 Que le crime n'a point souillé,
 Et que mon cœur respecte encore
 A l'instant où je vais en être dépouillé.
 Il faut donc adopter cette idée importune ;

Que nos jours dépendront du travail de nos mains.

Il faut courir à la fortune ,

Comme le reste des humains ;

Et traverser les flots de cette foule avide ,

Qui se pressant sur les chemins ,

Ecrase sans pitié , dans sa course rapide ,

Tout ce qui met obstacle à ses vœux inhumains.

Viens donc vil intérêt , viens gouverner ma vie ,

Viens tendre dans mon cœur tes ressorts tous puissans ,

A quels Autels faut-il que ma main sacrifie ?

Voyons à qui je dois présenter mon encens.

Irai-je de mon être oubliant la noblesse ,

D'un riche dédaigneux courtiser la bassesse ?

Irai-je , vil adulateur ,

Aux pieds d'une plus vile idole

L'encenser d'un culte frivole ,

Et lui prostituer un hommage flatteur ?

Irai-je , dans l'espoir d'un salaire trompeur ,

La fatiguer , l'enivrer de fumée ,

Et la paix sur le front , la rage au fond du cœur ;

Parasite avili , sans vertu , sans honneur ,

Perdre pour un repas toute ma renommée ?

Faudra-t-il ; apprenant au sein des Facultés

A rédiger une ordonnance ,

Vendre cherement l'espérance

Aux malades épouvantés ?

Ministre de la mort , tyran de la Nature ,

Assassiner par art , guérir par conjecture ,

Et voir de leurs tombeaux s'élever contre moi

Les gémissemens redoutables

De mille infortunés , que dans ces lieux d'effroi

Auront précipité mes loix impitoyables ?

Faudra-t-il à Thémis consacrant mes talens ,

Du Dedale des Loix , sans en trouver l'issue ,

Parcourir la route inconnue ,

Et novice après quarante ans ,

Avec une éloquence aisée ,

Débiter quelque phrase usée

Devant des Sénateurs dormans
 Me verra-t-on enfin aux plaisirs de la terre
 Renonçant avec intérêt,
 Dans le réduit obscur d'un sombre Monastere,
 Cabaler sans éclat, intriguer en secret,
 Et sous l'humilité d'un habit méprisable,
 Déguiser du manteau de la Religion,
 La mere aulterité d'un dévot redoutable,
 D'un Moine mécontent la sourde ambition?
 Et voilà donc, grand Dieu, les horreurs que prépare
 Ce monde où l'on me force à rentrer aujourd'hui!
 Il y faut devenir ou flatteur, ou barbare,
 Ou désormais y languir sans appui.
 Il me faudra rougir d'une coupable aissance,
 Et mépriser les pleurs qu'arrache l'indigence
 Aux malheureux que j'aurai faits,
 Ou ne devoir ma subsistance
 Qu'à des dons stérissans, à de honteux bienfaits!
 O Dieu du Ciel, ô Sagesse infinie!
 Je n'ai plus de recours qu'en toi;
 Entends mes cris, delivres-moi
 Du cruel fardeau de la vie.

Quoique ces Vers dussent flatter l'ex-Jésuite
 Bertier, il trompa cependant M. Linguet dans ses
 espérances, & ne lui abandonna point son privi-
 lège au *Journal de Trévoux*. Celui-ci ne pouvant
 suivre la carrière de Journaliste, au lieu d'une
 guerre littéraire à faire à la médiocrité & au mau-
 vais goût, entreprit celle de Portugal, plus sé-
 rieuse, sous le commandement de M. le Prince de
 Beauveau, auquel il s'attacha en qualité d'Aide-de-
 camp pour la partie Mathématique du Génie. Le
 plus grand fruit que l'Auteur des *Annales* retira de
 ce service Militaire, fut d'acheter quelques Livres
 Espagnols, en passant à Madrid, de voir repre-
 senter

ſenter les Pièces de l'inépuiſable *Ca'deron*, & de *Lopes de Vega*, d'apprendre leur langue, & d'avoir conçu peut-être dès-lors, le deſſein de faire la traduction qu'il nous a donnée depuis, ſous le titre de *Théâtre Eſpagnol*, en 4 vol. in-12, qu'il a dédiée à l'Académie de Madrid, quoiqu'il ſe ſoit montré depuis le Détracteur de tant d'autres Académies.

M. Linguet voulut à ſon retour de Portugal, voyager en Hollande, examiner les mœurs ſimples d'un Peuple actif, & voir de grands Commerçans, ſans le luxe qui accompagne par-tout ailleurs un grand Commerce. Il s'attacha ſur-tout à examiner les Arts des Hollandois, les efforts de leur induſtrie; & quand il eut occaſion d'en parler, il fit bien voir que les Gaules n'étoient pas le ſiège par préférence de l'induftrie laborieufe, comme l'a dit l'Auteur de l'*Ami des Hommes*.

Revenant de la Hollande par les Pays-Bas & la Flandre, & paſſant par la Picardie, il lui prit envie de s'arrêter à Abbeville quelque tems; il y arriva vers le mois de Septembre 1763, & ne ſ'y fit connoître ſimp'ement que ſous le nom de M. *de Beaumont*. Cette époque dans la vie de M. L. eſt vraiment tres-intéreffante. Le hazard voulut qu'il prit chez la veuve d'un Libraire de cette Ville un logement, qui lui fut bientôt offert *gratuitement*, dès qu'on ſ'apperçut qu'il ſ'agi ſoit de favoriſer un Homme de Lettres fort ſimple dans ſes mœurs, & d'ailleurs très-peu fortuné.

M. L. manqua bien peu de temps après de ſe faire une affaire, qui auroit pu l'éloigner promptement de ce ſjour. En ſe promenant, curieux de tout voir & de tout obſerver, il avoit demandé à un Matelot ſur les bords de la Somme,

jusqu'où remontoit le flux de la mer dans cette
 riviere. Le Maire d'Abbeville frappé assez mal-à-
 propos de cette question d'un étranger, s'avisa de
 l'envoyer chercher, de l'interroger sur l'objet de
 son séjour & sur celui des questions qu'il avoit
 faites au Maelot. Il fut tres-aisé à M. L. de le
 satisfaire de vive voix : mais de retour chez lui, il
 lui écrivit une lettre assez singulière, où il s'an-
 nonça comme un Philosophe observateur, voya-
 geant comme les *Talès*, les *Platon*, pour étudier
 la nature & les hommes, s'arrêtant par-tout où il
 trouvoit à profiter, marchant souvent à pieds, &
 se défaltérant au premier ruisseau. Il finit par lui
 offrir de payer sa dette à la société dans le sein de
 laquelle il vivoit, afin de ne pas être regardé
 comme un oisif, sinon dangereux, du moins inu-
 tile, & de donner un cours *gratuit* de Mathéma-
 tiques dans telle salle publique qu'on voudroit lui
 indiquer. Sa proposition fut acceptée : on ne lui
 donna point de salle, parce qu'on n'en avoit point
 de commode ; mais il reçut chez lui quelques
 jeunes Officiers, auxquelles il donna des leçons
gratuites, & sans vouloir rien accepter, comme
 il l'avoit promis.

M. L. put envisager ces occupations comme
 une distraction devenue nécessaire aux chagrins
 affreux qui le tourmentoient alors. Livré à la re-
 traite la plus profonde chez son Libraire, perdu
 dans les livres, il y fit pourtant la connoissance
 d'un Homme de Lettres fort aimable, fort aimé
 dans sa patrie, de feu M. *Douville*, Conseiller au
 Présidial, & ancien Maire d'Abbeville, avec lequel
 il se lia bientôt de l'amitié la plus étroite. Cet ami
 lui procura d'abord les projets manuscrits du pays
 sur la navigation de la Somme, & lui fit naître

par-là l'idée du nouveau projet qu'il a publié dans les *Canaux navigables* ; ouvrage marqué au coin de l'utilité publique , & qui ne respire d'un bout à l'autre que l'amour de la Patrie , & décele un homme instruit dans des matieres qui ne paroissent gueres analogues aux talens d'un simple Littérateur.

Ce projet d'un port en Picardie , où l'Auteur avoit semé des digressions piquantes sur les mœurs d'Abbeville , & jusques sur les filles à marier qui habitoient son quartier , fit beaucoup de sensation dans une Ville de Province , & la Police voulut en supprimer les exemplaires. Le Maire soupçonneux dont nous avons parlé fit faire des recherches jusques dans la chambre de notre Solitaire ; & c'est à cette occasion qu'il se plaignit dans une troisieme lettre , pour servir de suite & de développement à son projet , qu'il avoit reçu une insulte méditée jusqu'au fond de sa retraite. Rappelions-nous que c'étoit dans cette même Ville où il venoit d'offrir un cours gratuit de Mathématiques , qu'il essuyoit cette tracasserie : nous verrons dans la suite qu'il eut l'occasion la plus favorable de se venger du Maire d'Abbeville , & qu'il lui donna lieu de se repentir de son insulte.

On crut découvrir dans cette brochure sur le projet d'un port en Picardie des idées singulieres, Il existe à Abbeville une Manufacture de Draps fort célèbre , connus sous le nom de *Vanrobais* , étrangers appellés de Courtray en France par le grand Colbert. M. L. assura que cet établissement regardé comme une époque glorieuse dans la vie du Ministre , & louée par tant d'Ecrivains , loin d'exciter l'industrie dans cette Ville , la tuoit exactement ; loin d'y donner à vivre au Peuple , le faisoit

mourir de faim & de misere. C'étoit précisément le moment où les Entrepreneurs devoient renouveler leur Privilege exclusif, qui subsistoit depuis le siecle de leur établissement. Cette sortie d'un bon Ecrivain les toucha ; ils s'efforcèrent en vain de le gagner pour se rétracter. Les Corps de cette Ville se réveillèrent, & le fruit de cette semence risquée au hazard, ainsi que l'a dit M. L., fut une opposition juridique de tous les Corps au renouvellement de ce Privilege exclusif, sur laquelle le Conseil prononça en leur faveur & en celle de la liberté, contre les Entrepreneurs Hollandois ; mais il étoit toujours hardi d'élever le premier la voix à la porte de cette Manufacture Il étoit hardi de faire des portraits si vrais, si piquants du goût & du génie des Habitans avec lesquels il vivoit, qu'en se reconnoissant, il ne pouvoient pourtant s'empêcher d'en murmurer très - hautement.

A ce premier Ouvrage de sa solitude succéda bientôt une nouveauté, que son titre seul devoit rendre extrêmement remarquable en Littérature. C'étoit *le Fanatisme des Philosophes*, Ouvrage un peu réchauffé du discours de *J. Jacques Rousseau* sur le danger des Sciences ; mais assez plein de force & de chaleur encore pour qu'il dût se faire lire avec intérêt après celui de *Rousseau*. Son Auteur en cela différent de l'Ecrivain immortel de Geneve, sembloit avoir voulu appuyer par des exemples historiques, plutôt que par des raisonnemens, ce qu'il disoit de mal des Philosophes. M. L. fit l'hommage de cette brochure à M. D. son ami, & la fin de l'Épître dédicatoire, supprimée depuis, mérite d'être remarquée. Notre Auteur commençoit à montrer du goût à parler de lui-même & de ses malheurs. Il s'exprimoit ainsi : « Ne retirez pas

» mon nom de l'obscurité dont il n'auroit jamais
 » dû sortir. Ce qui me reste a couler d'une vie
 » empoisonnée de bonne-heure par les plus cruels
 » chagrins, je le consacre à l'amitié, dont vous
 » m'avez fait goûter les douceurs, à la retraite &
 » sur-tout à l'étude des vrais devoirs de l'Homme,
 » trop long-tems effacés dans mon cœur par des
 » études frivoles, ou par des occupations & des
 » espérances encore plus frivoles.

» Trop heureux! si j'avois toujours pu penser
 » ainsi, si j'avois toujours été insensible aux chi-
 » mères de l'ambition, à l'amour des plaisirs, à
 » la fumée de la gloire! les folies de ma jeunesse
 » ne me prépareroient pas pour un âge plus avancé
 » des regrets cruels & de longs repentirs.

Ainsi, quelques erreurs qu'on pût imputer à la
 jeunesse de M. Linguet, il semble que de pareils
 regrets, dans un âge plus mûr, étoient bien ca-
 pables de les faire pardonner.

A l'instigation du même ami, le *Fanatisme des
 Philosophes* fut suivi d'une autre brochure, inti-
 tulée: *Nécessité d'une réforme dans les Loix Civiles
 de France, avec la réfutation de quelques passages
 de l'Esprit des Loix*. Cet Ouvrage, composé sur
 les Mémoires nombreux des Præsidaux donnés en
 ce tems-là, fut estimé par les Connoisseurs: on le
 tint pour bien écrit, & rempli de vues judicieuses
 & utiles; mais il demeura comme les autres du
 même Auteur sans se répandre. Ce Livre est à
 peine connu, & son Auteur la fonda depuis en
 grande partie dans ses *Annales*.

Une Tragédie de *Socrate*, faite en quelques
 jours, & avec la même facilité qui avoit contri-
 bué à réparer *Zulica*, succéda aux autres Ouvra-
 ges, & réussit encore moins. Le Journaliste

Fréron, dont les jugemens, en fait de Pièces de Théâtre, étoient assez estimés, trouva que la Préface du pauvre *Socrate*, étoit d'un *Homme d'esprit entendu*; & que la Pièce trop simple & non théâtrale, étoit d'un *Poëte des plus médiocres*. Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que *M. Linguet*, si inflammable, si irascible contre la critique, n'a jamais paru en vouloir à *Fréron*, pour cette sortie. *Socrate* ne fut point lu; & il est assez difficile d'en retrouver des exemplaires, parce que l'Auteur les supprima. On ne s'arrêta guères qu'à la scène première du quatrième Acte, que la circonstance de la Lettre du Philosophe Genevois, à l'Archev. de P. rendoit plus sensible. La voici toute entière. Le Public qui, dans *Mahomet*, dans *Iphigénie en Tauride*, & plus nouvellement, dans la *Veuve de Malabar*, a toujours paru applaudir avec transport, aux vives sorties de la Philosophie contre les Chefs de la superstition & de l'imposture, sera bien aisé sans doute de voir ici comment la chaleur de *M. Linguet*, fait parler un Philosophe moraliste par excellence, avec un Grand-Prêtre d'Athènes.

Le Théâtre représente la prison de Socrate.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS, GRAND-PRESTRÉ.

C'EST Anitus, c'est moi.

SOCRATE.

Cette faveur m'honore;

Mais je ne conçois pas comment tu daigne encore . . .

ANITUS.

Quitte, quitte, avec moi cet inflexible orgueil.
Je puis ouvrir d'un mot ou fermer ton cercueil.
Et tu vois devant toi l'arbitre de ta vie.
J'ai désiré longtems qu'elle te fût ravie ;
Je ne m'en défens pas , & tu l'as bien pu voir.
Tes fers montrent assez ma haine & mon pouvoir.
Mais des larmes d'un fils je n'ai pu me défendre ;
C'est lui qui dans ces lieux me force de descendre.
Par foiblesse pour lui j'ai suspendu ta mort :
Pour la dernière fois il faut régler ton sort ,
Et je viens pour cela. Parle , aime-tu la vie ?

SOCRATE.

Sans doute , si je puis vivre sans infâmie.

ANITUS.

J'ai voulu seul à seul te parler aujourd'hui.
Ecoute , je veux bien devenir ton appui.
Mon cœur va te jurer une amitié de frère.
De ta fille , ce soir , je deviendrai le père ;
Et pour tant de bienfaits je n'exige de toi ,
Que de vouloir agir & penser comme moi.
Je ne me pique point de préceptes sublimes.
Je vais en peu de mots t'expliquer mes maximes ,
Sans réserve , sans fard & sans obscurité.
Pour l'usage du moins , & pour l'utilité ,
Tu peux leur comparer celles de ton école.
Je n'examine point par un désir frivole ,
Si ces Dieux de tout temps par le peuple adorés ;
Sont , comme tu le crois , des mensonges sacrés ,
Qui , nés de l'imposture & de notre faiblesse ,
Ont acquis du pouvoir à force de vieillesse ,
Et rendent respectable aux stupides humains ,
Le fruit de leurs erreurs , l'ouvrage de leurs mains.
Tu vois que si ces Dieux sont foibles , méprisables ,

Leurs Prêtres ont du moins des armes redoutables ,
Et savent à propos punir les indiscrets ,
Dont l'audace prétend pénétrer leurs secrets ?
Mais qu'importe , après tout , si ce sont des chimères ?
Pourquoi-mettre au creuser les rêves de nos peres ?
Au lieu de travailler à les décréditer ,
Au lieu de les combattre , il faut en profiter ,
C'est la l'unique but , le triomphe du Sage .
De la triste raison l'erreur est le partage ,
Et le vulgaire aveugle en sa simplicité .
Ne connoit point de borne à sa crédulité :
Soit . Mais sans affecter un mépris inutile ,
Saisissant les ressorts qui le rendent docile ,
Un esprit mâle & ferme à son gré le conduit .
Il appuie avec art une erreur qui séduit ;
Et bien loin d'en tirer un présage sinistre .
Il l'accrédite encor , & s'en fait le Ministre .
Pour ébranler le cœur , il éblouit les yeux .
Il monte sur l'autel , il fait parler les Dieux ,
Et voit à ses genoux une foule tremblante
Puifer dans ses regards l'espoir ou l'épouvante .
C'est ainsi qu'on se fait des destins éclatans ,
Qu'on gouverne le monde , & qu'au lieu . . .

S O C R A T E .

Je t'entens.

L'ambition du Sage enfante les oracles ,
Sur les autels des Dieux prodigue les miracles ,
Montre au peuple le crime adoré dans les Cieux ,
Fait naître l'appareil qui frappe ici ses yeux ,
Et tous ces dogmes vains qu'il ne sauroit comprendre .

A N I T U S .

Il les mépriseroit , s'il pouvoit les entendre .
Vas , crois-moi , pour penser le peuple n'est pas né .
Il faut , pour son bonheur , qu'humblement proterné ,
Aux autels de ses Dieux , sous la main de leurs Prêtres ,
Il adore en tremblant le pouvoir de ses Maîtres .

Il faut que repoussant un desir insensé ,
 Content du rang obscur où le sort l'a placé ,
 Fuyant de la raison l'inutile lumiere ,
 Il vive en paix des fruits qu'il arrache à la terre.
 C'est là son vrai destin. Dans son obscurité
 Il est ce qu'il doit être , & l'a toujours été.
 Mais pour lui la nature avare de ses flâmes ,
 De la regle commune exempte quelques ames ,
 Quelques cœurs généreux , tels que toi , tels que moi ,
 Destinés dans le monde à lui donner la loi.
 Ceux-là sans se soumettre aux préjuges vulgaires ,
 Y doivent asservir les ames ordinaires ;
 Et flattant sa foiblesse ou sa crédulité ,
 De la terre à leurs pieds fouler la liberté.
 De la comparaison si ton orgueil s'offense ,
 Crois qu'il est entre nous bien peu de différence.
 Le Philosophe altier qui détruit les erreurs ,
 Le Prêtre dont la voix les seme dans les cœurs ,
 Ont les mêmes desseins & de pareilles vues.
 Tous deux voulant régner sur les ames émues ,
 Bornent également leurs desirs & leurs vœux
 A se faire un grand nom qui subsiste après eux.
 Si nos vœux sont égaux , me diras-tu peut-être .
 Les chemins , les moyens , sont éloignés de l'être ;
 Et l'un seduit l'esprit , l'autre veut l'éclairer.
 Dans ces distinctions je ne veux point entrer ;
 Je m'arrête à l'effet , sans pénétrer la cause.
 Mais je vois qu'au danger sans succès l'on s'expose ,
 Qu'il vit souvent obscur , & toujours malheureux ;
 Et que l'autre élevé dans un rang glorieux ,
 Favorisé du ciel , redoutable à la terre ,
 Donne à son gré des loix à la nature entiere.
 Pouvant la gouverner , tu veux la corriger :
 Mais tes efforts sont vains , & tu peux en juger.
 Quel fruit t'est revenu de ta sagesse austere ?
 Que ta vala , dis-moi , cette vertu sévere ?
 Des chagrins , des affronts sans cesse renaisans ,
 Des ennemis nombreux , de lâches partisans ,

De qui le cœur glacé par ta philosophie,
 Aux transports de mon zèle abandonne ta vie.
 Mais change de conduite, & ton sort va changer.
 Affermis mes honneurs, & viens les partager.
 Feins que tes yeux se sont ouverts à la lumière ;
 Que l'on voie une fois ton front dans la poussière ;
 Et pour toi dès l'instant je n'ai plus de secrets,
 Je vais te confier mes plus chers intérêts.
 Assis près de ces Dieux que ta fierté dédaigne,
 Viens posséder le Temple & l'Autel où je regne.
 Sois Dieu toi-même, & vois les hommes effrayés
 Te prodiguer leurs vœux & tomber à tes pieds,
 M'entends-tu maintenant ?

S O C R A T E.

Tant de gloire me flatte,
 Et c'est plus qu'il n'en faut pour le faible Socrate.
 Moi-même en ce moment ta m'en vois interdit.
 Mais un scrupule encore arrête mon esprit ;
 Ce nuage d'encens offert par la faiblesse,
 Etouffe-t-il la voix terrible, vengeresse,
 De ces remords affreux qui déchirent un cœur,
 Et suivent à grands cris le mensonge & l'erreur.

A N I T U S.

Eh ! quelle est cette voix que ton ame redoute ?
 Un Prêtre la fait taire, & tu crois qu'il l'écoute ?
 Vas, nous lançons la foudre, & ne la craignons pas.
 Laisse-là tes remords, & libre d'embaras,
 Viens avec moi puiser au pied du Sanctuaire,
 la mâle fermeté qui fait mon caractère.
 Viens apprendre comment, dans un crédule esprit,
 On fait naître avec art les frayeurs dont on rit ;
 Et comment, sans risquer ces ressources secrètes,
 On a pour les calmer des raisons toujours prêtes.
 Au reste, il faut choisir. C'est l'unique moyen
 Qui puisse satisfaire & mon cœur & le tien.
 Si tu veux t'opposer encor à ma clemence,
 Ne crois pas reculer plus long-temps ma vengeance.

Ou mourir dans une heure, ou venir avec moi
Prendre au pied des Autels, & puis donner la loi ;
C'est le dernier arrêt que ma bouche prononce :
Tu peux te décider, & j'attends ta réponse.

S O C R A T E.

Je la dois en effet à la rare bonté
Qui te fait à ce prix mettre ma liberté.
J'ai de tes sentimens la connoissance entière :
Tu m'en as fait l'aveu simple, franc & sincère ;
Ecoute donc les miens, & juge à ton tour
Si tu dois espérer de me séduire un jour.
Dans un vil atelier, lorsque dès ma jeunesse,
J'osai me dévouer à chercher la sagesse ;
Et lorsqu'après vingt ans, devenu moins obscur,
Je formai le projet, dans un âge plus mûr,
De publier le fruit de mes travaux pénibles,
De rendre à la vertu tous les hommes sensibles,
J'ai vu combien un jour il pourroit m'en coûter :
Je l'ai vu d'un œil ferme, & sans m'épouvanter.
De mes jours, sans regret, j'ai fait le sacrifice,
Certain que tôt ou tard, sous le nom de justice,
De toi, de tes pareils, les cris intéressés
Armeraient contre moi les Peuples insensés.
Aussi quand je t'ai vu, grossissant la tempête
Que tes brigues avoient attiré sur ma tête,
Demander mon trépas aux Sénateurs séduits,
Tu m'a plus affligé que tu ne m'as surpris.
S'il faut de la vertu que je sois la victime,
Mon unique regret c'est qu'il t'en coûte un crime,
Et que pour m'élever à ce comble d'honneur,
Tu devienne un objet de mépris & d'horreur :
Car, ne t'y trompe pas, ces partisans dociles
De ta haine aujourd'hui les instrumens serviles,
Ne seront pas toujours guides par ta fureur.
Le temps viendra lever le bandeau de l'erreur.
Ils nous verront alors tous deux tels que nous sommes,
Et leurs remords tardifs perçant aux yeux des hommes,

Trahissant le secret de ton inimitié,
 Leur apprendront à qui je suis sacrifié.
 Puissent-ils, detestant l'effet de ta vengeance,
 En devenir plus lents à juger l'innocence !
 Au reste, quand des fers tu me ferais sortir,
 Quand ta haine aujourd'hui pourrait se ralentir,
 Cesse de te flatter, qu'abaissant mon courage,
 Je pusse me résoudre à changer de langage.
 Je dirais aux mortels : soyez doux, bienfaisants,
 Du Dieu qui vous crea montrez-vous les enfants ;
 En aimant les Humains, ressemblez à leur Pere.
 L'amour est le lien de la nature entiere.
 Aimez-vous, souffrez-vous, même avec vos défauts ;
 Defiez-vous sur-tout de vos prestiges faux,
 De ces oracles vains qui, sur la foi des Prêtres,
 Dans des monstres cruels vous présentent vos maîtres,
 Et qui vous font donner le nom d'impiété
 A l'amour de la paix & de la vérité.
 Tels seraient mes discours. Ta haine mal éteinte
 Y trouveroit encor tous les sujets de plainte
 Qui forme contre moi sa base & son appui :
 Je reviendrais bientôt où je suis aujourd'hui.

A N I T U S.

J'ai peine à résister au courroux qui m'entraîne.
 Malheureux, tu veux donc toujours braver ma haine.

S O C R A T E.

Je ne la brave point, & la crains encor moins.

A N I T U S.

Mais songe que tu perds le fruit de tant de soins ;
 Tu mourras dans les fers avec ignominie.

S O C R A T E.

Est-ce un si grand malheur que de quitter la vie ?
 L'arrêt que tu prononce aujourd'hui contre moi,
 La Nature demain le rendra contre toi :
 Nous nous suivrons de près, Et quant à l'infamie
 Dont tu crois pour toujours ma mémoire flétrie,

Sache que d'un autre œil j'en vois l'événement.
Je ne suis point flétri, si je meurs innocent.

A N I T U S.

Malgré moi tu t'obstine à courir à ta perte ;
Et quand je te retiens sur ta tombe entr'ouverte ,
Rien ne peut t'ébranler , ni ces honneurs promis ,
Ni la tendre amitié que te garde mon fils.

S O C R A T E.

Tes honneurs ! tu peux voir combien je les méprise.
Pour ton fils , la vertu dont son ame est éprise ,
Me rend sensible aux pleurs que je vais lui coûter ;
Mais pour se consoler , il n'a qu'à m'imiter.

A N I T U S.

Ainsi donc , renonçant au soin de ta famille ,
Tu te vois sans regret séparé de ta fille . . .

S O C R A T E.

Anitus , c'est assez Ce n'est point par le rien
Que tu pourrais juger de son cœur ni du mien.
Nous n'avons plus ici , je crois , rien à nous dire.

A N I T U S *avec fureur.*

Tu seras satisfait , adieu ; je me retire.

Le mauvais succès de tant d'Ouvrages , tant en prose qu'en vers , parut rebuter un peu M. L. de suivre la carrière des Lettres : il sembla vouloir l'abandonner. Cette distraction lui manquant , il ne pouvoit s'en trouver plus heureux : il s'en livra d'avantage à sa mélancolie , à ses chagrins cuisans. Pour connoître l'état de son ame dans cette situation , il faut l'entendre parler lui-même à son ami M. D. près de deux ans encore après.

« Vous & M. de S. dont la connoissance est encore un de vos bienfaits , vous m'avez rendu le service le plus important qu'un homme puisse recevoir

d'un autre Vous m'avez guéri tous deux d'une mélancolie noire qui suspendoit toutes les facultés de mon esprit. Sans vous je ferois encore dans la langueur, où une suite incroyable d'infortunes m'avoit plongé. Vos soins ont cicatrisé les plaies que l'injustice des hommes avoit faites à mon cœur. Vous m'avez appris à bien penser de la nature humaine. Il falloit qu'un heureux hazard me conduisit près de vous pour me réconcilier avec elle.

» Il n'y a point de jour où je ne doive me rappeler & bénir cette époque. Il n'y en a point où je ne songe avec attendrissement aux circonstances qui m'ont procuré le bonheur de vous connoître. C'est vraiment de cet instant que je puis compter les années de ma vie. Jusques-là l'existence n'avoit été pour moi qu'un supplice. Je n'étois point Patriarche comme Jacob. Je n'avois pas cent trente ans comme lui; mais dans un pèlerinage de cinq fixiemes plus court que le sien, je pouvois bien dire comme lui : *Je n'ai pas encore eu un moment de tranquillité* (a).

» J'étois né dans l'état médiocre où un homme sage doit se renfermer, s'il veut être heureux : une fortune bornée me lioit à cet état obscur, qui seul cache & défend la vertu. Une famille sans reproche, avec quelque lueur de talent, & le nom d'un pere estimé, m'y assuroit un rang honnête. Il ne tenoit qu'à moi d'y vivre sans désirs dans le sein de la paix & de la liberté. Je n'y avois à craindre ni les regrets de l'ambition trompée, ni les chaînes brillantes de l'ambition satisfaite.

(a) *Dies peregrinationis mea centum triginta annorum, parvâ & mali. Gen. c. 47, v. 9.*

» J'ai fait la folie de le dédaigner & de le fuir. J'ai osé aller chercher la fortune à la suite des Grands. J'ai cru trouver la gloire & la considération dans la carrière des Lettres. Je me suis promis de la douceur dans le commerce de ceux qui s'appliquent à cultiver leur esprit.

» Ces idées étoient flatteuses, & il a fallu du tems pour m'en désabuser. J'ai donné les dix plus belles années de ma vie à la poursuite de ces chimères, & j'ai vu qu'après bien des travaux, tout ce que je pouvois en attendre, c'étoient des sujets de chagrins & de repentirs pour le reste de mes jours.

» Semblable à ces oiseaux qui vont se briser la tête contre une perspective bien imitée, j'ai rencontré une perte dans les objets des plus riantes espérances. Par-tout l'approche du bonheur m'a séduit, & par-tout elle m'a trompé. J'en ai vu l'image briller un instant à mes yeux, & s'évanouir après m'avoir égaré, comme ces vapeurs enflammées qui voltigent au milieu d'une nuit obscure, & conduisent à des fondrières dangereuses les Voyageurs qui ont l'indiscrétion de vouloir les joindre.

» Je n'ai que trop cherché de ces redoutables feux follets. Je ne me suis livré que trop long-tems à leur lumière trompeuse. L'expérience est enfin venue m'éclairer sur leur nature. Elle m'a retenu sur les bords du précipice où ils m'entraînoient. Un effort violent m'en a éloigné pour toujours, à ce que j'espère. Je compte que je ne serai plus tenté de m'en approcher. Mais que le moment où cette illusion s'est dissipée a été suivi de momens cruels! Que j'ai payé cher le bonheur de guérir d'une erreur, qui jusques-là m'avoit paru si douce! Sans vous, mon ami, la convalescence seroit devenue pour moi plus terrible que la maladie.

» Vous m'avez vu dans ces premiers instans où j'étois, pour ainsi dire, encore furieux de la liberté que je venois de recouvrer. La défiance la plus excessive avoit succédé dans mon ame, à la sécurité la plus imprudente. Je redoutois toutes les espèces d'engagemens, parce que je n'en avois encore formé que de funestes. Sachant désormais combien les idées que les Hommes attachent aux mots, sont contraires à celles qu'ils paroissent indiquer; je pensois avec amertume que la vertu, pour le plus grand nombre, n'est que l'art de cacher ses vices; qu'une franchise honnête est le plus dangereux de tous les défauts, & une dissimulation perfide la plus utile de toutes les qualités.

» Je voyois dans le monde le don de l'amitié prostitué à des services intéressés, ou à des complaisances infâmes. Je me rappelois que j'y avois entendu estimer, comme des marques de protection, des mépris deshonorans. Une misanthropie involontaire & trop bien justifiée, sembloit déciller mes yeux. Elle me faisoit découvrir des monstres aux endroits même où je n'appercevois auparavant, que des objets ou agréables ou innocens. La Société n'étoit plus à ma vue, qu'un assemblage de Tigres acharnés à se détruire les uns les autres; mais toujours prêts cependant à se réunir pour mettre en pièces quelques Agneaux, que leur mauvaise destinée amenoit au milieu d'eux.

» De toutes les horreurs qui me pénétoient, celle qui me causoit le plus d'effroi; c'étoit la légèreté des Hommes à adopter la calomnie, leur empressement à persécuter un malheureux, précisément parce qu'il est dans l'infortune. Quand deux chiens se battent dans la rue, tous les chiens qui

qui surviennent se précipitent sur le plus foible. Ils se hâtent d'aider son antagoniste à l'étrangler. On peut dire qu'il en est de même en général dans la Société.

» Le malheur est le signal auquel tous les Hommes se rassemblent, pour accabler celui d'entre eux qui l'éprouve. Dès qu'il chancelle, on s'empresse d'achever de le renverser. On ne le voit pas plutôt par terre, qu'on se fait un mérite de contribuer à l'égorger. On n'entend point la voix de son innocence, parce qu'elle est étouffée par les hurlemens des dogues qui l'assasinent. Ses plus furieux ennemis sont, pour l'ordinaire, des gens qu'il n'a jamais connus, & que le hazard conduit à la cure où on le déchire.

» La seule idée de cette lâche & cruelle politique m'aigrissoit, avec d'autant plus de raison, que j'en avois éprouvé les effets d'une manière bien funeste. Je ne songeois qu'en frémissant à tout ce que j'en avois vu souffrir à d'autres, & à ce que j'en avois souffert moi-même. Mon désespoir se nourrissoit de ces réflexions douloureuses, comme une coulèuvre se repait des herbes nuisibles qui entretiennent son venin. J'en étois au point de regarder la solitude, comme le plus doux de tous les asyles; la haine des Hommes, comme le premier des devoirs; & la mort, comme le plus desirable des remèdes.

» C'est alors que j'ai connu Monsieur de Salpervick & vous: & de ce moment, tous mes maux ont été passés. Sa noble franchise, sa bienfaisance m'apprenoit à aimer l'humanité. Sa fermeté stoïque, la vigueur de son ame échauffoient la mienne & ranimoient mon courage. Votre douce indulgence, la candeur de votre caractère, la

grément de votre conuerfation appaifoient peu à peu mon reffentiment. Ces verus paffoient de vos cœurs dans le mien, comme le fluide électrique pénètre les objets qui touchent au tube d'où il s'éclance. Je commençois à ne plus rougir du nom d'homme, depuis que je me voyois deux amis qui en foutenoient la dignité.

» Je ne perdis pas entièrement de vue les traverses que j'avois effuyées : mais je n'en conseruois que le fouvenir qui les rend inſtructiveſ, & même agréables. Je me confiderois comme un matelôt échappé d'un naufrage, comme un ſoldat revenu d'une bataille : ils repaſſent avec quelque plaifir, dans leur eſprit, les dangers dont ils ſe ſont tirés. La mémoire qui leur en reſte, en en eſt en quelque ſorte le dédommagement & la récompénſe. Ils ſe croient payés du riſque qu'ils ont couru, par l'intérêt qu'il donne à leurs récits, & par l'expérience qui en eſt le fruit.

» Dans le fonds, je ne dois pas plus qu'eux me plaindre de mes malheurs. Ils me feront plus avantageux que n'auroit pu l'être une proſpérité ſoutenue. Ce ſont eux qui me ramènent dans la ſphère étroite, à laquelle la Nature m'avoit deſtint. Je leur ai l'obligatiou de n'être plus la dupe des apparences, & de ſavoir apprécier les choſes autrement que par leur nom.

» J'ai vu de près toutes les claſſes d'Hommes, qui fertilifent par leurs travaux, ou qui deſolent par leurs excès cette terre dont nous ſortons un inſtant, pour y être tous renfermes à jamais. J'ai compris clairement, que le véritable bonheur conſiſtoit à ſe rendre utile aux premiers. J'ai appris à n'auoir pas plus d'eſtime que d'envie pour les ſeconds. Je me ſuis convaincu que le but

d'un véritable Philosophe, c'est-à-dire d'un Homme sensé, doit être de travailler à ne dépendre ni des uns ni des autres.

» Je me suis donc délivré d'une part, de ces vapeurs mélancoliques qui troubloient ma raison sans assurer mon repos, & glaçoient mon cœur sans le défendre des passions. Mais de l'autre, j'ai abandonné aussi tous les projets de fortune, qui, même en se réalisant, ne valent jamais ce qu'ils ont coûté. Je me suis éloigné de ce théâtre de la Littérature, où j'ai eu l'imprudenc de faire quelques pas; où le rôle d'acteur produit toujours bien plus de chagrins que de gloire, plus d'humiliations que d'applaudissemens.

» Quant aux espérances de fortune, j'y ai renoncé sans hésiter. Le spectacle de ce qui se passe dans le monde, le prix auquel s'y met presque toujours l'opulence, les embarras & souvent les remords qui en accompagnent la possession, les regrets qui en suivent nécessairement la perte, m'ont guéri de l'envie de travailler à en acquiescir. (a) Il est difficile de concevoir qu'on puisse être jaloux d'amasser des trésors, dont l'habitude rend la jouissance insipide, & la privation infiniment douloureuse.

» On a dit, il y a long-tems, que Plutus étoit aveugle. Quand la justesse de cette allégorie n'auroit pas été justifiée par les siècles précédens, elle le seroit par celui-ci. Le Dieu des richesses semble avoir de nos jours laissé doubler le voile

(a) Il y a beaucoup à présumer que M. Linguet fut très mal guéri, par ce que nous ferons remarquer dans la suite.

qui lui couvroit les yeux. Quand on examine de sang froid, la maniere dont il distribue ses présens, les mains à qui il les prodigue, l'usage qu'on est, en quelque sorte, obligé d'en faire pour en paroître digne; il est aisé de retourner avec satisfaction à sa médiocrité. Ce n'est point la philosophie, c'est la raison qui la fait aimer. Pour en venir là, je n'ai eu ni efforts à faire, ni combat à rendre.

» Il n'en a pas été de même tout-à-fait de la Littérature. Depuis mon enfance, je n'ai presque point eu d'autre affaire, ni de passion plus vive: c'est une inclination fortifiée par un commerce de dix années. Aujourd'hui que la raison m'éclaire sur ses dangers, dans ce moment où elle s'apprête à briser des nœuds qui n'ont encore que trop de force, mon cœur s'effraye du coup qu'elle va lui porter.

Avant que d'écrire ce que nous venons de lire, M. L. avoit atteint près de 28 ans, & n'avoit encore pris aucun état dans la Société. Son ancien projet d'établir une manufacture de savon fait à froid, ou savon de suif, lui revint encore. Il en fit passer des essais à diverses fabriques de Draps & autres étoffes à dégraisser. Mais rendu à Reims, une ayeule eut assez de puissance sur son esprit, pour lui faire oublier cette entreprise, & l'engagea de prendre des grades dans le lieu de sa naissance où il se trouvoit avec elle. » J'ai vu de bonne » heure, a dit M. L. que ce n'étoit pas de ma fa- » mille que je devois attendre la fortune. Je crois » que je m'en serois passé tout comme de la cé- » lebrité, si les ordres impérieux d'une ayeule ne » m'avoient après des tentatives assez faibles de » ma part dans plus d'une carrière, poussé vers

» une, où communément l'aisance accompagne
 » la gloire & en est le fruit.

» Je n'ai jamais estimé le métier d'*Avocat*, di-
 » soit M. L. à peine reçu à Paris : & je vais le
 » faire. C'est qu'il faut être quelque chose dans la
 » vie ; c'est qu'il y faut gagner de l'argent, &
 » qu'il vaudroit mieux être cuisinier riche, que
 » lavant pauvre & inconnu.

Pour courir cette carrière de formes plus que
 d'éloquence, M. L. entroit au barreau, sans aucu-
 nes de ces études préliminaires indispensables qu'on
 fait dans l'étude poudreuse d'un Procureur : mais
 il devoit se reposer sur l'activité & le secours de
 deux frères déjà consommés dans l'espèce de
 science qu'on apprend dans ces sortes d'écoles, ou
 d'arènes plutôt, où les pauvres plaideurs, objet
 du barbouillage le plus prolix & le plus volumi-
 neux, deviennent aussi celui de l'escrime la plus
 adroite & la plus meurtrière.

Peu occupé d'abord, notre Auteur vuida son
 porte-feuille. Il donna ses *Revolutions de l'Empire
 Romain*, dont il fit hommage au Marquis de Sal-
 pervick, à cet ami dont les vertus l'avoient récon-
 cilié avec le nom d'homme, & avec lequel il se
 brouilla dans la suite comme avec M. D. qui le lui
 avoit acquis. » Vous vous souvenez bien plus que
 » le Public, lui dit-il, de l'imprudence qui m'a fait
 » risquer un volume, il y a trois ans, sous le titre :
 » d'*Histoire du siècle d'Alexandre*. C'étoit chez moi
 » le fruit de la première effervescence de la jeu-
 » nesse. Je m'y étois livré à un feu plus rai-son-
 » nable peut-être que prudent. J'avois voulu es-
 » sayer de porter la lumière, autant qu'il est pos-
 » sible, dans le cahos de l'histoire ancienne, ou du
 » moins de ne tirer des ruines où elle est ensevelie,

» que ce qui en vaut la peine. L'ouvrage pouvoit
 » paroître intéressant, au moins de ce côté. La
 » nouveauté des vues sembloit lui donner une es-
 » pèce de mérite. Cependant il n'a pas été accueilli.
 » Ceux qui le lisoient, avoient la bonté d'en parler
 » avec éloges: mais très peu de personnes le li-
 » soient. Après un moment d'une vie languissante,
 » il est mort sans bruit comme il étoit né: il est
 » resté, ainsi que bien d'autres, étouffé dès son
 » berceau.

» La même aventure m'est arrivée depuis plu-
 » sieurs fois. Aucunes de mes tentatives ne m'a
 » réussi. Elles m'ont attiré quelquefois des éloges
 » de la part de l'amitié: mais le Public n'y a pas
 » souscrit. J'ai hazardé des essais réitérés en plus
 » d'un genre; je l'avoue avec franchise, ils ne
 » m'ont pas mené loin. Après bien des travaux, je
 » me suis trouvé, comme le Voyageurs qui s'éga-
 » rent dans une forêt, précisément au point d'où
 » j'étois parti.

» J'ai d'abord été assez simple pour m'en éton-
 » ner. Vous m'avez vu un peu affligé de ce revers.
 » J'en cherchois inutilement la cause. L'estime
 » bien fondée, suivant moi, que je faisois de ces
 » ouvrages, & la nature de plusieurs de ceux que
 » je voyois réussir, ne me permettoient pas d'at-
 » tribuer le malheur des miens à leurs défauts.
 » Je m'opiniâtrois à en accuser quelque raison
 » secrète que je ne pouvois découvrir. Une ex-
 » périence réitérée plusieurs fois, m'a depuis fait
 » faire cette découverte, dont mon amour propre
 » s'est peut-être trop applaudi.

» J'ai vu que dans la Littérature, & en général,
 » dans tous les autres Arts, il est bien plus diffi-
 » cile de se faire une réputation que de la méri-
 » ter. J'ai vu que la patience, l'intrigue & le bonheur

» y conduisoient plutôt que les talens. Je me suis
 » convaincu que le temple de la gloire Littéraire
 » ne s'ouvroit, comme les Palais des Grands,
 » qu'aux Hommes titrés, ou à ceux qui ont l'art
 » de remplacer par des manœuvres secrètes les
 » titres qui leur manquent. Ces réflexions m'ont
 » consolé de mon obscurité; mais aussi elles m'ont
 » décidé à travailler pour me mettre en état de
 » n'avoir plus besoin de consolation. Elles m'ont
 » engagé à quitter la Littérature, à lui préférer
 » une profession plus noble par le préjugé pu-
 » blic; moins agréable, il est vrai, par les objets
 » qu'elle embrasse, mais certainement plus utile
 » par ses fonctions. L'Ouvrage que je laisse impri-
 » mer aujourd'hui, n'est plus un retour vers une
 » Maîtresse avec qui j'ai rompu; c'est plutôt le ga-
 » ge de la rupture, & la preuve que je ne veux rien
 » conserver qui me la rappelle.

Mais rien ne ressemble plus aux bouderies des
 Amans que ces ruptures des Auteurs. Dès qu'ils
 pr voient un sourire des Muses, ils vont au de-
 vant d'elles & se réconcilient. Pour parler le lan-
 gage de *Lafontaine*:

Un mot les met aux champs: demi mot les rappelle.

C'est ce qui arriva à M. L.: il renoua bientôt
 avec cette ancienne Maîtresse, la cruelle Litté-
 rature, dont il falloit n'obtenir l'accueil qu'à force
 d'intrigues & de manèges. Il fit imprimer encore
 une histoire politique de la V. & de ses ravages,
 sous le titre de la *Cacomonade*, par le Docteur *Pan-*
g'os: mais le sort attaché jusques là à toutes les
 productions de notre Auteur, ne manqua pas à ce
 badinage, quoique sous le couvert du Docteur
 Allemand.

M. Linguet n'étoit pas plus heureux au Bureau, que dans la Littérature. » Je croyois, disoit-il, » en quittant cette dernière Maîtrise, & m'attachant de bonne foi & sans réserve au Palais, » avoir donné le change à mon étoile. Je me » flattois de m'être soustrait au destin persécuteur qui, depuis le commencement de ma vie, » a jetté sur toutes mes démarches, bien plus » d'épines que de roses, & fait naître des occasions d'amertume pour moi, par-tout où d'autres en trouveroient de fortune & de plaisir. Je » m'étois bien trompé. Mon travail, mon desintéressement, le peu de talents dont on veut bien » me gratifier, tout cela ne me sert de rien, & » mes Mémoires & autres productions du Palais, » ne sont pas plus heureuses que mes Livres. (a)

(a) On observera peut-être, que ceci est contraire à ce que dit M. L. de lui-même, dans ses *Annales*, par ce passage : » mes premiers essais n'ont été que trop heureux : l'excès du travail suppléant à l'économie de la reconnaissance, puisant dans la Littérature ce que l'ingratitude me déroboit souvent au Palais, & voyant s'ouvrir devant moi une carrière qui sembloit me promettre des fruits solides, je me suis d'abord occupé du présent plus que de l'avenir : aimant la retraite, & ne me trouvant en général bien que chez moi, j'ai tenu presque dès le commencement, une maison sans faste, mais décente. » Il est possible de concilier ces deux contradictoires, en supposant que M. L. ne met guères ses premiers essais au Bureau, qu'à l'époque de l'affaire de M. le Duc d'A.

C'étoit en 1766, que M. L. s'exprimoit ainfi. Il venoit de se charger de la malheureuse & trop celebre affaire du Chevalier *de la Barre*, qui lui étoit connu personnellement, qu'il avoit vu dans sa prison, & qui le chargea, par écrit, quand il n'y eut plus de ressource pour le sauver, du soin de justifier au moins sa mémoire; affaire dans laquelle il avoit vu le fils de son ami impliqué mal-à-propos pour une chanson de table. » J'ai » eussuyé, se plaignoit-il, tous les déboires, tous » les désagrémens imaginables; on m'a lié les » mains; on m'a fermé la bouche; on ne m'a pas » permis de publier la moindre chose pour leur » justification. Il a fallu substituer aux écrits imprimés, qui auroient tout d'un coup instruit & » défabusé le Public, des démarches, des sollicitations, des remontrances manuscrites, qui » m'ont coûté cent fois plus de peines, & qui n'ont » produit aucun effet ». Cela étoit vrai.

A ces chagrins qui intéressoient ses amis, il en joignoit de personnels, qui ne regardoient que lui. » Mon petit début au Palais, écrivoit-il, m'a » fait des ennemis plus acharnés cent fois, que je » n'en aurois pu craindre dans la Littérature. Au » moins les Faiseurs de livres ne se disputent » que de la gloire; mais les Ecrivailleurs de rôles » se disputent de la gloire & de l'argent: & en » conséquence, la jalousie, la calomnie, la bassesse, tout ce qu'il y a d'avilissant, se re rouve » dans leur Corps. Je l'éprouve dès à présent, » que je n'ai pas encore seulement jetté un petit » rayon dans le Palais: que sera-ce si jamais j'ai » le bonheur ou le malheur de me voir placé » parmi les Vers luisans qui rampent dans ce » pays-là? Je ne sai ce qu'il en adviendra; mais

» il est sûr que ma robe ne tient à rien , & qu'un
 » degré de plus dans ma mauvaise humeur , me
 » rendroit mon ancien état de *Cosmopolite* , qui
 » est le seul où je n'aie essuyé que de petits cha-
 » grins , quoique j'en aie toujours essuyé quelques-
 » uns pour obéir à ma destinée «.

Quand on a vu ceux que notre Auteur essuyoit à Abbeville, où il n'étoit que *Cosmopolite* , on a peine à se figurer que M. L. avocat au Bureau de Paris, ayant écrit *la Théorie des Loix Civiles*, pût encore en éprouver de plus grands.

Le calme & la satisfaction succéderent pourtant l'année suivante à ces inquiétudes. Pour oublier entièrement la rupture qu'il avoit faite publiquement avec cette cruelle Littérature qui lui avoit refusé jusques-là assez constamment ses faveurs, il publia l'*Histoire impartiale des Jésuites*, ouvrage qui ne satisfit ni les Jésuites, ni les Ordres monastiques, ni les Magistrats, & qui fut lacéré par le bourreau, & lu avec assez d'avidité par le Public; ouvrage qu'il dédia par une Epître en vers d'un ton léger au Roi de Prusse. Mais ce Prince se montra indifférent à cet hommage.

Au Bureau, M. L. commençoit à s'apercevoir qu'avec sa maniere de voir & d'écrire, les affaires lui devenoient personnelles, & que la haine a plus de vivacité, que la reconnoissance.

En Littérature, attaqué par l'Abbé de *la Bleterie* sur ce qu'il avoit dit de plusieurs Empereurs Romains dans ses *Révolutions de l'Empire*, & du despotisme Oriental dans sa *Théorie des Loix*, il devenoit méchant en lui répondant, & paroïssoit se décider à ne plus faire de grace à aucun des ennemis qu'il rencontreroit sur son chemin.

Les Libraires de Paris, quoiqu'ils n'eussent pas

mis peut-être à ses ouvrages le prix qu'il croyoit leur convenir, n'étoient certainement pas du nombre de ses ennemis : cependant il les traita comme tels dans ses Mémoires pour M. *Luneau de Boisgermain*. Mais les Gens de Lettres le lui pardonnerent volontiers, & lui furent même gré de l'avilissement où il prétendoit réduire des gens qu'ils accusoient d'être leurs tyrans, & qui ne devoient être que leurs manouvriers & leurs Col-porteurs, disoient-ils.

M. *Linguet* donna cette même année le *Théâtre Espagnol* en 4 vol. dont il tira 50 louis, & en cela il fut plus heureux, qu'il ne l'avoit encore été. Il fit voir dans une Préface qui précède ce Livre, que ses vues sur le Théâtre en général, étoient saines & approfondies, ce qu'on avoit déjà remarqué dans la Préface du *Socrate*. Il concilioit ainsi la Littérature & le Bateau par ses Ouvrages.

Vint enfin la célèbre affaire de M. le Duc d'A... en 1771, dont il se chargea contre le vœu de ses amis, & qui commença la première à faire éclater sa réputation & ses talents comme Avocat. Elle indisposa d'abord contre lui le Public, & fit naître plusieurs Epigrammes sanglantes, telle celle-ci :

Linguet loua jadis, & Tibere & Néron,
 Calomnia Trajan, Titus & Marc-Aurelle,
 Cet infame aujourd'hui dans un affreux libelle,
 Noircit la Chalotais, & blanchit d'A.

Mais notre Avocat établit d'abord par des Extraits de ses ouvrages qu'il fit imprimer, qu'il n'avoit loué ni Tibere ni Néron, qu'en disculpant ces tyrans de quelques forfaits imputés, il leur en restoit encore assez, dont ils étoient coupables, pour qu'on dût regarder ces Princes

comme détestables, & que lui-même les avoit ainsi vus & nommés : à l'égard de M. le Duc d'A il montra dans ses *Observations* définitives sur l'Imprimé intitulé : *Réponse des États de Bretagne*, ouvrage que les circonstances de la cessation générale de son Ordre, lui firent écrire comme Homme de Lettres, & non comme Avocat, il montra, dis-je, » que le Commandant de Bretagne accusé, avoit respecté les privilèges de la » Bretagne avec plus de scrupule qu'aucun de ses » prédécesseurs ; qu'il avoit trouvé le secret difficile de concilier les intérêts du Prince avec » ceux des peuples, & la contribution indispensable aux besoins de l'Etat, avec le soulagement » des particuliers ; qu'il avoit fixé sur les côtes de la Bretagne la victoire qui abandonnoit les Armes Françaises par-tout ailleurs, & avoit par-là » donné lieu aux Bretons d'applaudir à des triomphes, tandis que tout le reste du Royaume pleuroit sur des défâtres ; qu'il avoit rétabli sans frais les communications entre les Villes, & multiplié les débouchés du commerce par la multiplication des chemins, sans manquer aux égards dûs à l'indigence dont il falloit employer les bras pour s'ouvrir ces sortes de richesses ; qu'il avoit maîtrisé la mer, en réparant presque tous les ports de Bretagne, dégradés par impuissance ou par inattention ; les rivières, en augmentant, par des travaux aussi simples que solides, leur producteur, & par conséquent leur utilité ; les sables mêmes de l'Océan, en leur arrachant de vastes terrains qu'ils avoient déjà submergés, & une Ville entière (Saint-Paul de Léon) qu'ils menaçoient d'ensevelir bientôt ; qu'en négociant, & faisant réussir l'acquisition des Contrôles, désor-

» mais réunis au domaine de la Province, il avoit fait
 » succéder en Bretagne une régie douce & juste,
 » à une perception que l'on accusoit d'être abusive
 » & tyrannique; opération doublement avanta-
 » geuse, en ce qu'elle avoit procuré d'une part du
 » soulagement aux particuliers, & de l'autre un
 » profit certain aux Etats; qu'il avoit sacrifié les
 » prérogatives de sa place pour augmenter celles
 » des Etats, & ses revenus pour prévenir la dimi-
 » nution des leurs; qu'il avoit favorisé l'embellif-
 » sement des Villes, en remédiant à la dissipation
 » de leur patrimoine; qu'il avoit fait tout ce qu'il
 » falloit, sinon pour relever entièrement le crédit
 » public (ce qu'assurément les circonstances ne
 » permettoient pas) du moins pour en empêcher
 » la chute totale; qu'il n'avoit armé contre lui,
 » que les ennemis de l'Ordre & des Loix; qu'il
 » avoit mérité l'approbation du Souverain, des
 » Ministres, & de tous ceux des Sujets que la haine
 » n'a point aveuglés, que le fanatisme d'un parti
 » qui les jouoit, n'avoit point entraînés...

Ainsi répondoit M. L. avec chaleur, aux Etats
 de Bretagne qui avoient fait brûler son premier
 Mémoire, le 14 Août 1770. Mais bientôt cet
 Avocat, dont l'amour propre étoit déjà si cha-
 touilleux, crut avoir à se plaindre de l'illustre
 Client qu'il avoit si éloquemment défendu. Ce
 secret gardé avec effort pendant deux ans, dans
 son cœur, avoit un peu transpiré. Il éclata enfin
 publiquement; & le Public vit avec peine, que
 les répétitions d'un Avocat aussi célèbre eussent
 pour objet un intérêt pécuniaire réclamé. La dis-
 cipline de l'Ordre des Avocats, l'honneur de leur
 état ne permettent pas qu'ils forment de demande
 à ce sujet contre leurs Cliens, même avec raison,

ni qu'ils les menacent avec audace & hauteur d'une poursuite judiciaire, quelque légitime qu'elle pût être. Mais M. L. ne croyoit pas devoir respecter cet honneur, qu'il traitoit de chimérique ou de pusillanime; & par ce premier pas, il commença de s'aliéner assez ouvertement le cœur de ses Confreres, que sa manière d'écrire & de plaider indisposoit déjà, parce qu'ils prétendoient qu'elle manquoit rarement de les personnaliser.

Sorti victorieux au Bateau, d'un combat aussi célèbre que cette affaire de M. le Duc d'A., devenu l'objet des regards de la Nation entière, il crut pouvoir trancher un peu plus en maître au Palais & dans la Littérature. Il donna cette Consultation remarquable pour un mari, dont la femme s'est remariée en pays Protestant, & qui demande s'il peut se remarier de même en France. On crut assez volontiers que, comme M. *Linguet* datoit cette Consultation singuliere de *Luciennes*, il avoit voulu par cette Cause fictive, amuser sa retraite à la campagne. Quoi qu'il en soit, cette Consultation n'en est pas moins un des ouvrages des plus importants & des plus piquans qui aient été faits pour le Bateau, & nul Auteur ne plaïda mieux en faveur du divorce; mais on put le soupçonner d'avoir connu un Ouvrage récent sur ce sujet, intitulé: *Cri d'une honnête Femme qui réclame le divorce*, & d'en avoir profité.

Presqu'en même temps, il publioit un Mémoire pour le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol, contre les Fermiers généraux, qui leur annonçoit qu'ils alloient trouver en lui un autre *Darigrand*, même un adversaire plus courageux & plus implacable. Il décrivoit ainsi les differens ordres de la Ferme.

« Dans la Hierarchie Fiscale de la Ferme, les
 » fonctions sont différentes & les rôles artivement
 » distribués. On ne parle pas ici des Chefs qui don-
 » nent de loin le mouvement à toute la machine,
 » & dont l'unique occupation est de faire couler
 » vers leur voluptueuse résidence les contributions
 » que des armées innombrables levent sans cesse à
 » leur profit dans toutes les parties du Royaume.
 » Il n'est question que des Subalternes, qui sup-
 » portent seuls la fatigue & le danger des expédi-
 » tions, & dont on a soin d'entretenir l'ardeur, en
 » leur abandonnant une petite portion du butin,
 » quand les prises sont avantageuses. Il y a des
 » *Directeurs* qui imitent tant qu'ils peuvent la di-
 » gnité immobile & lucrative de leurs Maîtres. Il y
 » a des Chefs de Bande qui s'approprient les d'no-
 » minations honorables de *Capitaines-Generaux*,
 » &c. Il y a enfin les simples Milices, connues
 » sous le nom de *Gardes*, de *Commis*, d'*Employés*,
 » qui se permettent trop souvent le plus fraudu-
 » leuses manœuvres, sous prétexte d'empêcher la
 » fraude, & des violences continuelles, pour pré-
 » venir, disent-ils, la rébellion.

» Mais ce n'est pas assez d'avoir des meutes pour
 » forcer la proie, & des piqueurs pour les gouver-
 » ner : les Instituteurs de la regle ont poussé plus
 » loin leur prévoyance & leur sagacité : on n'a pas
 » toujours du gibier à suivre. Ils ont établi dans
 » chaque département une espece d'emploi, à la
 » faveur duquel ils sont sûrs de n'en jamais mar-
 » quer. Il consiste à faire naître la contrebande à
 » propos, à créer la fraude quand elle n'existe
 » pas, & à préparer ainsi une prise factice, mais
 » réelle aux Employés, quand la sagesse ou la
 » timidité des Négocians les réduit à une trop

» longue inaction ; c'est ce qu'on appelle dans
 » l'argot de la Ferme des *Affidés*. Ce sont des
 » hommes qui se chargent de battre les frontières
 » ou les côtes du Royaume ; ils vont saboucher
 » avec les propriétaires des marchandises : ils fei-
 » gnent d'en vouloir acheter, ils en achètent : ils
 » jouent précisément le rôle de ces animaux dé-
 » gradés par l'éducation, qui trahissent leur propre
 » espèce en faveur de ses tyrans. Les Négocians
 » trop ardens qui se laissent séduire à leurs invita-
 » tions, sont amenés peu à peu dans le filet du
 » chasseur. On le baise à propos ; l'oiseau privé
 » recouvre bientôt sa liberté pour recommencer
 » ses trahisons, & les Etrangers captifs déplorent
 » en vain l'imprudence qui les a perdus ». On a
 rapporté ce morceau un peu long, pour faire
 voir qu'elles étoient les couleurs avec lesquels
 M. L. se proposoit de faire ses Plaidoyers contre
 la Ferme.

Nous ne suivrons pas M. L. dans toutes ses affaires
 de Palais: Avocat de la Dame de Bombelles contre
 son mari, & du Prince de Ligne contre l'Abbaye
 de Corbie, &c. on n'ignore pas comment il savoit
 toujours traiter en grand les affaires particulières
 qui se présentoient à lui, & les produisoit comme
 des objets dignes de l'attention du Législateur.
 Dans son premier Mémoire en faveur du Charpen-
 tier de Landau, il en concluoit la nécessité d'éta-
 blir une loi générale pour permettre le divorce en
 certains cas, & légitimer de secondes nocés. Dans
 celui pour Madame de Bombelles, il appuyoit sur
 l'importance dont il feroit de reconnoître dans le
 Royaume la validité des mariages des Protestans
 faits suivant leur rite ; & il terminoit ainsi celui
 pour le Prince de Ligne : « Il semble qu'il seroit
 » avantageux

» avantageux pour toutes les Puissances d'établir
 » respectivement entre les Cours de leurs Etats
 » une correspondance réciproque. Cette corres-
 » pondance réciproque, cette communication
 » mutuelle, qui serviroit de sauve-garde à la Jus-
 » tice, ôteroit à la chicane une de ses ressources.
 » Quand un Français a été condamné en Flandre
 » pour des objets qui sont du ressort des Tribu-
 » naux Flamands, pourquoi faut-il qu'il trouve,
 » dans sa Patrie un asyle qui lui seroit refusé, si la
 » Sentence émanoit des Juges Nationaux.

» La politique éclairée travaille aujourd'hui à
 » abolir d'un bout de l'Europe à l'autre ce privilege
 » absurde & barbare, cet épouvantail des Etran-
 » gers, ce moyen de les voler sans scrupule, si
 » longtems connu sous le nom de droit d'*Aubaine*.
 » Sans doute elle fera sentir aussi aux Souverains,
 » que bien loin qu'il leur soit utile & honorable de
 » nourrir, d'appuyer de leur nom & de leur pou-
 » voir cette jalousie entre les Tribunaux qui les
 » représentent, il est de leur grandeur & de leur
 » intérêt commun d'en effacer jusqu'à la moindre
 » trace. C'est trop souvent la mauvaise foi qu'ils
 » protegent, en croyant ne défendre que la fran-
 » chise de leurs Couronnes ».

M. *Linguet* généralisoit tout, comme on voit,
 & cette méthode sembloit être inconnue avant
 lui. Ainsi encore dans l'affaire de la Duchesse d'O-
 lonne contre le Comte Oroucke, attaqué person-
 nellement comme coupable de diffamation, il
 développoit devant ses Juges, avec beaucoup
 d'éloquence, le tableau d'un véritable Avocat.
 « Messieurs, rien de plus honorable, mais en
 » même-tems rien de plus délicat, de plus pénible
 » que nos fonctions. Adversaires nés de l'injustice,

» ennemis forcés de la fraude , obligés par état à la
 » suivre , à la démasquer , il est impossible qu'en
 » remplissant nos devoirs , nous n'excitions pas
 » quelquefois les plaintes des Parties que notre zele
 » importune. La reconnoissance qu'il excite , d'une
 » part , n'est que trop souvent rachetée par la
 » haine à laquelle il nous expose de l'autre , & si
 » nous n'écoutions que nos intérêts , les momens
 » où nous avons le plus besoin de vigueur , sont
 » précisément ceux où nous nous montrerions avec
 » plus de mollesse. C'est pour soutenir notre cou-
 » rage dans ces occasions périlleuses , que chez tous
 » les Peuples on a mis dans notre profession , à côté
 » du danger , la gloire qui le compense , & la liberté
 » qui en efface l'idée.

» La gloire est due à tout Citoyen vertueux qui
 » consacre sa vie à l'utilité de ses compatriotes ; la
 » liberté est inséparable d'un état qui sans cesse
 » n'auroit point d'objet , ou plutôt en auroit un
 » tout contraire à son institution. Sans la liberté ,
 » au lieu d'être les appuis de la vérité , nous ne
 » serions bientôt plus que les ministres du men-
 » songe. Sans la liberté , les mains à qui l'indépen-
 » dance qui nous caractérise assure le droit de pro-
 » téger l'innocence opprimée , n'auroient plus
 » d'autres privilèges que de devenir les instrumens
 » de son oppression.

» Ce sont cependant , Messieurs , ces deux grands
 » mobiles de la profession d'Avocat que l'on attaque
 » ici. &c.

Il se défendoit au Palais contre des accusations
 personnelles ; il avoit aussi à repousser dans la Lit-
 térature quelques sorties , que sa *Théorie des Loix*
 & ses autres Ouvrages occasionnoient. Le *Mercur*
 étoit assez communément le champ de bataille

qu'on choissoit pour lui décocher ces traits. Il prit le parti d'écrire directement au Libraire *Lacombe*, Rédacteur, dans le tems, où seulement Entrepreneur de ce Journal, une lettre, dont la tournure singuliere est propre à faire sortir de plus en plus le caractère de M. L. Il lui disoit :

» Savez-vous que si jamais l'humeur me prenoit ,
 » je pourrois vous donner un coin à côté de M. de
 » *Lableterie*. Je suis l'homme du monde le plus
 » paisible. Je ne veux de mal à personne. Je n'en
 » fais à personne ; mais quoiqu'indulgent par ca-
 » ractere , je deviens vindicatif par raison. Je m'ap-
 » perçois qu'on n'est ménagé dans le monde qu'au-
 » tant qu'on y paroît méchant. La Littérature à cet
 » égard est un monde très-perfectionné. Ainsi je
 » n'attaquerai jamais le premier : mais j'ai juré de
 » ne me laisser jamais attaquer impunément. Je
 » tiendrai ma parole , & vous serez bientôt le
 » maître d'en faire l'expérience.

» Il paroîtra de moi à la Saint Martin trois Ou-
 » vrages intéressans, au moins pour leur objet (a).
 » Je le répète, je n'exige pas que vous les
 » louiez, je n'en ai pas besoin ; critiquez-les, je
 » serai le premier à vous applaudir, si c'est avec
 » raison ; mais parlez-en décemment si vous en
 » parlez, ou bien je ferai ce que vous m'avez con-
 » seillé au sujet du bonhomme qui a si vilainement
 » souillé *Tacite* de nos jours en y touchant. Je re-
 » lirai mon *Voltaire*, pour y apprendre comment
 » il faut traiter un Journaliste qui s'oublie.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

(1) L'Histoire du *Siecle d'Alexandre*, le *Traité des canaux navigables*, & l'*Aveu sincere*.

Avec un pareil ferment de ne se laisser jamais attaquer impunément , il était fort à craindre que M. *Linguet* eût à se défendre souvent. Cette menace n'empêcha pas que les trois ouvrages en question , ne fussent annoncés dans les *Mercur*es suivans , avec des éloges , mais aussi avec des restrictions , des silences , des critiques qui lui déplurent. Le Libraire *Lacombe* , à qui il porta ses plaintes de nouveau , rejetta le tout sur le faiseur d'extraits , qui se trouva être M. *Delaharpe*. Celui-ci , compromis , crut devoir écrire à son tour à M. L. & désavoua l'extrait des *Canaux navigables*. Cette correspondance entre deux Hommes de Lettres très connus , fait époque dans la vie de M. L. & mérite d'autant mieux d'être conservée , qu'elle est devenue entr'eux la pomme de discorde qui les a divisés. Voici ce qu'écrivait M. de *Laharpe* :

» Monsieur , J'ai appris que vous m'imputiez
 » un extrait des *Canaux navigables* , inséré dans
 » le *Mercur*e , & que vous m'en saviez très mau-
 » vais gré. Je n'examine point si vous avez à vous
 » plaindre de l'extrait ; mais pour vous plaindre
 » de moi , vous auriez dû , ce me semble , être
 » sûr que j'en étois l'auteur Je ne le suis point ,
 » Monsieur , ce n'est pas ainsi que je l'aurois fait.
 » Je n'aurois point parlé si légèrement d'un ou-
 » vrage dont l'objet est important. Je n'en fais pas
 » assez pour juger vos projets ; mais je vois qu'ils
 » sont dictés par le zèle du bien public , & que
 » plusieurs morceaux de votre ouvrage sont écrits
 » avec force & chaleur , qualités qu'on retrouve
 » dans tout ce que vous avez écrit. Telle est ma
 » manière de penser. Je vous en dirois d'avantage ,
 » si j'étois lié avec vous ; mais soyez sûr , que quoi-

» que je pense très différemment de vous sur beau-
 » coup d'objets , je n'en ai pas moins de vostalens
 » l'idée qu'on en doit avoir.

J'ai l'honneur d'être , &c.

P S. » Si vous vouliez m'adresser ceux de vos
 » ouvrages dont vous souhaitez qu'on parle avec
 » quelque détail , je tâcherai *d'en faire un extrait*
 » *convenable , que je mettrai sous vos yeux , avant*
 » *de l'imprimer.* C'est ainsi que j'aime à agir avec
 » les personnes qui ont un mérite assez distingué
 » pour aimer la critique honnête & motivée. Je
 » vous renverrai les ouvrages , après en avoir ren-
 » du compte.

M. Linguet ne manqua pas de faire la réponse
 suivante :

» Je profite , Monsieur , de l'offre pleine d'hon-
 » nêteté que vous avez bien voulu me faire. Je
 » publie un ouvrage nouveau : en voici un exem-
 » plaire que je vous prie d'accepter , non pas pour
 » me le rendre , comme vous m'annoncez que c'é-
 » toit votre dessein , mais pour le garder , si vous
 » trouvez , après l'avoir lu , qu'il en vaille la peine.
 » Vous n'en ferez pas moins libre dans le compte
 » que vous en devez rendre. Je n'ai jamais exigé de
 » personne , pas même de mes meilleurs amis , au-
 » tre chose qu'une justice honnête. Je ne demande
 » pas des complimens , mais des égards , & j'ose
 » croire que tous les Gens-de-Lettres s'en doivent
 » de réciproques. Si cette maxime étoit aussi gé-
 » néralement adoptée qu'elle devrait l'être , sur-
 » tout par les Journalistes , on verroit moins de fa-
 » deur dans les louanges , & moins d'aigreur dans les
 » critiques.

» Dispensez-vous , je vous prie , de me rien faire
 » passer sous les yeux , du compte que vous devez

» rendre de mon ouvrage, comme vous avez la
 » bonté de me l'offrir. Ce seroit doubler votre tra-
 » vail, sans qu'il m'en revint aucune utilité, parce
 » qu'assurément je ne prendrois pas la liberté d'a-
 » voir seulement un avis dans une matière aussi
 » délicate. Si vous me demandez comment je sou-
 » haite d'être traité, je vous répondrai, non pas
 » comme *Porus*, en *Roi*, mais en homme qui s'és-
 » time assez pour s'applaudir d'être jugé par vous,
 » & qui vous connoît trop de mérite pour craindre
 » que vous ne le mettiez pas à sa place.

Il écrivit à *Lacombe* cette autre, dans laquelle il se développe d'avantage & se peint mieux encore.

» C'est une plaisanterie très indécente & très dé-
 » placée de votre part, que de dire, que vous avez
 » retranché la critique de l'extrait des *Canaux*, de
 » peur de me déplaire; s'il est vrai que vous ayez
 » fait ce retranchement, c'est que vous avez senti
 » que l'addition étoit inutile. . . Vous voulez faire
 » aller votre *Mercur*; vous êtes bien aise d'en
 » retirer votre argent, ou plutôt celui de la singu-
 » lière société dont vous êtes le prête-nom: à la
 » bonne-heure; je ne m'y oppose pas, je ne m'en
 » embarasse guères. . . Vous voyez, M. combien je
 » suis franc & décidé: c'est là mon caractère; je
 » n'ai jamais fait ma cour à personne, je ne la fe-
 » rai jamais. J'aurois peut-être déjà une réputa-
 » tion, je le fais, si j'avois pu me plier aux cour-
 » bettes trop communes, trop nécessaires à qui-
 » conque veut faire son chemin dans le pays de la
 » gloire, comme dans celui de la fortune; mais je
 » dédaigne celle-ci, & je ne veux de l'autre que
 » dans toute sa pureté: aussi n'ai-je jamais adopté
 » aucun des manèges capables de la souiller. C'est
 » par cette raison, que je n'accepte pas le parti

» que vous me proposez de *fournir moi-même les*
 » *extraits des ouvrages que je pourrai publier par la*
 » *suite.* Il y auroit bien du malheur, sans doute, si
 » j'en étois mécontent après les avoir faits; mais
 » je vous remercie de la bonne volonté, & je vous
 » prie de permettre que je n'en profite pas. Je n'i-
 » gnore pas combien cette ruse est usitée aujour-
 » d'hui. Je sais très bien que les éloges des ouvrages
 » médiocres, & même quelquefois ceux des bons
 » qui se trouvent dans les Journaux, sont les fruits
 » de la paresse intéressée des Journalistes, & de
 » l'amour propre peu délicat des Ecrivains. J'en
 » suis fâché pour ceux-ci; mais je ne me crois pas
 » obligé de les imiter. J'aurois trop à rougir d'un
 » succès ainsi motivé, & je ne me pardonnerois
 » jamais une réputation fondée sur les panégyri-
 » ques que j'aurois faits de moi-même. Non, M.
 » je donnerai toute ma vie l'exemple peu suivi,
 » mais satisfaisant d'une fierté indépendante. Je n'ai
 » point encore dû de succès à des manœuvres, &
 » je ne veux jamais réussir par cette voie. Avec de
 » pareils principes, je sens que je n'ai rien à atten-
 » dre de la génération actuelle des Journalistes,
 » peut-être même du public; mais la justice que
 » la suivante me rendra en sera plus pure, & je
 » suis assez jeune pour espérer d'en jouir. En at-
 » tendant, je travaillerai bien plus à mériter des
 » éloges, qu'à m'en donner.

Toutes ces Lettres chaudes de M. *Linguet*, loin
 de le réconcilier avec ceux à qui il les avoit ad-
 dressées, ne firent que les aigrir d'avantage. M.
 de *Laharpe* ne crut plus devoir les ménagemens,
 dont il avoit usé précédemment, & ayant le mois
 d'octobre suivant, à rendre compte d'un de ces
 nouveaux ouvrages que leur Auteur lui avoit an-

noncé, il le fit de manière à l'indisposer tout-à-fait ; car il entreprit à cette occasion, de passer rapidement en revue tous les ouvrages précédens de M. L., & de tourner en ridicule toutes les opinions singulières qu'ils contenoient. M. L. ne se plaignit plus à *Lacombe*, de ce piquant extrait, mais il s'adressa à un homme de considération, qui avoit de l'amitié pour lui, & du pouvoir sur le Libraire. Ce dernier fit passer cette réponse à la plainte :

» J'ai résisté à cette critique qui vous fâche ; mais
 » on a prétendu que je ne pouvois l'arrêter, & que
 » je serois obligé de rendre publique, dans mon
 » Journal, la vengeance des Gens de Lettres qui
 » étoient cruellement traités dans la terrible dia-
 » tribe de M. *Linguet* contre M. de *Montesquieu*,
 » contre M. de *Saint-Lambert*, contre M. *Du-*
 » *pont*, & l'abbé *Beaudeau*, contre les *Journalis-*
 » *tes* &c. &c. M. de *Laharpe* a pris leur défense,
 » il avoue publiquement son attaque, & s'il ne
 » s'est pas nommé, c'est qu'il n'a pas cru qu'on
 » pût le méconnoître. Au reste, il prend sur son
 » compte tout ce qui a été imprimé, & tout ce
 » qui sera répondu à son extrait. &c.

Pour lors M. de *Laharpe* étant montré à découvert par son Libraire, devint l'objet de la réponse directe que M. L. fit imprimer dans sa brochure, intitulée : *Réponse aux Docteurs Modernes*, ouvrage dans lequel il se proposa de réfuter vivement tous ses ennemis à la fois, & particulièrement les *Economistes*, qui l'avoient souvent maltraité dans leurs *Ephémérides*, & dont il voulut par ce ru le coup de pied renverser subitement les systèmes sur le bled & la farine. Cet ouvrage polémique est remarquable comme tous les ou-

vrages de notre Auteur, d'abord par sa chaleur & peut-être ici son emportement. C'est vraiment-là, que pour parler son langage, il se montre un *Brutus littéraire*, renversant tout sans ménagement. C'est dans ce livre qu'il montre aussi pour la première fois son opinion sur le pain, réfutée par M. *Tiffot*; il y fit une sortie qui parut plus nouvelle encore, plus étrange, contre M. *d'Alembert*, à qui il contesstoit la supériorité de ses talens, même comme Géometre. Voici ce qu'il écrivoit.

« Vous connoissez M. *d'Alembert*. Il est vénéré dans toute l'*Europe* pour son profond savoir en *François*, en *Latin*, & sur-tout en *Géométrie*. Il est de toutes les *Académies*. Les Souverains se disputent l'honneur de le pensionner. C'est un nouvel *Archimède*, un guide assuré dans l'étude des *Sciences exactes*. Il a de plus le mérite de tenir par l'alliance à l'*Evangile économique*. Il est un des Génies bienfaisans, qui ont couvé l'œuf mystérieux de l'*Encyclopédie*, duquel vous êtes tous éclos avec tant de succès, pour la gloire & le bonheur de l'Humanité. Si l'on venoit dire au Public, que ce célèbre M. *D'...* ainsi remparé de sa réputation & de ses trophées, écrit sans goût en *Français*, qu'il rend très-mal le *Latin*, & qu'il a fait des fautes énormes quand il a voulu parler des élémens de la *Géométrie*, quels cris s'éleveroient tout d'un coup contre un pareil blasphème ! Quant au *Français*, au goût & au *Latin*, on trouveroit peut-être encore quelques approbateurs qui conviendroient tout bas du principe ; mais en *Géométrie*, en *Mathématiques*, contester à M. *D'...* la supériorité, c'est le plus absurde, le plus révoltant *paradoxe* que l'on ait jamais hazardé. J'en conviens : mais ayez la patience de parcourir un certain cinquième

Volume composé, comme les quatre précédens, de beaucoup de petits ouvrages isolés, détachés les uns des autres, & qui n'ont pas dû donner grande peine à leur auteur. Allez jusqu'à la page 205, au commencement d'un traité intitulé: *Éclaircissemens sur les Elémens de Philosophie*; trois mots qui imposoient à l'auteur une obligation plus stricte d'être clair, conséquent, & de ne pas choquer les principes élémentaires, tant de la *Géométrie*, que du bon sens ».

» A cette page 205, vous verrez ce Philosophe admirable, cette lumière des *Sciences abstraites*, proposer de réformer la définition vulgaire de la *ligne droite*. Le Peuple des *Géometres* l'appèle la *ligne la plus courte entre deux points donnés*. Rien ne paroît plus faux aux yeux créateurs de M. D'... Il s'écrie: *Eh! d'où fait-on que d'un seul point à un autre, il n'y a qu'un seul chemin qui SOIT LE PLUS COURT? Pourquoi ne pourroit-il pas y en avoir plusieurs, tous DIFFÉRENS, tous ÉGAUX, & tous LES PLUS COURTS?* Je voudrois bien qu'il prît la peine de m'expliquer 1°. comment une chose peut être à la fois égale à une autre, & plus courte? 2°. Comment plusieurs objets peuvent être ensemble plus courts les uns que les autres? Aux yeux ordinaires, il semble que l'égalité dans le premier cas exclut la différence; & dans le second, que l'adverbe *plus* exclud l'égalité. Certainement, si A est égal à B, il n'est pas plus court. Il y a dans les écrits des *Philosophes*, & même des *Géometres* modernes, beaucoup d'absurdités; mais sans contredit la plus absurde de toutes, l'est un peu plus que celle qui le font moins. Il n'y a pas d'enfant qui ne se mit à rire au nez du grave Docteur qui viendroit lui dire avec un jargon ma-

thématique, en lui donnant deux oranges, qu'elles sont égales, & que cependant il y en a une des deux qui est plus petite : voilà pourtant ce que M. D'..... a sérieusement annoncé au public ; & ne croyez pas qu'il ait fallu fouiller bien loin pour trouver cet exemple. C'est le hasard qui me l'a fourni. Il s'en présenteroit des milliers à une main qui les chercheroit.

» A la page 207 du même volume, vous trouverez une méprise égale, & encore plus forte, sur la mesure des angles. L'Académicien *Géometre* avance que, pour se former une idée de cette figure, il faut faire attention à l'espace qu'elle renferme, & en même tems le borner, puisqu'autrement la grandeur de l'angle dépendroit de celle des lignes qui le comprennent ; qu'il faut supposer un arc de cercle décrit du sommet de l'angle comme centre, & d'un rayon pris à volonté, & qu'on appellera angle l'espece terminée par cet arc. Et il ajoute par forme d'observation, destinée à jeter une grande lumière sur les axiomes précédens, que la mesure des angles, par les arcs de cercle décrits de leur sommet, est fondée sur l'uniformité du cercle, qui fait que toutes ses parties sont semblables.

» Il n'y a point d'écolier du plus ignorant des Arpenteurs, qui ne fût en état de réfuter toute cette belle théorie. Enseigner à des élèves qu'il faut borner les angles pour les mesurer, c'est les induire en erreur. Les forcer de faire attention à l'espace qui y est renfermé, c'est leur apprendre à estimer cet espace, & non pas l'écartement des lignes qui le constituent. Dire que, sans cela, la grandeur de l'angle dépendra de celle de ces lignes, c'est avancer, dans tous les cas possibles, la plus énorme hérésie qui ait jamais été imaginée en Géométrie.

» Les autres propositions ne sont pas moins défectueuses, pas moins propres à égaler essentiellement les esprits neufs. Un *angle* n'est point un *espace terminé ni mesuré par un arc* : il cesse même alors d'être *angle* simplement : il devient une figure complète. Il n'est *angle* que quand il n'est terminé par rien. Il peut être mesuré par la corde de l'arc, tout comme par une partie de la circonférence : tout dépendra de la convention. Il est faux par cela même, & encore par d'autres raisons, que la manière de mesurer les *angles* soit fondée sur l'*uniformité* du cercle. Et quand le fonds du principe de M. D'..... seroit vrai, ses expressions seroient encore impropres, pour ne rien dire de plus. *L'uniformité du cercle* n'a point de sens : il falloit dire l'*uniformité de la courbure* du cercle. *Qui fait que toutes ses parties sont semblables* : ce ne sont point les parties du cercle qui sont *semblables* ; ce sont celles de la *circonférence*. Le *centre*, le *rayon*, les *cordes* sont des parties du *cercle* ; & ce ne sont point des parties *semblables*. Ainsi il n'y a pas un mot dans toutes ces recherches sur la clarté des définitions, qui ne fit rougir un apprentif, & qui ne soit, comme M. D'..... au même endroit le dit, des définitions qu'il combat si bien, le *scandale de la Géométrie*, ou du moins du *Géometre*.

C'est peut-être ici le lieu de dire comment M. *Linguet* s'étoit brouillé avec M. *Dalembert*, au point de faire sur lui une sortie aussi vive que celle qu'on vient de lire. L'auteur des *Annales* nous l'a raconté lui-même ainsi.

» Consulté sur une prise d'eau, M. *Dalembert*
 » avoit donné par écrit, une décision pleine d'ignorance autant que de pédantisme, & cependant son nom avoit subjugué le premier Juge

» (du Bailliage d'Arques en Normandie) il avoit
 » prononcé contre la raison, ne croyant pas pou-
 » voir faillir en cette matière, sur les pas de M.
 » *Dalembert*.

» La partie condamnée m'avoit demandé un Mé-
 » moire. On m'avoit produit le *parere* du petit
 » *Newton de belle-chasse*. Surpris à la lecture de
 » cette pièce ridicule, & rendant pourtant aussi
 » hommage à la renommée, je prévins M. *Dal-*
 » *embert* de mon travail, & de la nécessité où j'é-
 » tois de prouver l'ineptie de sa décision, en lui
 » offrant cependant de n'en pas parler, s'il vouloit
 » me donner un désaveu, qui réparât sur l'appel,
 » le tort que sa méprise avoit causé en première
 » instance.

» Des sept heures du matin, le lendemain, M.
 » *Dalembert* étoit à ma porte, bien humble, bien
 » soumis, mais le *désaveu* coûtoit à l'orgueil phi-
 » losophique. Que fit-il ? Il tira de moi parole de
 » suspendre, & dans l'intervalle, il fit agir auprès
 » de la partie, pour l'engager à prendre un autre
 » Avocat : il n'y a pas réussi ; mais il est parvenu
 » à assoupir l'affaire : car les *Philosophes*, comme
 » les *dévots*, n'échouent jamais en tout. Les parties
 » se sont accommodées, & mon Mémoire n'a pas
 » paru ; mais il existe ; les lettres que j'ai écrites
 » à M. *Dalembert*, à ce sujet, & ses réponses
 » existent aussi. S'il nioit le fait, il seroit facile de
 » le prouver. *Inde iræ*.

Mais on peut penser qu'une toute autre raison
 que celles-la avoit aigri & soulevé le cœur de M.
 L. contre M. D. Les visites faites par ce dernier au
 premier, leur correspondance au sujet de la *prise-*
d'eau, avoient donné à M. *Linguet*, l'idée de se
 faire un appui de ce Savant, pour le porter à l'A-

cadémie Française ; persuadé peut-être què M. *Dalembert* se trouveroit assez heureux de payer le silence qu'il vouloit bien garder sur sa méprise géométrique, vraie ou prétendue, par sa complaisance à lui faire obtenir l'un des trois fauteuils vacans alors. Mais soit que la fierté ou la franchise ou la méfiance, ne permissent pas à M. *Linguet*, de se montrer directement, pour solliciter ce fauteuil, soit qu'il fût malade & retenu au lit, & que ce fût à son insçu, comme l'a dit M. L. que se firent ces démarches, son jeune frere se montra seul chez MM. *Duclos* & *Dalembert*. Le premier répondit, qu'il y avoit trente postulans, qu'il les recevroit tous, parce que c'étoit son métier; mais qu'il ne donneroit sa voix à personne, & que la Compagnie feroit ce qu'elle voudroit. M. *Dalembert* fut plus ouvert, contre sa coutume, dit-on. Il déclara nettement au jeune frere que, sa démarche seroit infructueuse, parceque M. L. s'étoit fait une infinité d'ennemis, & qu'il avoit dans l'Académie, un parti furieux contre lui. M. *Linguet* prit feu à cette réponse, qui ne lui fut rendue, a-t-il dit, que trois semaines après : aussitôt il écrivit à MM. les Académiciens, pour désavouer son frere. M. *Duclos* répondit, qu'il ne vouloit être ni de cabale ni de parti: & M. *Dalembert*, dit, que le jeune frere s'étoit apparemment mépris, ou avoit mal entendu: il parla encore du parti furieux, & finit par déclarer, qu'il souhaitoit de voir tous les Gens de Lettres en bonne intelligence. Mais M. L. déjà assez mécontent d'avoir laissé échapper l'occasion de compromettre publiquement M. *Dalembert*, par son Mémoire sur la prise-d'eau, n'étoit pas homme à se contenter si facilement en cette nouvelle occasion de guerroyer. Il lui récrivit à ce sujet, toujours

avec le dessein de rendre un jour, sa lettre publique :

» Ma vie , Monsieur , n'est depuis trois mois ,
 » qu'une succession non interrompue de rechûtes.
 » Je n'ai pas eu dix jours dans cet intervalle , où j'aie
 » pu jouir de ma tête & de mes yeux. Vous sen-
 » tez par-là , que je suis excusable de n'avoir pas eu
 » l'honneur de vous répondre plutôt. Votre lettre
 » exige pourtant un dernier éclaircissement , & le
 » voici.

» Je fais les mêmes vœux que vous , pour l'hon-
 » neur & la paix de la Littérature. Je suis fort éloî-
 » gné de rien trouver dans mon cœur qui s'oppose
 » à ce qu'ils se réalisent : en pourriez-vous dire au-
 » tant ? La seule protection que vous donnez à un
 » petit serpent qui ne vit que des morsures qu'il
 » fait , (a) & qui croit vous payer de vos égards
 » pour lui , par les méchanchetés qu'il multiplie
 » contre les autres , cela seul ne dément-il pas un
 » peu vos souhaits pour le retour de la concorde
 » entre les Gens de Lettres ?

» Sans doute il seroit à desirer , non pas qu'ils
 » fussent tous unis , puisqu'il y en a qui deshonoré-
 » roient l'union , mais qu'il n'y eût pas de division
 » scandaleuse dans la portion honnête de ce corps
 » anarchique , mais que tous les membaes qui sont
 » dignes d'y être associés , pussent , même sans liaai-
 » son particulière , compter sur les suffrages , sur
 » l'appui de tous les autres , & à plus forte raison ,
 » qu'ils n'eussent à en redouter ni vengeances se-
 » cretes , ni manœuvres clandestines.

(a) Seroit-ce M. de Laharpe , que M. L. auroit ici
 voulu désigner ?

» La contrariété des opinions ne devrait leur ser-
 » vir que d'amusement. La vie retirée l'humeur
 » fière, indépendante de quelques-uns d'entr'eux,
 » ne devrait les rendre que plus chers, plus pré-
 » cieux au reste de leurs confreres ; ce devrait être
 » un double mérite en eux d'avoir à la fois assez de
 » talens pour contribuer à l'honneur commun, &
 » assez de maladresse pour s'éloigner du chemin
 » qui conduit aux récompenses.

» Mais si la différence des systêmes engendre des
 » hâines ; si des hommes qui réclament à grands
 » cris la tolérance en faveur de leurs apophteg-
 » mes, éclatent avec fureur au moment où l'on
 » ose faire mine de les discuter ; s'ils regardent
 » comme un ennemi dangereux, s'ils décrient dans
 » la Société, s'ils tâchent de livrer à une excom-
 » munication flétrissante l'homme simple & ignoré,
 » qui fuit l'ombre même du manège, qui vit seul,
 » qui met au jour ce qu'il croit vrai, sans entête-
 » ment, sans intérêt, sans politique d'aucune ef-
 » péce, & qui n'a d'autre crime, que de ne vouloir
 » entrer pour rien dans leurs conventicules fana-
 » tiques, ma foi, Monsieur, tant pis pour eux ; je
 » vous le déclare nettement ; & si c'est moi qui
 » suis l'objet de ces cabales déshonorantes, sur-tout
 » pour leurs auteurs, loin d'en être affligé, j'en
 » ferai gloire ; loin d'abandonner la conduite &
 » les principes qui m'y ont exposé, je m'y atta-
 » cherai plus que jamais. Je dirai à vous, Monsieur,
 » & à tous ceux qui feront semblant de penser que
 » j'ai beaucoup d'ennemis, & qui, par cette ruse,
 » se proposent d'en augmenter le nombre, *que*
 » *vous ai-je fait ?*

» Il n'y a pas dix Gens de Lettres qui connois-
 » sent ma figure. Plusieurs m'ont des obligations,
 &

» & vous le savez bien. Pas un, je dis pas un seul
 » n'a à se plaindre de moi. Aucun ne m'a trouvé
 » sur son chemin dans la carrière de la gloire ou de
 » la fortune. Je ne veux ni pensions, ni places, ni
 » accueil dans les cercles. Je n'ai jamais fait de cri-
 » tiques. Je ne me suis jamais permis d'avoir même
 » un avis sur les Auteurs vivans, si ce n'est pour
 » les louer. J'ai blâmé *M. de S. L.*... d'un sentiment
 » qui m'a paru dangereux, mais c'est en rendant
 » hommage à ses talens. Je me suis défendu avec
 » vigueur contre *M. D. L. B.* & contre le follicu-
 » laire *Dupont*. Mais *M. D. L. B.* m'avoit insulté
 » avec indécence, & je ne mets pas l'ancien Hor-
 » loger de la place Dauphine au rang des Gens de
 » Lettres. N'ayant donc jamais manqué à aucun
 » d'eux, & ayant bien mérité de plusieurs, quelles
 » raisons auroient-ils de me hair ?

» Seroient-ce mes opinions ? Mais outre qu'elles
 » ne sont pas aussi révoltantes qu'on affecte de le
 » dire, outre que ceux qui semblent les combattre
 » avec plus d'acharnement, sont peut-être ceux
 » qui au fond du cœur en sont les plus convaincus,
 » il feroit bien étonnant que je n'eusse pas la liberté
 » d'extravaguer à ma mode. Quoi, le dernier des
 » *Encyclopédistes*, des *Economistes*, &c. toute la
 » Philosophaille du siècle s'abandonne sans danger
 » au délire le plus absurde ? Il est permis à ces
 » fous enrégimentés sous la marotte de l'esprit, de
 » débiter les plus ridicules, les plus impertinentes,
 » les plus funestes rêveries qui soient jamais tom-
 » bées dans des têtes humaines ? Bien loin qu'ils se
 » fassent des ennemis par ces sottises, presque tou-
 » jours aussi ennuyeuses que puériles, leur attra-
 » chement pour telle & telle secte est payé par
 » des éloges, par des encouragemens de toute es-

» pèce ? Je ne demande pas la récompense de cette
 » docilité que je n'ai point ; mais il seroit bien
 » étrange que je n'eusse pas le droit d'user du pri-
 » vilege que s'attribue toute la populace qui en
 » est capable.

» Il est vrai que je n'ai point attaqué la révéla-
 » tion. Je n'ai point donné à mes nouveautés le
 » vernis *encyclopédique*, ce passeport de toutes les
 » ferrailles reblanchies, avec lesquelles tant de
 » Crieurs de vieux chapeaux philosophiques nous
 » étourdissent. Mais, Monsieur, ce n'est pas là
 » un grand forfait. Entre nous, n'est-ce pas une
 » charlatanerie révoltante, que cet acharnement
 » théorique contre des dogmes qui gênent aussi
 » peu dans la pratique ? Est-il permis à un homme
 » raisonnable, qui a passé trente ans, de mettre
 » seulement en question s'il croira à son catéchif-
 » me ? Fait-on des traités contre les ordonnances
 » de police, qui enjoignent de balayer les rues ?
 » Des gens sensés devroient-ils donc en faire contre
 » celles qui prescrivent, avec la plus grande sa-
 » gesse, de vénérer des dogmes, des objets con-
 » sacrés d'abord par la religion, & ensuite incor-
 » porés à la politique ?

» Liberté dans l'intérieur, silence & respect à
 » l'extérieur : voilà la profession de foi d'un Homme
 » d'Etat, d'un vrai Philosophe. Dès-lors vous pou-
 » vez imaginer comment j'apprécie tous ces petits
 » feux d'artifice éphémères, sortis de la grosse
 » masse de l'*Encyclopédie* & de l'*Esprit des Loix*,
 » qui, sous prétexte d'illuminer, dit-on, la Ma-
 » chine politique, finiront par l'embraser.

» Ce n'est donc pas de ce côté-là que j'ai tourné
 » mes réflexions dans les instans où n'étant pas en-
 » core, comme je l'ai été depuis, absorbé par moi

» métier, j'ai pu donner quelques minutes à la Lit-
 » térature & à la Philosophie. Le gouvernement,
 » qui a une influence nécessaire sur l'état des Hom-
 » mes; le gouvernement, dont les principes va-
 » rient par leur nature, & où les corrections peu-
 » vent devenir avantageuses, m'a paru un objet
 » bien autrement intéressant à approfondir, que la
 » religion, qui est stable & solide par essence, qui
 » n'est pas susceptible des recherches de la raison,
 » dont le joug, tout bien examiné, est si léger,
 » & où les réformes sont pour le moins indifféren-
 » tes. Or j'ai été étonné des préjugés, de l'absurdité
 » qui régnoient dans les principes de nos adminif-
 » trations Européennes. J'ai été révolté & effrayé
 » des conséquences que pouvoient avoir les dé-
 » couvertes prétendues de *M. de Montesquieu* dans
 » ce pays; découvertes empoisonnées, qui pro-
 » duiront au moral le même effet, que celles de
 » *Christophe Colomb* au physique; qui augmente-
 » ront nos richesses & nos malheurs, & dont nos
 » tristes contrées sentiront long-temps la perni-
 » cieuse influence. J'ai vu cela, & je l'ai dit.

» Que j'aie eu raison ou non, peu m'importe;
 » on pouvoit, on devoit me répondre, me criti-
 » quer, tâcher de prouver que j'avois tort: mais
 » me haïr, mais publier que *j'ai beaucoup d'enne-*
 » *mis*, mais travailler à vérifier cet oracle après
 » l'avoir rendu, c'est en vérité, Monsieur, la
 » preuve d'une grande inconséquence dans votre
 » parti. Je dis votre parti, parce qu'enfin ce sont
 » sans doute des Philosophes qui me font l'hon-
 » neur de me détester cordialement, parce que
 » pour m'annoncer, avec autant de certitude que
 » vous le faites, que j'ai beaucoup d'ennemis, il
 » faut bien que vous connoissiez à fond les pensées

» des gens à qui vous donnez ce nom , & par con-
 » séquent qu'il soient de vos amis. Mais en bonne
 » foi , vous autres qui vous récriez si fort contre
 » les dévots qui vous haïssent , parce qu'ils vous
 » soupçonnent , injustement sans doute , de ne
 » pas croire à l'*Evangile* , êtes-vous justes de m'a-
 » voir en exécration , parce que vous me soup-
 » çonnez de nourrir quelque estime secrete pour
 » les Sectateurs de l'*Alcoran* ?

» M. d'*Alembert* si j'ai en effet , ce que vous vou-
 » lez qu'on croie de moi , beaucoup d'ennemis ; si
 » vous êtes en effet ce que voulez qu'on croie de
 » vous , Philosophe & ami de la vérité , vous me
 » devez des égards. Il y a plus ; loin de m'abon-
 » donner aux incursions de ces adversaires aveugles ,
 » vous devez me défendre contre eux , & les forcer
 » du moins à me laisser jouir des prérogatives qu'ils
 » revendiquent pour eux-mêmes. Dès que leur
 » prévention contre moi ne vient que de la singu-
 » larité , du danger même si l'on veut de mon
 » système , & à cet égard je défie nettement que
 » l'on en puisse assigner une autre cause , l'Editeur
 » de l'*Encyclopédie* , ainsi que la troupe qui bégaie
 » sous ses enseignes , si elle entend ses intérêts &
 » la justice , doit plus que des ménagemens à
 » à l'Auteur de la *Théorie des Loix*.

» Voilà tout ce que j'ai à vous dire , Monsieur.
 » Vous agirez dorénavant & vous parlerez comme
 » il vous plaira. Je ne vous demande rien. Je n'at-
 » tends rien de vous ; je n'en veux rien que ce que
 » vous croirez rigoureusement équitable. Si vous
 » me rendez justice , j'en ferai bien aise ; & si vous
 » continuez à ne me la pas rendre , je m'en con-
 » solerai.

» A l'égard de l'Académie , je n'ignore pas que

» vous & M. *Duclos* disposez en despotes des
 » places de ce Sénat littéraire. Je fais à merveille
 » que vous êtes les *saints Pierres* de ce petit para-
 » dis. Vous n'en ouvrez la porte qu'à ceux qui sont
 » marqués du *signe de la bête*. Je n'en suis ni fâché
 » ni jaloux. J'ignore si l'envie me prendra jamais
 » d'essayer d'y être admis ; mais je fais bien que j'y
 » renonce de bon cœur, s'il faut absolument se
 » charger d'un sceau particulier de probation, s'il
 » faut faire autre chose qu'être ferme, droit &
 » naïf, respecter ce qui est respectable, mépriser
 » ce qui est méprisable, remplir ses devoirs avec
 » scrupule, dédaigner les sectes & leur fanatisme,
 » & enfin montrer sans cesse ce que l'on a dans le
 » cœur, mais aussi n'y avoir que ce que l'on montre.

» Voilà, Monsieur, ce que je pense ; voilà ce
 » que je dirai toujours ; voilà même ce que j'im-
 » primerai au premier moment, parce qu'ayant à
 » faire à des insectes rusés, qui cherchent par leur
 » bourdonnemens à induire le Public en erreur sur
 » mon compte, je ne puis me dispenser de me
 » justifier à ses yeux. Or la justification la plus hon-
 » nête, ainsi que la plus sûre pour moi, c'est de ne
 » rien cacher de ce que je pense sans exception, &
 » d'apprendre à tout le monde ce que je viens d'a-
 » voir l'honneur de vous dire «.

J'ai l'honneur, &c.

On vient de voir véritablement l'origine & les
 progrès de la division entre MM. *Dalembert* &
Linguet. Alors, ce dernier chargé de l'affaire du
 Comte de *Morangies*, prétendit retrouver le pre-
 mier à l'appui des *Dujonquay*, & par-tout au nom-
 bre des ennemis qu'il avoit à combattre, au Palais,
 comme dans la Littérature, & devenu le chef du
 parti furieux annoncé contre lui.

Je ne dirois rien de cette fameuse affaire du C. de *Morangies*, que tout le public ne sache. Cette Cause qui excita une scission générale, qui sembla diviser la nation en deux partis, la Noblesse & la Roture, est le triomphe de M. *Linguet* au Barreau. Aux audiences, on se portoit en foule pour l'entendre; il fallut des *Gardes* pour contenir la foule, ce qui ne s'étoit jamais vû. Dans sa maison, il fut assiégé plusieurs jours, par la multitude des curieux, qui venoient chercher son Mémoire. Le début en paroïssoit d'une grande beauté, par la noblesse, la clarté, l'impartialité, l'adresse avec lesquels l'Orateur suspendoit ses Lecteurs, présentant le pour & le contre de l'affaire la plus extraordinaire qui ait encore parue au Barreau. Aujourd'hui qu'on est refroidi absolument sur cette Cause, ce début est encore regardé comme un modèle oratoire de l'art de pénétrer dans une affaire importante, digne d'être étudié. Le succès couronna un si bel ouvrage. Mais il avoit fallu vaincre les efforts les plus multipliés de la cabale la mieux soutenue. Le Philosophe qui demeurant en Picardie, voyageoit à pied, comme les *Thales*, les *Platon*, avoit alors à Paris, un carosse, des valets &c. Un Avocat adverse, nommé *Falconnet*, lui disoit: „ M. de
 » *Morangies* avoit perdu tout crédit à l'époque où
 » vous entreprites de le secourir. Il n'eût pas trouvé
 » un sol, & vous fites pour lui la dépense de deux
 » cens pages d'impression, grand *in-quarto*. M.
 » *Linguet*, Avocat très illustre est forcé de pro-
 » portionner son train à ses talens. Il tient maison
 » superbe à la Ville & à la Campagne. Il a équi-
 » page & nombreux domestique. S'il travaille pour
 » M. de *Morangies*, donc M. de *Mor.* paie: s'il
 » paie, il faut qu'il ait touché cent mille écus, dont

» il se fert pour soudoyer l'éloquence de M. L. »

Dans cette Cause, comme on voit, on se faisoit de la fortune & du luxe de M. *Linguet*, un moyen contre lui. Si M. de *Mor.* avoit perdu tout crédit, il y avoit de la générosité dans son Avocat, & non pas de la honte à le secourir ainsi de sa plume & de son argent à la fois. Mais disons mieux. Les Mémoires de cette affaire étoient trop recherchés, pour que vendus indirectement même au profit de leur Auteur, ils ne l'indemnisassent pas dumoins de ses avances d'impression. Mais qui peut douter que, pour une cause aussi singulière & susceptible de tant de bruit, M. *Linguet* n'eût fait encore très volontiers quelques sacrifices ?

Ce succès lui mérita l'honneur d'être présenté à la Cour. Son Client fit graver à ses frais son portrait, décoré de tous les attributs qui caractérisent la gloire triomphant des obstacles, & des noms de *Platon*, de *Bayle*, de *Daguesseau*, dont les livres fermés étoient placés à côté des *Playdoyers* de M. *Linguet*, ouverts. Il y joignit cette inscription : *patrono suo dicat Morangies.*

Malgré des honneurs si flatteurs, si extraordinaires, le Public & les Confreres de M. L... remarquerent la hardiesse singulière avec laquelle il avoit avancé quelques assertions des plus fausses dans sa plaidoierie ; & l'on s'accoutuma dès-lors à se méfier un peu de sa véracité.

Mais la Nation entiere, qui ne vit point ces inexactitudes, & n'avoit considéré que les dangers, l'acharnement du combat, & l'importance de la victoire, lui décernoit des *Lettres de Noblesse*, que son éloquence & sur-tout sa bravoure judiciaire, si j'ose m'exprimer ainsi, paroissoit mériter, lorsqu'il reçut une *Lettre-de-Cachet* qui l'exiloit à

Chartres , pour avoir signé un Mémoire dans l'affaire de *M. de Beilegarde* , soumise à un Conseil de Guerre. Cette correction passagere ne fut qu'un châtiment paternel de deux mois. Il alloit recevoir de la discipline de son Ordre une peine bien autrement rigoureuse.

Déjà en avoit entendu dans l'affaire de *M. de Bombelles* , M. l'Avocat Général *Vaucreffon* exorter les jeunes Orateurs à ne pas prendre L. pour modele , » soit dans son peu de délicatesse à présenter » comme vrais des faits faux , soit dans son art » dangereux de couvrir tout de sarcasmes , & de » travestir en satyres des Plaidoyers faits pour » défendre l'innocence ou atténuer le crime ; soit » enfin dans son audace effrénée à faire des apof. » trophes indécentes au Public , comme pour s'en » faire un rempart , & forcer les suffrages des » Juges «.

Une sortie aussi ouverte ne pouvoit qu'indisposer beaucoup M. L. si chatouilleux , qui ne manqua pas de saisir les occasions de s'en venger , en lançant quelques sarcasmes en plein Parquet contre Messieurs de *Vaucreffon* & de *Verges* à la fois. Un jour ce dernier Avocat Général s'en plaignit à M. L. qui s'en défendit ; mais comme *M. de Verges* insistoit , en disant que personne ne s'y étoit trompé : *Tant mieux* , reprit L. *c'est une marque de la vérité de mes portraits*. M. l'Avocat Général lui ayant demandé s'il savoit à qui il parloit ? *Oui , Monsieur* , lui répliqua M. L. à *Me. Jacques de Verges , Avocat Général du Parlement à mon refus*.

Le ressentiment de ce Magistrat , aussi vivement piqué , fut si sensible , qu'on s'attendit qu'il ne manqueroit pas un jour d'éclater par la radiation de M. L. mais cet Avocat croyoit avoir à s'en

inquiéter peu. Dans l'espèce de silence & d'inaction ou reposoit son Ordre, il jouissoit de la fortune acquise par ses succès. Ce n'étoit plus, comme nous l'avons vu plus haut, le *Linguet* philosophant sur la vanité des richesses, & guéri de la soif de la fortune; le *Linguet* faisant une abjuration solennelle au culte de l'aveugle *Plutus*. Ayant, alors, ainsi qu'on l'a dit, un carrosse & des valets, il voulut avoir aussi des maîtresses. Malheureusement une petite aventure lui donna occasion de lâcher à une de ces Prêtresses de *Vénus* une petite dose de ce sarcasme, que le *Barreau* n'employoit pas. Il écrivoit à Mademoiselle *Landumier*, dite *la Caille*, ancienne Figurante de l'Opéra, en ces termes :

« En vérité, ma chere voisine, vous êtes trop généreuse! Vous vous êtes mise en mouvement le 29 du mois dernier sur votre Bergere pour me donner mes étrennes. Elles sembloient être de la façon de l'amour; je ne fais si elles auroient pu être autrement tournées de celles de la haine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je me ferois bien gardé de les recevoir, si j'en avois connu la valeur. Mais ce n'est que le huitieme jour que je me trouve instruit; & s'il est heureusement encore tems de me débarrasser de votre présent, il ne l'est malheureusement plus de refuser.

» Quand Apollon rencontroit des Beautés rebelles, il les métamorphosoit en arbres, chargés de feuilles bien vertes & de fruits bien jaunes. Je ne suis pas une Beauté; je n'ai été que trop docile, & cependant mon Chirurgien m'assure qu'il y aura avant peu du verd & du jaune dans mon affaire. Je ne voudrois pas pour cela devenir souche, comme la jeune *Daphné*; mais j'enrage de

grand cœur de ne l'avoir pas été du moins un jour.

» Je fais à présent à quoi m'en tenir sur la maladie de M. D..... Je vois les raisons qui vous ont écartées de moi à mon retour, & retenue auprès de lui dans ces momens si délicats. Nous étions tous étonnés de vous voir devenir si sédentaire auprès d'un homme sur qui vous m'accordiez, à moi indigne, toutes sortes de préférences. Je sens maintenant le principe qui vous conduisoit; le pauvre D..... avoit une inflammation au bas-ventre: il étoit tout naturel qu'étant aussi un peu enflammée devers ces parties-là, vous lui servissiez de garde. Les rafraichissemens devoient s'étendre comme l'incendie que vous lui aviez causée, ou simplement partagée: que vous en fussiez la source ou le dépôt, il falloit bien que le tout devint commun. C'étoit une économie très-sage, de ne séparer ni les maux ni les remèdes.

» Mais qu'avois-je besoin d'être fourré dans ce bûcher infernal? moi qui n'apportoie que le feu le plus pur & le plus doux; moi qui commençois à m'habituer à une privation, dont je n'accusois que votre inconstance; moi que le plus tendre amour conduisoit à vos pieds! Quand vous avez eu la cruauté de m'y rappeler, hélas! c'est avec bien du plaisir que je lui ai offert mes sacrifices; mais je ne croyois pas en être la victime!

» Ma toute aimable, je ne veux plus du culte de ce Dieu-là, quand vous en ferez la Prêtresse. Vous traitez trop rudement les cierges qu'on lui présente: on vous les confie pour les éteindre, & vous les exposez à fondre goûte à goûte.

» Je n'ai plus qu'une curiosité; c'est de savoir comment se fera trouvé de son voyage le bon ami *Gourhil*? de quels remèdes se sert le complai-

fant l'*Es*.....? & où en font tant d'honnêtes gens qui, séduits comme moi, par l'agrément de votre figure & la solidité apparente de votre caractère, ignorant combien peut devenir dangereuse la consolatrice d'un Magistrat liquidé, ont conçu comme moi des desirs pour vous, & ont eu probablement comme moi part à vos largesses. Je les plains, s'ils en ont tiré le même fruit.

» Je vais comme eux travailler sourdement à me délivrer de ce fruit funeste. La dernière proposition que je hazarderai jamais, c'est de vous le rendre, si vous en êtes curieuse, avant que je m'en défasse.

» Adieu ma divine. Voilà bien du changement en deux jours, n'est-il pas vrai? Mais c'est ainsi que vont les événemens de la vie, comme vous l'écriviez si tendrement il y a un mois, en m'annonçant une retraite dont je serois heureux que vous ne fussiez jamais sortie. Vous devez être à présent plus convaincue encore de la vérité de cet axiome. Cette lettre est bien différente de la dernière; mais c'est que mon..... bas-ventre est aussi diablement changé: ce que je déplore bien tristement. Bon jour: je vous embrasse du plus loin qu'il m'est possible, & je suis, &c.

Cette lettre qu'on auroit peine à croire d'un grave Avocat, est cependant bien de l'auteur de la *Cacomonade*. Il faut pourtant avouer, comme on l'a justement remarqué, que la plume de M. L. est moins propre pour la plaisanterie légère & l'enjouement du badinage, que pour les traits de force & de hardiesse, que pour percer de traits vigoureux, dans les Causes majeures, ceux qu'il avoit à combattre, comme on le vit bientôt encore dans la dernière affaire qu'il eut à soutenir contre son Ordre.

Nous avons déjà vu comment se formoit sur sa tête, l'orage qu'amassoit d'une part la rivalité active & la haine de plusieurs de ses Confreres ; & de l'autre, le ressentiment juste des Avocats-Généraux qu'il avoit offensés. Dans ces circonstances, l'Avocat *Gerbier*, le plus renommé du Palais, pour l'éloquence de la parole, fait que l'Avocat *Linguet* est chargé contre lui d'une répétition de cent mille écus, que les freres *Michelin* prétendent avoir été soustraits ou perdus dans son cabinet. Il craint d'avoir à combattre, dans une affaire personnelle & désagréable, le chaud défenseur de *Mor*. avec lequel il venoit de refuser de se mesurer, en donnant son désistement, dans cette même Cause de *Morangies* où il avoit promis de défendre la Veuve *Veron*. Son ressentiment s'unit à celui des autres, & notamment à celui des Juges du Bailliage, devant lesquels M. de *Morangies* avoit été renvoyé, tous vieux Avocats blanchis sur les formes, mais compromis par la cassation de leur jugement, & poussés très vivement d'ailleurs, par leur bouillant Confrere. Il y avoit déjà eu une plainte au criminel, de la part de M. *Linguet*, au sujet des propos tenus par *Gerbier*, contre lui. Il y avoit eu de petites assemblées particulières chez M^e. *Gerbier*, où on avoit arrêté à huis-clos d'engager L. à s'abstenir de plaider pendant un an; tems pendant lequel M. *Gerbier* se propoisoit de se dérober au Bareau. Il se trouva encore que, M. *Linguet* fut chargé de la défense de la Comtesse de *Béthune*; & *Gerbier*, de celle de ses Adversaires. Ce dernier refuse net de plaider, tant que *Linguet* demeurera chargé des intérêts de cette Dame. L'autre s'obstine à ne se point départir, & la Comtesse ne veut pas changer son défenseur, non plus que ses Adversaires quir-

ter *Gerbier*. C'étoit à-peu-près la scene de l'embaras des carosses, où on eût évité le choc en reculant d'un pas de part ou d'autre : & M. *Linguet*, ce nous semble, eût bien fait de faire ce pas. Puisque l'Avocat de la Veuve *Veron* s'étoit désisté de la défendre contre *Linguet*, l'Avocat de la Comtesse de *Bethune* auroit-il eu à rougir de se désister aussi de la défendre contre *Gerbier* ? Et alors vraisemblablement, M. *Linguet* ayant appaisé par ce désistement, le ressentiment de son Adversaire, ne l'eût pas trouvé en tête des Confreres qui vouloient sa radiation. Dumoins, peut-on soupçonner que les prétextes auroient manqué cette fois, & que les choses auroient pu changer de face avec le tems. Mais M. L. a dit qu'il ne fut pas le maître de se désister, que la Comtesse le conjura de ne le point abandonner ; & cela étant assez extraordinaire, dut paroître encore une injure faite à l'Ordre, puisque par-là, on laissoit croire que M. *Linguet* ne pouvoit être remplacé par aucun autre Avocat.

Cette persévérance courageuse au point qu'elle en paroïssoit romanesque, en honorant M. L. contribua beaucoup à sa perte. Alors, il publia ses *Réflexions pour la Comtesse de Béthune*, monument de vigueur, de hardiesse & d'orgueil même, où en rendant compte de sa conduite au Bareau, depuis qu'il y avoit été admis, en avançant fièrement, quoiqu'utilement, que de cent Causes dont il avoit été chargé, il n'en avoit pas perdu dix, & se disant le seul qui eût encore concilié d'une maniere éclatante, les Lettres avec l'exercice du Bareau, il sembloit ne rechercher une grande supériorité de talens, que pour attaquer ceux de *Gerbier* avec plus d'avantage. Aussi avec cette enflure qu'il se

donnoit , le traita-t-il fans ménagemens. Qu'en résulta-t-il ? que treize Avocats , toujours *Gerbier* en tête , délibérèrent d'abord en-r'eux , de dépouiller M. *Linguet* de ses fonctions. Mais bientôt sur le réquisitoire de M. l'Avocat-Général de *Verges* , le Parlement rend , le 11 Février 1774 , , arrêt qui ravoit *Linguet* du Tableau des Avocats , pour avoir donné un écrit injurieux à l'Ordre : & c'étoient ces *Reflexions* étonnantes pour l'Avocat de la Comtesse de *Bethune*. Dès le lendemain , Arrêt du Conseil des dépêches , qui surseoit à l'exécution de celui du Parlement. Le 20 suivant , huit jours après , lettre ministérielle qui détruit l'effet de l'arrêt du 12 précédent. Si M. *Linguet* avoit fomenté ou seulement approuvé par ses écrits , la révolution du Parlement , comme on le crut dans le public , par l'éloge du Chancelier *Maup.....* qui parut imprimé avec son nom , dans la *Galerie des Hommes illustres de la France* , il en fut bientôt réduit à souhaiter une nouvelle révolution qui le vengeât de l'affront que la première lui avoit fait essuyer. Elle arriva enfin selon les vœux de la Nation , sous les auspices d'un nouveau Garde-des Sceaux , qui devenu l'interprète auprès du Roi , de l'amour , de la confiance de ses Sujets , s'est concilié tous les suffrages de la France.

L'ancien Parlement étant rentré , il y eut alors sur les conclusions de M. l'Avocat-Général *Seguier* , arrêt du 11 Janvier 1775 , qui annula tout ce qui avoit précédé & suivi le réquisitoire de M. de *Verges* ; & il faut dire que , dès que M. *Seguier* eut dans ce réquisitoire , montré le vœu du Ministère Public en faveur de M. *Linguet* , il fut accueilli avec transport par les Auditeurs.

Mais les Avocats s'assemblent , & refusent de

fouscrire à cet Arrêt. M. L... paroît devant leurs Députés. On lui oppose des griefs, & l'un de ceux-ci étoit d'avoir fait cet Eloge de M. le Chancelier, dont nous venons de parler, dans un temps où on dit qu'il pensoit qu'il pouvoit lui devenir utile, & qu'il avoit désavoué depuis, lorsqu'il avoit cru qu'il pouvoit lui devenir dangereux. M. L... demanda à sa Compagnie que ces griefs fussent constatés par écrit, & lui fussent communiqués; on s'y refuse. Il les réfute comme il peut de vive voix. Les Députés ne sont pas satisfaits, & paroissent piqués même du ton de fermeté d'un homme qui paroît ne vouloir tenir tout que de lui-même, & rien de leur indulgence. Ils persistent dans leur radiation arrêtée, quoique annulée par un Arrêt du Parlement.

Alors, M. *Linguet* met en cause tout son Ordre. Il publie un Supplément à ses hardies *Réflexions*, non moins violent. Il demande une Assemblée générale des Avocats. On l'efuse, & puis après on change d'avis, on la tient. Il y comparoit au milieu d'une foule de Militaires d'élite, & de Gens de qualité, qui croyoient devoir cet égard au brave & éloquent défenseur de M. de *Morangies*, de l'accompagner, parce qu'il les en avoit priés, dans le dessein de les rendre témoins des griefs qu'on articule contre lui, puisqu'on refuse de les lui donner par écrit: il veut aussi les rendre auditeurs d'un discours assez long, qu'il a destiné à être prononcé dans cette Assemblée, & qu'il tient à la main (a). Mais cette démarche, cette foule déplaît aux Avocats, qui prétendent que les Assemblées de l'Ordre

(a) Il se trouve imprimé dans son *Appel à la Postérité*.

ne doivent pas être publiques, qu'ils n'ont à répondre à personne de leurs délibérations. Ainsi que les Magistrats s'étoient plaints de ce que M. L... faisoit souvent des apostrophes indécentes au Public, comme pour diriger par lui leurs Jugemens, les Avocats murmurent aussi hautement qu'il prétende forcer leurs délibérations avec le cortège nombreux des plus braves Militaires. Ils ne font pas les maîtres long-temps de recevoir M. *Linguet* seul. A un cri douloureux, a-t-il dit, que lui arracha un mauvais traitement, ce cortège honorable enfonce la porte, & pénètre avec lui dans la salle destinée à l'entendre. Il veut prononcer d'abord son discours; on ne le lui permet pas. On lui demande de répondre sur le champ s'il est l'Auteur de la Requête au Parlement contre les Avocats, du *Supplément aux Réflexions*, s'il se croit suffisamment justifié par ce Mémoire. Avant de rien dire, il veut récuser plusieurs de ses Juges, & il demande ensuite un délai pour donner ses réponses, comme on en avoit eu un pour préparer les questions qu'on lui faisoit. Il essuie un refus. Il insiste encore à ce que les griefs qu'on lui impute soient constatés par écrit, ainsi que ses réponses; ou soient du moins énoncées, devant les Témoins amenés pour les entendre. On s'écrie que c'est une révolte contre la discipline de l'Ordre. On le déclare bien & dûment rayé.

Le lendemain le Bâtonier *Lambon* porte à l'Audience le vœu & la délibération de l'Ordre. Il est dénoncé comme un sujet rébelle, comme un *Ecrivain impie*, un *Avocat prévaricateur*. On dit qu'il s'est fait un principe de n'en reconnoître aucun; qu'il a attaqué dans ses *Ecrits* le droit naturel, celui du Gouvernement, le droit public du Royaume, le droit

Droit Ecclésiastique & les Loix Civiles ; que dans les défenses des Parties il a violé les règles de la modération , de la décence & de l'honnêteté.

M. l'Avocat Général *Seguier* adopte ces dénunciations , & déclare qu'on ne peut conserver M. L. dans un Corps dont il ne manqueroit pas de troubler l'union. Arrêt en conséquences sur ces conclusions , du 4 Février 1775 , contraire à celui de l'année précédente. M. L. se rendit opposant à cet Arrêt , & obtint une Audience , mais à huis-clos. Les conclusions de M. l'Avocat Général lui furent favorables d'après son Plaidoyer ; un nouvel Arrêt enjoignit aux Avocats de s'assembler de nouveau , de proposer leurs griefs , & d'entendre ses réponses , pour , sur le compte qui en seroit rendu par le sieur Procureur Général du Roi , être par la Cour ordonné ce qu'il appartiendroit.

M. *Linguet* respira d'après cet Arrêt , & il se croyoit certain du triomphe. Ce qu'il avoit toujours demandé , qu'on écrivit , qu'on discutât les raisons pour & contre , un Arrêt l'ordonnoit enfin. Mais les Avocats s'étant assemblés , prétendirent que cet Arrêt violoit ouvertement leur discipline ; ils furent près de ne plus vouloir communiquer avec M. *Seguier*. Les débats qui s'éleverent dans l'Ordre furent si grands , que la Cour , par un arrêté particulier , crut devoir presque détruire son Arrêt public , en prononçant que , par cet Arrêt , elle n'avoit point entendu déroger à la discipline des Avocats.

Au moyen de cet arrêté , les Avocats s'assemblerent de nouveau. On proposa à M. *Linguet* de nouveaux griefs de vive voix , qu'il voulut encore avoir par écrit pour les discuter. M. L. a assez appris au Public que tels étoient ces griefs , de ne pas

aimer le droit Romain ; d'avoir composé un *Journal de Littérature*, occupation qui ne s'accordoit pas avec celles du Bateau ; d'avoir eu des difficultés avec M. le Duc d'Aig..... pour ses honoraires ; de déchirer les Parties en plaidant ; d'avoir tourné l'Ordre en ridicule ; d'être l'auteur de la *Théorie du Libelle*, &c. du *Supplément aux Réflexions*, &c. Ces accusations indiquoient certainement plus de mécontentemens que de crimes. Parmi ces motifs il y en avoit bien là quelques-uns pour ne pas l'aimer sans doute, pour rompre des liaisons ; mais non pas pour enlever à un Citoyen l'honneur & l'état. Mais aussi les Avocats ne voyoient-ils dans cette radiation de leur Tableau, qu'un abandon de confraternité, sans vouloir aller plus loin aux conséquences que cette radiation entraîne avec elle nécessairement.

M. L. les voyoit toutes beaucoup mieux, attendant l'issue de cette assemblée dans une salle voisine de celle où elle délibéroit. Mais quelle fut sa surprise, quand après avoir attendu longtems, il vit que cette assemblée s'étoit écoulée par une porte opposée, sans qu'on lui communiquât aucun résultat ?

Il en porta encore ses plaintes à l'audience du Parlement. Pour cette fois, M. *Seguier* ne crut plus devoir le soutenir, & M. l'Avocat Général *Barentin*, qui parla, lui ayant été contraire, Arrêt intervint, qui le déclara non-recevable dans son opposition.

Pour lors, n'ayant plus rien à attendre des formes & du Parlement, il ne lui resta que la ressource d'appeller au Conseil de cet Arrêt. Il alla lui-même présenter sa Requête au Roi directement à Choisy. Sa Majesté la remit à M. de *Mallesher-*

bes, pour en faire son rapport. Mais le Conseil ne jugea pas à propos de statuer ultérieurement sur cette demande.

Ainsi finit cette fameuse affaire, dans laquelle M. L. avoit tant écrit, où il s'étoit donné tant de mouvemens. Les Avocats voulurent depuis justifier la sévérité de leur exclusion, à l'occasion d'une autre radiation faite par les Avocats de Poitiers, d'un sieur *Robelin*. Ils publièrent une Consultation, signée de quatorzè d'entr'eux des plus célèbres, où d'abord ils disoient : « Que c'étoit une prérogative » qui a appartenu de tout tems dans le Royaume » aux Compagnies d'Avocats, qui exercent librement leur ministere, de rejeter de leur sein tous » ceux qui ont violé les *Loix de l'honneur*, ou seulement les regles particulieres de leur état », ce qui est bien moins grave pourtant. Il suffit ici de dire, que M. L. réfuta cette Consultation d'une maniere assez victorieuse, & que le Parlement, sur les conclusions de M. d'*Aguesseau*, en rejetta bien loin les principes, en ordonnant que le sieur *Robelin* seroit inscrit sur le Tableau des Avocats de Poitiers, malgré eux.

Pour ne point interrompre le fil des démêlés de M. L. avec son Ordre, nous n'avons rien dit d'un Ouvrage de Littérature qui parut dans ces circonstances, & qui fit beaucoup de sensation dans le Public : c'est la *Théorie du Paradoxe*. Il est certain d'abord que le moment pris pour faire paroître cette brochure sanglante est inexcusable. Peu importe dans quel temps cette critique eut été faite ; l'instant de la faire paroître imprimée ne paroïssoit pas devoir être celui où M. L., rayé par son Ordre, luttoit encore au Parlement pour y regagner son état. Il n'y a point à cela de

bonne réponse à faire , même *sérieusement*. (a) L'Auteur de la *Théorie du Paradoxe* a dit en vain qu'il ne l'attaquoit pas comme Avocat ; mais l'attaquer comme un homme de Lettres , qui avoit avancé les *plus affreux* paradoxes , qui a combattu les *vérités importantes* sur lesquelles repose la base du bonheur des sociétés ; n'étoit-ce donc rien fournir aux Avocats ses confreres pour le perdre , & à l'opinion publique pour ne le point regretter ? Ce procédé manquoit certainement de noblesse & de générosité , & il nuisit encore à l'ouvrage , quoique fort répandu.

A ce reproche près , on goûta l'ironie , le sel piquant répandu dans cette brochure. Le Public , que M. L. a souvent rebattu de ses idées étranges sur les avantages qu'ont les esclaves sur nos journaliers , sur l'excellence des gouvernemens Orientaux , sur l'affreuse constitution de l'Angleterre , &c. &c. ce Public qu'il n'a jamais pu persuader , malgré toute sa chaleur & son adresse à lui présenter ces idées , les vit avec plaisir réfutées par la plaisanterie dans cette *Théorie du Paradoxe*. M. L. y répliqua à la vérité vivement par la *Théorie du Libelle*. Mais outre que cette Réplique fut supprimée aussi-tôt par le Conseil , comme contenant des injures , des déclamations & des calomnies ; cette brochure de M. L. ne réussit gueres ; on trouva qu'elle ne répondoit point assez directement à des citations accumulées , à des assertions précises & articulées , souvent répétées dans ses Ouvrages , & qui montroient trop évidemment ses opinions étranges.

(a) M. l'Abbé Mor... a essayé de se disculper de ce reproche dans une petite brochure pour réplique à la *Théorie du Libelle* , intitulée : *Réponse sérieuse*.

Il répétoit ce qu'il avoit dit de raisonnable sur *Tibere*, sur *Neron*, sur *Titus*, &c mais on ne lui reprochoit que ce qu'il avoit dit de révoltant sur ce sujet, & que ce qui demeure ineffacable dans ses Ouvrages. » En général, lui observoit avec raison, » *M. Morellet*, si un Ecrivain pouvoit se justifier » d'une sottise, en citant ce qu'il a dit de raisonna- » ble sur un autre sujet, ou sur le même sujet, il » n'y auroit point de mauvais Auteur qui ne pût faire » son apologie. Mais il n'en est pas ainsi. *M. Linguet* » doit bien se persuader que les sottises imprimées » demeurent éternellement. &c.

Il suffit de lire seulement les sommaires des chapitres V. & VI. des *Révolutions de l'Empire Romain*, pour voir que l'Auteur a d'abord le dessein d'attaquer des idées reçues sur la bonté de *Titus* & la cruauté de *Tibere*. Il examine premierement, si l'on peut croire que *Tibere* ait commencé à 68 ans, à se livrer au libertinage excessif dont on l'accuse. Si *M. Linguet* se fût borné à discuter s'il est apparemment qu'un homme de cet âge se soit vraiment livré à des infamies rapportées sérieusement par de graves historiens, on lui auroit passé ses doutes volontiers. Qu'il importe à la postérité la vérité de savoir précisément, si *Tibere* a été un peu plus ou moins impudique, dans un âge avancé qui n'exclut pas toujours les plus grandes impudicités, il s'en faut bien, mais qui ne les fait pas excuser volontiers, quoiqu'on sache qu'entre deux hommes qui se sentent de l'appétit, les repas doivent être bien plus longs pour celui qui est le plus mal armé. Mais il lui importe assurément, il importe au Genre humain, qu'un tyran, un monstre de cruauté ne soit pas regardé, vingt siècles après sa mort, comme un prodige de bonté pour ses peuples, comme

un excellent Souverain ; & que celui que l'Histoire a universellement placé à côté de *Neron* & de *Caligula*, ne se trouve pas tout d'un coup transposé à côté de *Trajan* & de *Henri IV*, & nommé le modèle des Rois. Voilà pourquoi quand *Voltaire* s'est permis des doutes sur les débauches de *Tibere*, qu'il a poussé plus loin même que *Linguet*, on ne s'est point scandalisé de son pyrrhonisme. (a) Mais l'Auteur des *Révolutions de l'Empire Romain*, ne s'est pas borné malheureusement comme *Volt.* à examiner si *Tibere* nageoit dans ses viviers, suivi de petits enfans, qu'il nommoit *ses petits poissons*, qui le mordoient aux fesses en nageant aussi, & lui léchoient ses vieilles & dégoutantes parties honteuses. &c. &c.

M. *Linguet* dit à la vérité, en propres termes :
 » *Tibere* fut un mauvais Prince, sans contredit ; il
 » se fit détester de la Noblesse. Il sacrifia les têtes les
 » plus élevées de l'Etat à sa tranquillité : mais il ne
 » paroît pas que les peuples fussent plus à plaindre
 » sous son gouvernement.» Ceci doit en vérité étonner, puisque c'étoit à sa tranquillité, non à celle des peuples, qu'il faisoit des sacrifices si chers.

Au reste, ce peu de mots de M. *Linguet*, dévoilent toutes ses idées connues. On apperçoit tout d'un coup qu'il va chercher à établir par l'exemple du malheureux *Tibere*, une espèce de paradoxe, très facile pourtant à démontrer, dit-il : que la fermeté poussée par un Prince, jusqu'à la rigueur, n'est jamais à charge aux peuples. C'est ce principe favori qui lui fait aimer les Administrations orientales, & pla-

(a) Voyez dans ses Questions sur l'Encyclopedie, le Chapitre : Histoire de quelques faits rapportés dans Tacite.

cer en Asie son plus heureux gouvernement *Tibere* vouloit dit-il , comme un Moderne célèbre l'a dit de Louis XI. *avoir seul le droit d'être injuste*. Mais pourquoi *seul* ? Pourquoi cet exemple d'injustice donné par le Prince , n'auroit-il pas fait d'imitateurs ? Les mœurs d'un Souverain n'influeroient elles pas plus ici que ses châtimens ? Et dès qu'on connoît le Prince essentiellement injuste , comment apprécier & nommer sa sévérité qui veut forcer d'être juste ? Pour faire exercer la justice par un Prince connu *injuste* , il ne faut ni loix ni recommandations ; il ne faut plus que des boureaux : aussi Louis XI. en employa-t-il. Mais est-ce là une espèce de gouvernement qu'il faut aimer par préférence ?

M. *Linguet* fait ensuite du cœur & du gouvernement de *Tibere* , une justification assez complète. Il finit par ce morceau qui a le plus scandalisé.

» Qu'a donc fait de plus pour le bonheur des peuples , le petit nombre de Princes dont la postérité chérit avec raison la mémoire ? Combien de regnes décorés des titres les plus pompeux , sont loin d'offrir de pareils traits pour la ressource de l'adulation qui les célèbre ? Combien de Souverains seroient mis par leurs flatteurs , sur la même ligne que *Trajan* ou *Henri IV.* s'ils avoient montré la centieme partie de la bienfaisance que les plus cruels ennemis de *Tibere* ne peuvent lui refuser ? (a)

(1) *Revolutions de l'Empire Romain* , Liv. II. Chap. V. & suite. Tacite a dit que les mœurs de ce Prince varient comme les époques de sa vie ; que sous *Auguste* , il mérita toujours l'estime publique ; qu'il se masqua de ver-

Et pour faire valoir quelques traits de sa vie, qui donnent lieu à ce portrait, comme ce mot de *Tibere* à un Intendant de ses Finances ; Je veux bien qu'on zonde mes brebis, mais non qu'on les écorche, mot digne en effet d'une autre bouche ; il en critique d'autres de méchanceté & de cruauté, rapportés par *Tacite* & *Suétone*. Il nous semble enfin que, quoique M. *Linguet* ait essayé de se disculper d'avoir loué *Tibere*, en faisant imprimer plusieurs fois ce qu'il en a dit de désavantageux, il a tu foigneusement ce qu'on voit au premier coup d'œil, qu'il n'a guères parlé des cruautés & des défauts de ce Prince, que comme de reproches qui lui étoient faits par les Historiens, & qu'il n'a pas fait imprimer aussi les passages par lesquels il accusoit l'in vraisemblance, & combattoit l'authenticité de ces reproches.

On peut donc dire ici, en rendant hommage à la vérité, que M. L... a plus loué *Tibere*, qu'il ne l'a accusé & blâmé ; mais il faut avouer aussi, que c'est en discutant des faits historiques, c'est en les

lus apparentes du vivant de *Drusus* & de *Germanicus*, que sa conduite fut un mélange de bien & de mal avant la mort de sa mere ; qu'il se diffama par des cruautés & cacha ses défauts tant qu'il affectionna *Séjan*, ou qu'il le craignit ; & qu'enfin, il se précipita dans toutes sortes d'infamies, quand il ne redouta plus rien, & ne suivit que ses propres inclinations. On sent combien ce portrait de *Tibere*, vû sous ses diverses faces, & dans les différentes époques d'une vie aussi disparate, pouvoit prêter aux paradoxes d'un Ecrivain qui voudroit les confondre.

appuyant de réflexions & de comparaisons frappantes. » Je fais bien encore une fois, dit-il, qu'il » est impossible de démontrer aujourd'hui d'une » façon convaincante pour tout le monde, qu'on » ait ainsi pris le change sur le compte de *Tibere*; » il est difficile de prouver que *Tacite* & *Suétone* » aient tort sur des faits qui ne sont connus que par » eux. Mais cependant leur autorité ne doit point » prévaloir sur celle de la raison «.

Sans doute, les Peuples parurent assez tranquilles sous *Tibere*, sous *Alexandre VI*, sous *Louis XI*. Ils furent tranquilles sous ce dernier regne, a dit *Voltaire*, comme les *Forçats* le sont dans une *Galere*. Les Peuples paroissent aussi tranquilles en *Asie*, & l'on avoue que la tête des *Bachas* & des *Chefs* les plus élevés de l'Etat, qui les gouvernent en sous-ordre, y tient aussi peu que celle du dernier Sujet. Mais quand le Commandant d'une Place ou d'une Armée, juste si l'on veut, mais dur & sévère jusqu'à la rigueur & la tyrannie, y maintient l'ordre & la discipline, en punissant durement, & en cassant à la moindre faute les Officiers qui lui sont subordonnés, sans doute les Soldats, & ce qu'on nommeroit plus proprement aujourd'hui en Europe les *Mannequins militaires*, peuvent en être un peu mieux pour ce qu'ils appellent la *masse*, le *décompte*, si les yeux du Chef se tournent de ce côté-là : je l'avoue. L'Etat-Major des Régimens ne leur fait pas payer arbitrairement quarante sols ce qu'il achete vingt. Ce que les Soldats nomment dans leur idiome, *la chambre noire*, est mieux éclairée : les infidélités qui leur préjudicient, vols odieux fait à une paie déjà assez modique, en sont mieux écartées. Mais cet exemple de rigueur extrême donné par le Général est-il sans inconvé-

niens ? Ne passe-t'il pas de proche en proche, de lui & d'Officier en Officier, jusqu'au Caporal qui l'imite, & exerce aussi la même sévérité impitoyable sur le dernier Soldat qui lui est subordonné ? Cent Officiers honnêtes ne gémissent-ils pas de la dureté à laquelle l'exemple du Chef force leur cœur de se livrer ? Tous les Soldats alors au lieu d'un tyran, n'en ont-ils pas cent subordonnés les uns aux autres, tous intimidés & encouragés à la fois par les menaces & l'exemple du despotisme effrayant avec lesquels le Chef les mene ? En deviennent-ils tous plus heureux, lorsqu'ils tremblent d'avantage ? Ils sont *tranquilles*, nous dit M. L. oui, sans doute : mais parce qu'ils sont sous la verge menaçante d'un pouvoir absolu & arbitraire ; parce qu'ils sont écrasés, humiliés sous le poids d'une autorité sans bornes. Et quel est l'homme qui ne préféreroit pas de servir dans une place libre & aisée, où il y auroit quelques abus inséparables de cette liberté, plutôt que d'être renfermé dans une citadelle où l'exactitude du service seroit des plus régulières, parce qu'elle seroit des plus sévèrement suivie ; où tout seroit tranquille, parce que tout seroit foible, abbatu & sans énergie. Etre ainsi tranquille, est-ce être heureux ? Telle on doit croire que fut pourtant la tranquillité & le bonheur que vante M. L. sous les gouvernemens de *Tibere*, d'*Alexandre VI*, &c.

Voilà ce que je dirois à l'apologiste des gouvernemens Asiatiques. J'ajouterois peut-être à l'occasion de *Tibere*, & des traits de bienfaisance pour ses Peuples qu'on cite, que *Neron*, tout infâme que l'Histoire le montre, après avoir fait brûler Rome, ne laissa pas que de sacrifier ses jardins, ses maisons pour loger les particuliers qui n'avoient

point d'asyle; qu'il fit vendre du bled au plus bas prix, & fit enfin, comme dit M. L. lui-même, *tout ce qu'on auroit pu attendre d'un bon Prince*. Mais faudra-t'il partir de cela seul pour justifier aussi la mémoire de *Neron*, & avancer que les Peuples n'en furent pas moins heureux sous le gouvernement d'un monstre, l'assassin de *Britannicus* & de sa propre mere, & baigné dans le sang pendant toute la durée de son regne; tant il est vrai que la *fermeté poussée par un Prince jusqu'à la rigueur*, & il faut dire jusqu'à la scélératesse, *n'est jamais à charge aux Peuples*: expressions de M. L. qu'on a citées plus haut.

Ces opinions de M. L. étoient certainement capables de soulever tous ceux qui veulent voir des Peuples heureux, non sous des monstres, mais seulement sous des Souverains justes, humains, pacifiques, bienfaisans & indulgens quelquefois même pour les foibleesses de l'humanité, comme l'est un pere envers ses enfans; tous ceux qui préfèrent de mettre leurs brebis sous la garde d'un bonhomme de Berger, qui les laisse un peu s'écartier en liberté, & si l'on veut, mordre aussi quelquefois par ses chiens qu'il ménage, plutôt qu'en celles d'un Pasteur absolu & impitoyable, qui au moindre écart, feroit également étrangler les chiens & les individus du troupeau au gré de son *seul caprice*: car M. L. qui a soutenu que les Gouvernemens de l'Asie n'étoient point despotiques, que le Sultan n'étoit pas au-dessus des Loix (a),

(a) Nous sommes forcés de dire que M. *Auquetil du Perron* a soutenu la même opinion, en disant *j'ai voyagé; j'ai vu*. Mais qu'a-t'il vu? Quelques Loix qui régloient

n'a pas pu prouver encore que les Muets & le cordeau avec lesquels on étrangloit ces Bachas, n'étoient que les exécuteurs de ces Loix.

Une autre opinion singuliere de M. L. & qui n'a pas fait fortune encore plus que les autres, est celle qui lui fait préférer l'ancien esclavage à l'état libre de nos journaliers. Pour celle-là M. L. a prétendu l'avoir retrouvée chez un Peuple qui se prétend plus libre, plus philosophe qu'aucun autre, chez les *Anglois*. Elle avoit été publiée hautement, nous dit-il, dans une assemblée nationale. Elle n'avoit point été adoptée; mais elle n'avoit point indisposé, encore moins révolté cette assemblée contre son auteur. Ces réflexions enfin, elles avoient été vivement discutées, quoique sous un autre point de vue peut-être, lors de la conquête du nouveau monde. Un Dominicain les avoit fait décider en faveur de l'esclavage par un motif singulier, parce que celui-ci étoit de droit divin, disoit-il, & qu'il falloit des esclaves plutôt que des hommes libres pour exploiter des mines. Il est vrai que l'histoire rapporte que *las Casas* vint exprès d'*Amérique* en *Espagne* plaider la cause de la liberté opprimée par le Moine, auprès de *Ferdinand V*, & qu'elle ajoûte qu'il la plaida si bien auprès du Roi moribond,

les successions, les partages, sans doute, puisqu'il y a de ces Loix dans l'Alcoran. Mais a-t'il vu dans ses voyages aussi la procédure à suivre & les formes avec lesquelles on devoit faire le procès à un Bacha concussionnaire, à un Cadi prévaricateur? Ou a-t'il vu que, par une Loi de l'Empire, invariable & constante, écrite dans quelque code, le Sultan doit faire étrangler tous ses Officiers sans loix & sans formes?

que ce Prince témoigna un grand repentir d'avoir avili la dignité d'homme dans le nouvel hémisphère , par un esclavage de droit divin , lorsqu'il auroit pu la régénérer par la liberté de droit naturel. Cette liberté est vraiment si chère , si précieuse aux hommes , qu'il est très-vraisemblable que le monde entier fut de l'avis de *las Casas* dans cette affaire. Ouvrez au plus fort des rigueurs de l'hyver , ouvrez la porte de leur cage à tous ces esclaves ailés que vous y tenez renfermés , ils quitteront aussitôt un gouvernement doux , qui leur procuroit une nourriture saine & abondante ; ils s'envoleront à tire d'aile , pour aller périr peut-être bientôt misérablement dans la campagne sur un sol dur , impénétrable , qui retient contre tous leurs efforts pour les arracher , quelques grains rares , nécessaires à leur subsistance. Les hommes à cet égard ont l'instinct des oiseaux. Le bonheur pour eux est moins la jouissance d'une vie plus aisée , plus assurée , plus complete , que celle de la plus pleine liberté ; & dans l'état de l'esclavage ont-ils bien communément , comme ces hôtes emplumés destinés à égayer nos appartemens , des maîtres humains attachés par goût & par plaisir à les conserver ? N'auroient-ils pas plus souvent des tyrans assez riches & assez affreux pour se jouer de leur vie , pour les sacrifier sans scrupule à leurs caprices , à leurs passions ? N'y a-t'il point trop souvent de dissipateurs inhumains dans ce genre de propriétés humaines ? Mais je veux encore qu'il ne s'en trouve point : voyons , apprécions.

Nos Soldats sont à-peu-près des esclaves à bail. Ils sont dans une dépendance bien aussi dure que l'esclavage , au moins pendant huit ans. Elle leur assure cette servitude , une subsistance assurée ,

une protection réelle, tous les biens qu'on dit que l'esclavage procure, avec un travail moins assidu, beaucoup moins pénible, au moins dans les garnisons : & quoiqu'elle ne doive pas être éternelle comme l'esclavage, en voyez-vous beaucoup de ces esclaves Militaires, qui ne préfèrent pas de chercher à gagner leur vie en liberté, quand leur congé est expiré, plutôt que de le renouveler ? Il seroit pourtant aisé de prouver, dans une nouvelle *Théorie des Loix*, que la vie d'un esclave en uniforme, avec sa paye, est actuellement meilleure que celle de nos Manouvriers, gagnant dix à douze sols par jour, assujétis à la *Taille*, à la *Gabelle*, &c. &c. chargés des couches de leurs femmes, de la nourriture de leurs enfans, de leur entretien, des frais de leur baptême, de leur mariage, de leur mort, obligé de scudoyer les Médecins, les Chirurgiens dans les accidens qui arrivent dans la vie; forcé de payer quelquefois la consultation d'un Avocat qui les égare, victimes d'un avide Procureur qui les épuise, & chômant encore un quart de l'année, faute de travail, ou par l'intempérie des saisons, ou par l'observation de dix jours de fêtes, que l'on ne connoît pas dans le Village voisin soumis à un autre Diocèse, &c.

Les Hommes veulent être libres : c'est là leur bien suprême. Nul autre ne compense celui-là. Les Gouvernemens les plus parfaits sont, à mon avis, ceux qui concilient le plus de liberté publique, avec plus de sûreté pour ses possessions. Laissons donc les Hommes jouir de cette liberté. N'en referrons pas les bornes; ne leur vantons pas les douceurs de l'esclavage. Ils frémissent déjà au premier mot de l'éloge que vous prétendez en faire. Ils en seront plus misérables, dites-vous, de ne

pas vous entendre : ils feront *libres* ; ne les en plaignez plus : c'est déjà être heureux. Ils ont brisé les chaînes de la servitude dans une grande partie du Monde : voulez-vous prouver qu'ils ont mal fait , & les engager à les reprendre , à votre voix ? Ils n'en feront rien. Qu'aurez-vous donc gagné à leur parler avec éloquence de cette révolution ? Vous aurez dit des choses assez neuves , assez singulieres , assez hardies ; & vous les aurez révoltés au lieu de les persuader. Vous aurez compromis peut-être votre cœur , en faisant briller votre esprit.

Non , ne leur citez donc plus *M. Linguet* , l'exemple de ces chevaux , dont le rattelier est toujours bien fourni lorsqu'ils travaillent , comme lors qu'ils ne travaillent pas , & que leurs Maîtres font panser si soigneusement à la moindre incommodité , qui ne payent ni le Bourelier , ni le Maréchal , &c. parce que des hommes libres ne sont pas après tout des bêtes de somme : le cheval du moins ne voit pas dans son Ecuyer , un cheval comme lui , son égal. La Nature , pour le faire marcher au gré du fouet de celui qui le mene , ne lui a pas donné le sentiment de la liberté , de l'égalité , de l'indépendance ; qu'il a placé dans le cœur humain. Et que deviendront ces chevaux si bien pansés , ces trois chevaux Anglais , par exemple , qui vous transportoient si rapidement de Paris dans les Provinces ? Que deviendront-ils , *M L...* lorsqu'un autre caprice , ou d'autres circonstances vous feront naître l'envie de voyager encore à pied , comme les *Thalès* , les *Platon* ? Vous les ferez conduire alors au marché. Je veux bien qu'après avoir traîné orgueilleusement le char d'un *Brutus littéraire* , ils pourront encore chasser le sanglier dans les taillis de quelque Gentilhomme ; mais

bientôt ils seront montés à la journée pour le plus vil salaire, ils seront attelés au tombereau le plus sale. Tel seroit donc le sort de l'esclave que vous comparez au cheval. Aujourd'hui bien soigné, bien nourri, bien ménagé au service d'un maître opulent & honnête: demain trainé par son héritier, au marché le plus prochain, passant chez un tyran avare & dur qui l'excède d'un travail sans relâche, pour le moins de nourriture possible; lié à son ratelier sans pouvoir s'en écarter, ni se coucher sur sa litière, qu'avec le consentement de son Maître, puni de cent coups de fouêts au moindre murmure, & peut-être privé de la vie, parce que *c'est son argent* dont il peut disposer, *sui- vant le plus sage des Législateurs, un Politique inspiré par Dieu même*, dit très pieusement & très-à-propos M. Linguet; affoibli enfin par l'épuisement de ses forces, & bientôt le rebut de la nature & des hommes, mis sur toutes les places de marché en marché, trouvant à peine un Maître indigent, qui veuille en donner un prix quelconque, & se charger d'user le reste de ses forces languissantes, pour un morceau de pain d'orge ou de son, par chaque jour: car l'esclavage doit avoir cet effet de placer presque toujours l'infirmité, la foiblesse & la vieillesse des Hommes chez l'indigence, comme les vieux chevaux ou les infirmes sont relegués bientôt des écuries de l'opulence dans celle des plus minces propriétaires, qui les tuent enfin pour sauver le prix de leur peau, lorsqu'ils ne peuvent plus leur rendre de services équivalens à la plus pauvre nourriture. Et voilà donc, Grand Dieu! cet état heureux dont les Hommes n'auroient jamais dû chercher à sortir, & sur lequel la Philophie nous a trompés! Dira-t-on avec l'Auteur de l'*Offrande*

à l'humanité , partisan furieux des opinions de Locke » l'intérêt du Maître de l'esclave est de le ménager dans sa vigueur , & sa gloire d'en avoir » compassion dans sa débilité. » Ah ! craignez plutôt que son intérêt ne soit de tirer promptement parti de cette vigueur peu durable , & n'attachez pas le sort de sa vieillesse à la gloriole de son Maître , puisque d'ailleurs il n'y aura point de honte pour lui de le traîner au marché. Non , cette gloriole ne peut suffire pour nous répondre de son bonheur. Montesquieu ! illustre Ecrivain , vous l'avez bien dit , quoiqu'en pense *Linguet* , le cri pour l'esclavage est donc le cri du luxe & de la volupté , & non pas celui de l'amour & de la félicité publique.

Certainement M. *Linguet* , qui ne croit pas qu'un homme riche puisse & doive frémir d'être servi par des esclaves , n'imaginera pas que cet homme riche doive non plus dépenser ses revenus à entretenir leur vie , dès qu'elle cesse de lui être lucrative. Et pourquoi feroit-il pour un esclave , ce qu'on ne fait pas aujourd'hui pour un homme libre ? Pourquoi son attachement l'emporteroit-il en ce cas plutôt sur son intérêt ?

Voyez le plus célèbre apôtre de l'humanité & de la tolérance parmi nous , riche de plus de cent mille livres de rentes , & de 4 à cinq cent mille francs de numéraire , laisser par son testament , pour tout legs , une année de gages , à un domestique libre & honnête qui l'a servi pendant *trente trois ans* : & croyez-vous que n'ayant pas voulu conserver sa nourriture , à un homme qui avoit usé sa vie dans un service de choix & de préférence , ce célèbre apôtre de l'humanité en eût voulu gratifier un esclave attaché à sa personne par la fatalité de

sa naissance, voué à ce service par la nécessité de sa destinée, par la bassesse de son extraction.

Considérez cependant quel est le résultat différent des deux systèmes. Dans celui de l'esclavage, le serf de *Voltaire*, après sa mort, auroit été mis à prix sur la place de Geneve; & M. *Linguet* même, qui a dit qu'il chasseroit un de ses Gens, qu'il apercevrait lisant *Voltaire* ou *Corneille*, dans son anti-chambre, n'auroit pas voulu de celui-ci pour un écu. Il eût eu le fort peut-être du cheval mis au tombereau, ou qu'on achette pour la valeur de sa peau. Au lieu que le domestique, ou le manouvrier libre, s'il ne peut se replacer ailleurs, s'il ne peut trouver un second Maître plus généreux, en parlant moins de générosité; s'il n'a ni industrie, ni talens qui supplient à son service, il peut encore rentrer dans le sein d'une famille, dont quelques branches aisées, ou enrichies par la liberté & le travail, lui offriront des secours. *Jeannot* peut être accueilli par *Colin*, son ancien camarade Auvergnac, à la tête d'une bonne manufacture de cuivre étamé. Que dis-je, il n'est peut-être pas à tard encore de se faire un fort par lui-même, qui le flattera d'avantage que la dureté de son Maître ne l'indispose. Il peut parvenir à se faire une destinée brillante même. Un écu de trois livres seulement épargné pendant la durée de son service, mis sur un terne de lotterie, peut d'un laquais libre, faire un bon bourgeois qualifié.

Mais un esclave, qu'a-t-il? que trouve-t-il? Des parens esclaves comme lui à perpétuité, qui n'auront jamais, ni la puissance, ni la liberté de lui offrir un verre d'eau; qui ne pourront lui faire partager un moment leur litière sans la permission

d'un maître, à la vue duquel ils tremblent : il n'aura pas lui-même la liberté d'avancer un pas pour leur tendre les bras. La dépendance la plus grande du travail où sont nos Journaliers, approche-t-elle de cette extrême servitude? Non, M. *Linguet*, quoique vous en disiez, ce Manouvrier n'est ni aussi dépendant, ni aussi malheureux dans son état, que l'esclave. Demandez aux Entrepreneurs de manufactures, aux Riches qui exploitent leurs terres, si les Manouvriers qu'ils salarient, sont esclaves du besoin qu'ils ont d'eux? si leur volonté n'est pas assez souvent soumise à celle des mains qu'ils emploient? si ces Manouvriers n'abandonnent jamais leur travail, quoiqu'on les prie de le continuer, pour se livrer au plaisir? s'ils ne changent pas gaiement d'atelier & de maître sur les prétextes les plus légers? Voyez-les au moins les jours de fêtes, rassemblés sur la place du Château, dansans au son rauque d'un mauvais violon, ou entassés dans les cabarets, au milieu d'un nuage épais de fumée de tabac qui les enveloppe, & dites-nous si vos esclaves, sans propriété, sans épargnes, peuvent du moins se distraire ainsi un seul jour de leurs maux? Oubliez-vous que les fêtes sont l'ouvrage de la Religion compatissante, qui a voulu arracher ces malheureux serfs au travail, & leur procurer des intervalles de repos, que leur refusoit l'avarice de leurs Maîtres. (a)

(a) *Théorie des Loix*, fin du second Vol. Il est vrai que M. L. fait une distinction singulière ici entre les *Serfs*, & les Esclaves. Il convient bien que les premiers étoient très malheureux sous l'oppression féodale : mais il les distingue soigneusement de l'heureux esclave. On ne voit

Nos Manouvriers pourroient être plus aisés sans doute. Il seroit même bon qu'ils le fussent ; & si avec cela , les terres étoient plus divisées , si les Moines n'exploitoient pas les leurs ; les troupeaux , la basse-cour se multiplieroient davantage. Ils pourroient peut-être , comme Henri IV. le desiroit ,

pas sur quoi est fondée cette distinction. L'esclave , comme le serf , appartenoient à un Maître qui les dénombreoit , les pouvoit vendre. L'un & l'autre travailloient pour lui seul , toute l'année , dans la plupart de nos Provinces. Dans quelques-unes , ils obtinrent des jours pour eux , & ne lui durent plus que des corvées dans certains jours. Mais cet adoucissement postérieur ne fut pas universel. Le serf ne pouvoit , comme l'esclave , se marier , ni changer de demeure , de territoire , ni disposer de ses enfans , sans la volonté d'un Maître. Il étoit obligé de le suivre à la guerre. Pourquoi donc l'un étoit-il heureux , lorsque l'autre étoit malheureux par sa condition ? C'est que le Gouvernement féodal étoit tyrannique & oppressif : à la bonne-heure : Mies quand les premiers serfs furent affranchis , la féodalité existoit encore , & cependant ces nouveaux bourgeois se trouverent heureux d'avoir acheté assez cher la liberté. Car , si les Souverains , de quelques endroits , forcerent d'acquérir ces libertés , ce n'est pas qu'on fût déjà dégoûté de la marchandise , ni qu'elle ne valût rien ; mais c'est qu'on la tenoit à trop haut prix , & que des hommes fortans nuds de l'esclavage , sans aucunes avances , qui devoient prendre ce prix sur le bénéfice de leurs travaux futurs , désespéroient de pouvoir y atteindre dans les termes indiqués pour les paiemens.

avoir tous les Dimanches la poule au pot. Des Hommes libres peuvent dumoins attendre ce moment, & l'entrevoir sous un nouvel Henri, à la suite d'une paix honorable, d'après le *Compte rendu* de ses finances. Mais le sort d'un esclave est immuable sous toutes les formes, sous toutes les révolutions des Gouvernemens. Il est au jour de sa mort, ce qu'il étoit au jour de sa naissance. Ce sentiment si flatteur de la propriété, qui attache tant les hommes à la plus misérable chaumière, à la patrie où sont ces chaumières, & à la vie devenue plus agréable par cette jouissance, ils ne le connoîtront jamais. Le Manouvrier enfin, si ses bras lui refusent tous secours, s'il n'est aidé par aucun événement, ira, s'il le faut, finir ses jours dans un de ces asyles que lui ouvrent l'Humanité & la Religion, dans un Hôpital; & pourquoi n'y feroit-il pas mieux libre & soigné par des Administrateurs honnêtes, qu'esclave infirme, humilié chez un maître presque aussi indigent que lui? Il y mourra du moins libre, comme il est né, & sa dernière volonté, son dernier soupir peut être un acte de sa liberté. Le Ministre de la Religion, qui l'aidera à mourir, ne lui dira pas comme vous, M. L... à l'esclave: *Souff're & meurs enchaîné: c'est-là ton destin. La Société vit de la destruction des libertés, comme les bêtes carnassières vivent du meurtre des animaux timides.* Mais il pourra lui dire: La Nature te fit libre, elle te rend libre au tombeau. Elle te fit l'égal de tous les hommes par ta naissance. Tu es venu nud comme eux tous; mais elle ne donna à tes muscles la force, ni à ton esprit la pénétration de plusieurs d'entr'eux. N'ayant pas les mêmes moyens, tu n'as pu arriver aux mêmes fins. Elle ne t'a pas non plus donné leurs biens, ni

leur bonheur apparent ; mais comment , sur quel fondement l'accuser & te plaindre de n'avoir pas été un des mieux partagés ? Si ton existence a été plus douloureuse , ta fin peut être plus tranquille ; la misère a ouvert ton cœur à la pitié , à la compassion de tes semblables ; les succès & la fortune ont pétrifié celui des Riches. Tu n'as pas vendu la justice à l'avarice & à des passions honteuses ; tu n'as pas mal gouverné ; le remords rongeur , qui déchira l'ame de tant de Souverains sur le trône , & de tant de gens en place , n'habite pas chez toi ; tu ne regrettes ni la perte de ton nom , ni celle de ta fortune , de ton état , de tes grandeurs. Il est donc pour toi des consolations que les Riches n'ont pas toujours , & tu peux espérer un bonheur plus grand , qui va commencer. L'Evangile a dit , pourra-t-il ajouter , & il le citera , puisque M. L... le cite bien : *Bienheureux ceux qui pleurent ... Malheur à vous , Riches , qui avez vos consolations dans ce monde.*

Ce discours adressé au manouvrier , fera bien aussi raisonnable , aussi consolant , que celui que M. Linguet adresse à l'esclave , tout fondé sur la nécessité de sa misère. Vous dites que *la Société fait du monde entier un vaste cachot , où il n'y a de libres que les Gardiens des prisonniers.* Oui , cela peut être dans votre système d'esclavage. Vos esclaves , je le conçois bien , sont des prisonniers bien ou mal nourris dans un vaste cachot , suivant l'opulence & la sensibilité des maîtres. Sans doute il ne feroit pas à leurs Gardiens de prendre pour sujets de leurs chansons les louanges de la liberté. Ce seroit vraiment outrager les malheureux captifs , que d'afficher des descriptions touchantes du bonheur dont ils jouiroient s'ils étoient libres , sur la

grille même qui les tient renfermés. Aussi leurs despotismes n'ont-ils pas cette mal-adresse qui contrarieroit bien plus leur intérêt que leur sensibilité. Parler de liberté à des esclaves, ne seroit-ce pas les engager à se la procurer, à se ruiner soi-même puisqu'ils sont votre argent? Il ne faut donc que reterrer leurs chaînes, fortifier leurs verroux : & voilà ce qui consolide encore l'esclavage, & le rend si difficile à abolir par-tout où il est établi. (a) Mais nos sociétés ne sont pas ces cachots-là

(a) M. de Voltaire remarque dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, au mot ESCLAVE, qu'aucun Législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude, qu'au contraire les Peuples les plus enthousiastes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois furent ceux qui portèrent les Loix les plus dures contre les esclaves; que le droit de vie & de mort sur eux, étoit un des principes de la Société: mais ce n'est pas sans doute parce qu'ils regardoient cet esclavage comme le lien du bonheur des hommes, que ces Législateurs le conservoient si soigneusement; c'est par le respect qu'ils avoient pour les propriétés, pour la fortune des particuliers, qu'ils étoient si durs, afin de conserver à chacun ce qui lui appartenoit. La preuve que l'esclavage n'étoit pas une combinaison, un arrangement de législation pour le bonheur commun, c'est que cette dégradation étoit la suite des guerres malheureuses, & cette flétrissure étoit imposée aux vaincus par les vainqueurs. C'étoit l'usage & le profit de la guerre heureuse, comme les troupeaux de bestiaux qui paissent dans les communes de l'ennemi, deviennent le butin des Troupes légères qui les enveloppent.

les Gardiens des hommes libres & affranchis ne doivent plus être que les Loix ; & la Philosophie qui tend à les corriger , à les adoucir , à les améliorer , tend donc évidemment au bonheur du Genre humain. Elle n'est point *cruelle* cette Philosophie-là. Ses consolations sont bien loin *d'être douloureuses* comme le dit M L... La Société est nécessairement composée de riches & de pauvres ; mais non pas nécessairement de maîtres & d'esclaves , puisqu'elle subsiste plus heureusement sans ces extrêmes de la domination & de la servitude.

Nous avons écrit ceci , lorsqu'en cherchant le mot *Esclave* des *Questions sur l'Encyclopédie* , nous nous sommes aperçus que la *Théorie des Loix* avoit été connue de M. de Volt... , & qu'il avoit beaucoup mieux réfuté le système de l'Auteur sur ce sujet , que nous ne l'avons fait : nous ne pouvons nous refuser au plaisir de le transcrire ici :

« J'ai lu depuis peu au mont Krapac , où l'on fait
 » que je demeure , un livre fait à Paris , plein d'es-
 » prit , de paradoxes , de vues & de courage , tel
 » à quelques égards que ceux de *Montesquieu* , &
 » écrit contre *Montesquieu*. Dans ce livre (a) on
 » préfère hautement l'esclavage à la domesticité ,
 » & sur-tout à l'état libre de manœuvre. On y
 » plaint le sort de ces malheureux hommes libres ,
 » qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le
 » travail pour lequel l'homme est né , & qui est
 » le gardien de l'innocence comme le consolateur
 » de la vie. Personne , dit l'Auteur , n'est chargé
 » de les nourrir , de les secourir ; au lieu que les

(a) *Théorie des Loix.*

» esclaves étoient nourris & soignés par leurs maîtres, ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai ; mais
 » l'espece humaine aime mieux se pourvoir que
 » dépendre , & les chevaux nés dans les forêts les
 » préfèrent aux écuries.

» Il remarque avec raison que les ouvriers perdent beaucoup de journées , dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie ; mais ce n'est pas parce qu'ils sont libres ; c'est parce que nous avons quelques Loix ridicules & beaucoup trop de fêtes.

» Il dit très-justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude , puisque cette charité les a resserrées pendant plus de douze siècles ; & il pouvoit encore ajouter que chez les Chrétiens, les Moines mêmes (a) , tout charitables qu'ils sont , possèdent encore des esclaves réduits à un état affreux , sous le nom de *mortuables* , de *mainmortables* , de *serfs de glebe*.

» Il affirme, ce qui est très-vrai , que les Princes Chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet pour avoir l'argent que ces malheureux avoient amassé, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnerent pas la liberté , ils la vendirent. L'Empereur *Henri V* commença ; il affranchit les serfs de Spire & de Worms au douzième siècle. Les Rois de France l'imiterent. Cela prouve de quel prix est la liberté , puisque ces hommes grossiers l'acheterent très-cherement.

» Enfin c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute , à décider quel est l'état qu'ils préfèrent.

(a) Voyez la sect. III. de ces *Questions sur l'Encyclopédie*.

» Interrogez le plus vil manœuvre couvert de hail-
 » lons, nourri de pain noir, dormant sur la paille
 » dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il
 » voudroit être esclave, mieux nourri, mieux
 » vêtu, mieux couché, non-seulement il répon-
 » dra en reculant d'horreur, mais il en est à qui
 » vous n'oseriez en faire la proposition.

» Demandez ensuite à un esclave s'il desireroit
 » d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous
 » répondra. Par cela seul la question est décidée.

» Considérez encore que le manœuvre peut de-
 » venir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut
 » même en France parvenir à être Conseiller du
 » Roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angle-
 » terre franc-tenancier, nommer un député au
 » Parlement; en Suede devenir lui-même un
 » membre des Etats de la Nation. Ces perspectives
 » valent bien celles de mourir abandonné dans le
 » coin d'un étable de son maître ».

M. *Linguet* n'a pu soutenir une opinion con-
 traire à celle-ci, que par une *erreur de l'esprit*,
 comme l'a dit M. de *Mirabeau*, dans la préface de
 ses *Elements de Philosophie rurale*, comme l'a dit
 M. L. lui-même. » J'ai insinué qu'il pouvoit être
 » avantageux de r'ouvrir les sources de l'esclavage:
 » n'est-ce pas un crime que j'aurois eu le malheur
 » de commettre contre l'humanité? Cette seule
 » idée m'effraye. Mes principes, à ce que je crois,
 » n'ont pas été jusqu'ici, ceux d'un homme qui
 » cherche à rendre ses pareils infortunés. Si mon
 » esprit m'a trompé, mon cœur ne me reproche
 » rien. A la bone-heure: nous voulons le croire.
 Mais on doit regretter que M. *Linguet* se soit ras-
 suré si facilement sur cette idée qui l'effrayoit d'a-
 bord. Il en est de même de son opinion sur le des-

potisme de l'Asie, dont un homme de bien parmi nous, a autrefois senti le danger. Des Courtisans parloient devant Louis XIV. de l'empire absolu des Sultans, & des actions qu'ils faisoient en conséquence de ce pouvoir. Voilà, dit le Roi, *ce qui s'appelle regner*. Le Maréchal d'Etrées, ne pouvant souffrir que le Roi approuvât cette conduite, à cause de la conséquence, repartit avec vivacité : *Mais, Sire, deux ou trois de ces Empereurs ont été étranglés de mon temps*. Une si noble & si utile franchise aura-t-elle toujours aussi à-propos des imitateurs ?

Nous avons vu que les idées publiées par M. L. sur plusieurs objets, étoient bien étranges ; mais qu'aussi il les écrivoit bien, & que son style étoit même original presque autant que ses idées. Il lui manquoit encore une singularité ; c'est qu'après avoir déplacé les Empereurs Romains, du rang que l'Histoire leur assigne parmi les bons & les mauvais Princes, il entreprit la même réforme sur les Ecrivains, & commencât par le Prince de l'éloquence, par *Cicéron*, dont la réputation lui parut aussi mal fondée que celle de *Titus*, en bien, de *Tibere* en mal. &c. Mais l'Orateur Romain a trouvé un habile vengeur dans le *Virgile* de la France. Aucun des paradoxes de M. L. n'a été mieux réfuté que celui-ci, par *Voltaire* ; & il faut bien que *Linguet* en ait pensé ainsi lui-même, puisque malgré son serment de ne se laisser jamais attaquer impunément, il n'a point répliqué.

» C'est dans le tems de la décadence des beaux-Arts, en France, dit *Voltaire*, c'est dans le siècle des paradoxes, & dans l'avilissement de la Littérature & de la Philosophie persécutées, qu'on veut flétrir *Cicéron* ; & quel est l'homme qui essaie de

déshonorer sa mémoire ? C'est un de ses disciples ; c'est un homme qui prête, comme lui, son ministère à la défense des accusés ; c'est un Avocat qui a étudié l'éloquence chez ce grand maître ; c'est un Citoyen qui paroît animé comme *Cicéron* même de l'amour du bien public.

» Dans un livre intitulé *Canaux navigables*, livre rempli de vues patriotiques, & grandes plus que praticables, on est bien étonné de lire cette philippique contre *Cicéron* qui n'a jamais fait creuser de canaux.

» Le trait le plus glorieux de l'histoire de *Cicéron*, c'est la ruine de la conjuration de *Catilina* ; mais à le bien prendre, elle ne fit du bruit à Rome qu'autant qu'il affecta d'y mettre de l'importance. Le danger existoit dans ses discours bien plus que dans la chose. C'étoit une entreprise d'hommes yvres, qu'il étoit facile de déconcerter. Ni le chef, ni les complices n'avoient pris la moindre mesure pour assurer le succès de leur crime. Il n'y eut d'étonnant dans cette étrange affaire, que l'appareil dont le Consul chargea toutes ses démarches, & la facilité avec laquelle on lui laissa sacrifier à son amour-propre tant de rejettons des plus illustres familles.

» D'ailleurs, la vie de *Cicéron* est pleine de traits honteux ; son éloquence étoit vénale, autant que son ame étoit pusillanime. Si ce n'étoit pas l'intérêt qui dirigeoit sa langue, c'étoit la frayeur ou l'espérance ; le desir de se faire des appuis le portoit à la tribune pour y défendre sans pudeur des hommes plus déshonorés, plus dangereux cent fois que *Catilina*. Parmi ses clients, on ne voit presque que des scélérats ; & par un trait singulier de la justice divine, il reçut enfin la mort des

mains d'un de ces misérables que son art avoit déro-
bés aux rigueurs de la justice humaine.

» *A le bien prendre*, la conjuration de *Catilina* fit à Rome plus que *du bruit* ; elle la plongea dans le plus grand trouble & dans le plus grand danger. Elle ne fut terminée que par une bataille si sanglante, qu'il n'est aucun exemple d'un pareil carnage, & peu d'un courage aussi inépide. Tous les Soldats de *Catilina*, après avoir tué la moitié de l'armée de *Petreius* furent tués jusqu'au dernier. *Catilina* périt percé de coups sur un monceau de morts, & tous furent trouvés le visage tourné contre l'ennemi. Ce n'étoit pas-là une entreprise si facile à déconcerter ; *César* la favorisoit, & elle apprit à *César* à conspirer un jour plus heureusement contre sa Patrie.

Cicéron défendoit sans pudeur des hommes plus déshonorés, plus dangereux cent fois que *Catilina*.

» Est-ce quand il défendoit dans la tribune la Sicile contre *Verrès*, & la République Romaine contre *Antoine* ? Est-ce quand il réveilloit la clémence de *César* en faveur de *Ligarius* & du Roi *Déjotare* ? ou lorsqu'il obtenoit le droit de cité pour le Poète *Archias* ; ou lorsque dans sa belle oraison pour la Loi *Manilia* il emportoit tous les suffrages des Romains en faveur du grand *Pompée* ?

» Il plaida pour *Milon*, meurtrier de *Clodius* ; mais *Clodius* avoit mérité sa fin tragique par ses fureurs. *Clodius* avoit trempé dans la conjuration de *Catilina*, *Clodius* étoit son plus mortel ennemi ; il avoit soulevé Rome contre lui, & l'avoit puni d'avoir sauvé Rome : *Milon* étoit son ami.

» Quoi ! c'est de nos jours qu'on ose dire que DIEU punit *Cicéron* d'avoir plaidé pour un Tribun Militaire, nommé *Popilius Léna*, & que la vengeance

téléste le fit assassiner par ce *Popilius Léna* même ! Personne ne fait si *Popilius Léna* étoit coupable ou non du crime dont *Cicéron* le justifia quand il le défendit ; mais tous les hommes savent que ce monstre fut coupable de la plus horrible ingratitude , de la plus infâme avarice , & de la plus détestable barbarie , en assassinant son bienfaiteur pour gagner l'argent de trois monstres comme lui. Il étoit réservé à notre siècle de vouloir faire regarder l'assassinat de *Cicéron* comme un acte de la justice divine. Les Triumvirs ne l'auroient pas osé. Tous les siècles jusqu'ici ont détesté & pleuré sa mort.

» On reproche à *Cicéron* de s'être vanté trop souvent d'avoir sauvé Rome , & d'avoir trop aimé la gloire ; mais ses ennemis vouloient flétrir cette gloire. Une faction tyrannique le condamnoit à l'exil , & abattoit sa maison , parce qu'il avoit préservé toutes les maisons de Rome de l'incendie que *Catilina* leur préparoit. Il vous est permis (c'est même un devoir) de vanter vos services quand on les méconnoit , & surtout quand on vous en fait un crime.

On admire encore *Scipion* de n'avoir répondu à ses accusateurs que par ces mots : *C'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal , allons rendre grace aux Dieux.* Il fut suivi par tout le Peuple au Capitole , & nos cœurs l'y suivent encore en lisant ce trait d'histoire.

Cicéron fut admiré de même par le Peuple Romain le jour qu'à l'expiration de son Consulat , étant obligé de faire les sermens ordinaires , & se préparant à haranguer le Peuple selon la coutume , il en fut empêché par le Tribun *Metellus* , qui vouloit l'outrager. *Cicéron* avoit commence par ces

mots : *Je jure*. Le Tribun l'interrompt , & déclara qu'il ne lui permettoit pas de haranguer. Il s'éleva un grand murmure. *Cicéron* s'arrêta un moment , & renforçant sa voix noble & sonore , il dit pour toute harangue : *Je jure que j'ai sauvé la patrie*. L'assemblée enchantée s'écria : *Nous jurons qu'il a dit la vérité*. Ce moment fut le plus beau de sa vie. Voilà comme il faut aimer la gloire.

Je ne fais où j'ai lu autrefois ces vers ignorés.

Romains , j'aime la gloire , & ne veux point m'en taire :
Des travaux des humains c'est le digne salaire :
Ce n'est qu'en vous servant qu'il la faut acheter.
Qui n'ose la vouloir n'ose la mériter.

» Peut-on mépriser *Cicéron*, si on considère sa conduite dans son gouvernement de la Cilicie , qui étoit alors une des plus importantes provinces de l'Empire Romain , en ce qu'elle confinoit à la Syrie , & à l'Empire des Parthes. Laodicée , l'une des plus belles villes d'Orient , en étoit la capitale ; cette province étoit aussi florissante , qu'elle est dégradée aujourd'hui sous le gouvernement des Turcs.

» Il commence par protéger le Roi de Cappadoce *Ariobarzane* , & il refuse les présens que ce Roi veut lui faire. Les Parthes viennent attaquer en pleine paix Antioche ; *Cicéron* y vole , il atteint les Parthes après des marches forcées par le mont Taurus , il les fait fuir , il les poursuit dans leur retraite , *Orzace* leur Général , est tué avec une partie de son armée.

» De-là il court à Pendenissum , capitale d'un pays allié des Parthes , il la prend ; cette province est soumise. Il tourne aussi-tôt contre les peuples

appellés *Tiburaniens*, il les défait; ses troupes lui déferent le titre d'*Empereur* qu'il garde toute sa vie Il auroit obtenu à Rome les honneurs du triomphe, sans *Caton* qui s'y opposa, & qui obligea le Sénat à ne ne décerner que des réjouissances publiques & des remerciemens aux Dieux.

» Si on se représente l'équité, le désintéressement de *Cicéron* dans son gouvernement, son activité, son affabilité, deux vertus si rarement compatibles, les bienfaits dont il combla les peuples dont il étoit le Souverain absolu, il faudra être bien difficile pour ne pas accorder son estime à un tel Homme.

» Si vous faites réflexion que c'est-là ce même Romain qui le premier introduisit la Philosophie dans Rome, que ses *Tuluscu'anes* & son Livre de la *Nature des Dieux* sont les deux plus beaux ouvrages qu'ait jamais écrit la sagesse qui n'est qu'humaine, & que son *Traité des Offices* est le plus que nous ayions en moral, il fera encore plus mal aisé de mépriser *Cicéron*. Plaignons ceux qui ne le lisent pas, plaignons encore plus ceux qui ne lui rendent pas justice.

Si M. *Linguet* étoit regardé par M. de *Voltaire*, comme le disciple de *Cicéron*, il faut que les Avocats de Paris ne l'ayent pas vu de même, & que leur bareau ne ressemble point à celui de Rome, puisqu'ils trouvoient mauvais que ce Disciple imitât son Maître, & se livrât à des Ouvrages de Littérature. On a dit ci-devant qu'ils lui reprochoient de faire un *Journal de Littérature*, ce qui ne s'accordoit guère avec l'état d'Avocat, disoient-ils. Ce reproche étoit bien injuste, autant que frivole: car dans l'abandon où ils livroient son cabinet par leurs démêlés avec lui, il ne pouvoit être blâme d'avoir accepté du Libraire *Panckoucke*

dix mille francs de pension pour ce travail. Il eut beaucoup de souscripteurs d'abord, & ne les satisfit pas à beaucoup près. On s'aperçut que ce travail n'étoit pas propre à M. L. ; qu'il lui falloit rendre compte de ses propres idées, plutôt que de celles des autres ; que ses connoissances en Littérature, n'égalent pas celles qu'il avoit dans les Arts, les matières économiques ou politiques ; que la contrainte enfin le tuoit en le glacant. Une sortie contre l'Académie lui fit enfin perdre ce Journal & cette ressource. Sa position n'en devint pas plus heureuse : écoutons M. *Linguet* lui-même.

» Après les trois années perdues à batailler sur
 » le champ aride du Barreau, j'en suis sorti précie-
 » sement comme j'y étois entré : je pouvois dire
 » comme Job : *nudus e sinu matris meæ egressus*
 » *sum : nudus in terram revertar*. Sans la reconnois-
 » sance d'une personne qui me défend de la nom-
 » mer, & qui a taché à une Cause perdue, un
 » prix dont les plus brillans succès ne m'ont pas
 » valu la moitié, j'aurois quitté ma robe sans
 » dettes, mais sans un sol de revenus. (a)

(a) Sans un sol de revenu, comme il y étoit entré ! nud comme Job ! Mais outre les 2000 liv. de rentes viagères que vous a fait la Comtesse de Ber. non pour une Cause perdue, mais pour votre persévérance à ne point vous défiliter de sa défense ; les 1200 livres de rentes viagères que vous a constitués le Comte de *Morang.* ; mais les vingt quatre mille francs que vous aviez placé en rente chez M. d'*Hor.* l'un de vos Cliens : mais les 40 mille francs que vous a apporté la Dame *Bous.* je ne veux pas dire comment. Et M. *Ling.* est sorti du Barreau, comme il y étoit entré !

» La Littérature sembloit m'offrir une ressource
 » dans un travail qui me caufoit autant de dégoût
 » que de regrets (*Journal de Politique & de Litté-*
 » *rature*); mais qui me devenoit nécessaire : il ne
 » plut pas à l'Académie de me la laisser; on
 » m'arracha avec violence ce lambeau que l'équité
 » devoit faire frémir, & la décence rougir de m'en-
 » lever Le ressentiment naturel contre tant d'in-
 » justices & de cruauté, m'a fait chercher en
 » Angleterre un asyle qui m'assurât, de maniere
 » ou d'autre, des dédommagemens.

» Je dois à la vérité de publier que, quand j'ai
 » pris ce parti extrême, ce n'a pas été sans avoir
 » reçu des offres qui auroient pu m'en détourner :
 » des Souverains m'ont fait sander pour savoir si
 » j'accepterois un asyle honorable & fructueux :
 » des Particuliers m'ont proposé des retraites char-
 » mantes, qui n'auroient pas été stériles.

» Le goût de l'indépendance & une délicatesse
 » ombrageuse m'ont fait tout refuser : j'ai regardé
 » toujours une pension, sur-tout de la part d'un
 » Prince étranger, comme un opprobre pour
 » l'homme de Lettres qui la recoit, & une impru-
 » dence pour le Souverain qui la paie : le premier
 » semble se vendre, & le second chercher à cor-
 » rompre un témoin qu'il redoute.... J'ai entrepris
 » très - sérieusement les *Annales*, comme un
 » moyen d'arriver, non pas à la fortune, quoique
 » je ne la méprise pas, comme tant de Matariores
 » Socratiques qui feroient sûrement plus de sacri-
 » fices que moi pour l'acquérir; mais à une ai-
 » sance honnête qui doit être l'objet de l'ambition
 » de tout homme sage, & dont il est peut-être
 » aussi honteux que pénible de se trouver dénué.
 » Quitonque n'étant pas né absolument dépourvu

» de toute espèce de talens, ou n'ayant pas éprouvé dans sa caducité des revers irréparables, n'en jouit pas, peut-être justement soupçonné d'inconduite, ou même de quelque vice plus sérieux (a).

» Quoi qu'il en soit, ce n'est pas l'amour d'une vaine gloire, ce n'est pas la fumée de la célébrité, ce n'est pas même le desir plus excusable & la satisfaction peut-être plus flatteuse de la vengeance, qui m'ont fait entreprendre les *Annales*; c'est le desir de me refaire un état, & de ne pas perdre dans la Société le rang honnête que le développement de mes premières facultés m'y avoit procuré.

» Seulement j'ai tâché de faire en sorte, & j'ose croire que j'y ai réussi, qu'on ne pût pas me reprocher d'avoir subordonné mes sentimens à mon intérêt, ni avili ma plume par une lâche politique: si je n'ai pas toujours dit tout ce que j'aurois pu dire, ce qui auroit été peut-être un trait de folie plus que de courage, du moins je n'ai rien dit que je n'aie pas pensé; je n'ai rien supprimé de ce que j'ai cru utile: dans mon ancien esclavage, ma plume n'avoit jamais été vile; dans ma nouvelle indépendance, elle n'a jamais été, elle ne fera jamais téméraire.

» Dussent ceux qui m'ont tant accusé, qui m'accusent encore d'être une *mauvaise tête*, un *cerveau brûlé*, un *génie fantaisique & capricieux*, crier à l'*égoïsme*, quand je me défends de leurs

(*) Phrase qui présente une reflexion fautive & insultante aux hommes de talent en nombre réellement malheureux & pauvres sans inconduite.

» injures , je ne craindrai pas de le dire : peu d'hom-
 » mes exposés aux longues , aux cruelles , aux in-
 » concevables traverses qui ont empoisonné ma
 » vie , auroient , comme j'ai tâché de le faire ,
 » montré précisément la fermeté dans l'infortune ,
 » & la réserve dans la prospérité.

» Le Public m'en a fugré ; il m'en a récompensé
 » même ; le succès des *Annales* a passé mon espé-
 » rance & mes desirs : mais aussi l'une n'étoit pas
 » excessive , & les autres étoient bornées. La mé-
 » prise qui faisoit attacher à l'éclat de mes travaux
 » au Palais , l'idée de la plus grande opulence m'a
 » suivi pourtant dans la Littérature : chacun cal-
 » cule à sa manière l'état de ma caisse. D'après des
 » éclaircissemens qu'on arrache à ma bonhomie ,
 » par des questions plus qu'indiscrettes , (a) on
 » dresse sans moi mon bilan : peu s'en faut qu'on
 » ne me regarde comme un petit *Bernard* , un pe-
 » tit *Montmartel* , comme le rival de nos soixante
 » *Plutus* , ainsi que l'épouvantail de nos quarante
 » *Apollons*.

» Tout cela est extravagant : je ne me plains pas
 » de mon sort : & i seroit dur qu'une vie aussi labo-
 » rieuse que la mienne , ne me produisît absolu-
 » ment que des épines. Les Gens de Lettres qui ja-
 » lousent ma prétendue prodigalité , qui sont les
 » premiers à répandre les bruits les plus absurdes ,

(a) Et aussi par des réponses imprimées & indiscrettes
 que faisoit M. L. Par exemple , sa bonhomie nous a
 appris ce qu'il lui en coûtoit pour ses brochures , pour ses
 adresses , ses enveloppes &c. Il étoit aisé d'après ces dé-
 tails , qui châtouilloient sans doute son amour-propre
 de faire ton bilan à-peu-près aussi bien que lui.

» sur ma profusion, sur la délicatesse de ma table,
 » sur la somptuosité de mes meubles, sur la ma-
 » gnificence de mes équipages, sur le faste de mes
 » maisons de Ville & de Campagne, sur le scan-
 » dale de mes fêtes, voudroient ils pour toutes mes
 » épargnes, & toutes mes jouissances, mener la
 » vie que je mene; travailler dix & douze heures
 » par jour; faire tout eux-mêmes, jusqu'aux enve-
 » loppes de leurs lettres; car je n'ai pas de Secre-
 » taire, & ce n'est pas l'économie qui m'a fait re-
 » noncer à ce secours) ne voir personne, absolu-
 » ment personne, que deux ou trois amis, qui réu-
 » nissent le goût de la simplicité à celui de la vertu;
 » assez courageux & assez patiens pour venir quel-
 » quefois à cinq heures du soir, partager le seul &
 » frugal repas que je fasse de la journée? A ce
 » prix là, voudroient-ils de mon luxe?

» Et il y a vingt ans que je mene cette vie, si ce
 » n'est qu'à Paris, n'étant point aussi maître que je
 » le suis aujourd'hui de la distribution de mes mo-
 » mens, il falloit prendre sur la nuit ceux que je
 » donnois le jour au public, & me lever à deux
 » heures du matin dans toutes les saisons. Ce n'est
 » pas trop le régime d'un homme voluptueux: si
 » un peu d'aisance effective en étoit la compensa-
 » tion, ne pourroit-on pas la trouver bien achetée?

Sans doute, nos Lecteurs nous sauront gré d'a-
 voir laissé parler M. L. des événemens de sa vie,
 qui suivent ceux que nous avons écrits. On trou-
 vera pourtant peut-être, que ces détails respirent
 un peu plus le faste de l'amour propre, que la
 candeur & la bonhomie d'un homme simple. On
 lui a reproché toujours avec raison, de ne savoir
 jouir de ses richesses en aucun genre, avec modés-
 tie, & d'étaler à tout propos un égoïsme choquant.

Certainement, ses *Annales* ont eu un très grand succès. Mais si l'on veut considérer que c'est presque le seul de ses ouvrages qui ait réussi; que lors même qu'il faisoit lire ces *Annales* de toute l'Europe, il n'a pu trouver de Souscripteurs suffisamment, pour donner la seule & la première édition complete de ses *Œuvres*, qui ait été proposée; ne sera-t-on pas tenté de croire que, ce succès prodigieux des *Annales*, dû d'ailleurs au mérite du style & des vues généralement, a été beaucoup aussi le fruit de la malignité qu'elles respirent, des sarcasmes dont elles ont été remplies, des hardiesses en tout genre qu'il s'est permises, & que des presses étrangères favorisoient? Au reste, s'il étoit toujours glorieux de se faire lire, de quelque manière que ce soit, par six à sept mille Souscripteurs, que disons-nous? par vingt mille Souscripteurs, puisqu'il y eut plusieurs contrefaçons à la fois de cet ouvrage périodique, il fut encore plus utile de se procurer par ce travail Littéraire, pendant quatre ans, cent mille écus. C'est où les Calculateurs les plus modérés ont fait monter le prix de ses veilles.

Croira-t-on que M. *Linguet*, enrichi à ce point par ses entreprises Littéraires, ne daignât pas récompenser le Libraire qui l'avoit logé gratuitement, en Province, &c. & qui en faisant les frais de ses premiers ouvrages, étouffés au berceau, de son aveu, avoit perdu presque toutes ses avances, au su de l'Auteur; croira-t-on que l'Annaliste du dix-huitième siècle, qui a tant reproché à M. *D'alembert* & Compagnie, son insensibilité philosophique envers la Veuve de *Corneille*, envers celle de *J. J. Rousseau*, envers le jeune *Malifatre*, qui vient contester à *Fontenelle*, ses générosités, d'un son si

dur ; le conteur de l'anecdote des *asperges*, cet ami des malheureux ; qui faisoit passer 1200 liv. aux Curés de Paris, qu'il destinoit à un prix pour le meilleur ouvrage, *sur les moyens de tarir la mendicité*, parce qu'il avoit vraisemblablement le dessein de remporter lui-même ce prix sous quelque nom étranger, & de publier ainsi avec éclat, un projet infallible, dit-il, dont il parle depuis long-tems : croira-t-on, dis-je, que le détracteur des vertus philosophiques de tant d'hommes célèbres, ait souffert que le Libraire dont nous parlions, compromis tout à coup par la perte de son état, qui entraînoit aussi celle de sa fortune, ait réclamé envain, non pas des secours effectifs, mais la seule protection, le simple appui de son ancien commensal, pour se fixer en pays étranger ; & qu'à des instances réitérées, M. *Linguet* se soit montré indifférent jusqu'à ne pas même faire de réponse : c'est ce qu'on nous assure être très-exact. Et croyez après cela, que M. L. ne pense pas lui-même, comme il reproche à Fontenelle de l'avoir dit, que, *pour être heureux, il faut avoir l'estomac bon, & le cœur mauvais*. Croyez que *Linguet* se brouillant avec les amis à qui il a dédié sa *Théorie des Loix*, ses *Révolutions Romaines*, & autres amis de qui il a reçu maintefois des secours réels, ne pense pas, comme il l'attribue à Fontenelle ; que *les amis aux yeux d'un Sage, étoient comme des meubles qu'on change quand ils s'usent* ; & pour parler son langage, *il pratique comme on voit cette recette*. Il oublie qu'il a fait un reproche à *Auguste*, de n'avoir pu rester uni à deux amis, à qui il devoit tout ; & qu'il a loué *Tibere*, l'infâme *Tibere*, d'avoir conservé les siens.

Au reste, s'il n'a pas gardé ses liaisons avec les

Hommes, ses amis, il s'est montré plus fidèle envers une Dame qui a fait constamment sa société depuis une douzaine d'années; qui a passé la mer pour l'aller trouver à Londres; qui l'a suivie à Bruxelles, &c. faisant par-tout les honneurs de cette maison sans faste & décente, dont il parle, où il ne recevoit avec elle, que deux à trois amis dans la soirée, & dont il expulsoit à onze heures du soir, un Gentilhomme & une Dame son épouse très-respectables, de ses amis, qui avoient passé le Détroit de Calais pour le visiter, parce que s'étant égarés dans les rues de Londres, ils avoient eu le malheur de faire attendre un peu Madame B... après son souper, & que cette maison sans faste & décente, leur dit M. L. n'étoit pas une auberge (a).

On veut sans doute connoître mieux la Dame dont nous parlons, qui lui servoit de Secrétaire. C'est Madame But... la femme d'un Négociant de Rotrou, qui, venue à Paris pour solliciter au Parlement une séparation, & ayant échoué malgré les talens de l'Avocat du Charpentier de Landau, préféra de demeurer avec son défenseur, plutôt que de se réunir avec son époux. Cette Dame attachoit apparemment à une Cause perdue un très-grand

(a) Le Marchand de soie *le Quesne*, est le seul ami peut-être que M. *Linguet* ait conservé; mais ayant tiré sur lui une lettre-de-change de 12000 liv. à la fin d'un mois où ce Négociant venoit déjà de lui faire passer 500 louis, & cette lettre n'ayant point été acquittée, l'irascible L... avoit déjà fait & imprimé un Mémoire de 22 pages contre son ami. Il n'a pas paru, parce qu'il vint en poste à Paris, tout alarmé, & reconnut ses torts, heureusement avant de répandre cet écrit dont il s'étoit armé.

prix. M. *Linguet* qui a beaucoup, & à tous propos, parlé de lui dans ses Ouvrages, ne nous paroît avoir rien dit de Madame B... qu'une seule fois, & indirectement encore : bien différent en cela de tous nos Beaux-esprits qui ont maintefois adressés des Epîtres, des Madrigaux, des Odes même aux Dames qui partageoient les plaisirs de leur vie. Voici la seule petite aventure, commune avec elle, qu'il nous raconte sous le masque d'une Lettre qu'il se fait écrire :

» Je suis à Londres depuis peu de jours. Je n'ai purement refusé à une *sœur* que j'ai (a) de l'amener avec moi, quoiqu'une jeune Française ne soit pas un bagage absolument commode pour un Voyageur. Accoutumée à l'adulation dont on accable le sexe par-delà la mer, elle trouve bien de la différence sur les bords de la *Tamise*. Les esprits penseurs de la Grande-Bretagne ne s'abaissent pas aux petites soies, comme les brillantes poupées de Paris ; mais au fond je ne suis pas fâché, pour son mari futur, qu'elle tâte un peu de ce régime, qu'elle voie qu'il existe une contrée en Europe où les femmes ne sont pas tout-à-fait les maîtresses.

» Cependant elle a déjà saisi, avec une sagacité particulière au sexe, une observation vraie & qui m'étonne : c'est qu'il n'y a pas de pays au monde où les femmes fassent plus de dépense qu'en celui-ci ; il n'y en a pas où les Marchandes de modes & de frivolités de toute espèce fassent une fortune plus rapide : d'où elle conclut qu'il n'y en a pas où les maris soient plus complaisans & plus généreux.

(a) On fait que M. *Linguet* a deux sœurs mariées à Reims, mais n'en a point avec lui.

Moi qui suis encore tout étourdi du fracas des voitures angloises, & de l'admiration qu'inspire nécessairement à un Etranger le premier coup d'œil des rues, des lanternes & des trottoirs de Londres, je n'ai pu jusqu'ici discuter à fond la question de l'empire qu'y peuvent avoir les femmes, & de la source de leur dépense : c'est ce que je ferai à loisir ; ma lettre à un tout autre objet.

» Je remplis de mon mieux, & avec tout le scrupule possible, mes fonctions d'Anglois adoptif. Je bois mon thé deux fois par jour, je mange mes tosttes bien beurrées ; je lis dévotement ma Gazette tous les matins & tous les soirs, & je ris de grand cœur d'y voir les Ministres passés en revue nom par nom, comme les particuliers. C'est-là, Monsieur, ce qui s'appelle la *vraie Liberté*.

.....

.....

» Avant-hier je lus sur l'affiche *Othello* : allons, dis-je à ma sœur, il faut voir *Othello*. Je me gardai bien de lui en apprendre le sujet, dont j'étois instruit par la lecture du *Shakespear François*. L'idée d'un Héros étranglant sa femme, de ses propres mains, dans son lit, avec tout l'appareil, toute la lenteur, toute la réflexion qu'un bourreau de Thyburn pourroit apporter à cette exécution, lui auroit paru bien moins une tragédie qu'une farce abominable ; & ne pouvant savoir combien le divin *Shakespear* a mis de noblesse, d'énergie, de décence, tant dans le dénouement que dans les préliminaires qui y conduisent, la seule idée l'en auroit fait évanouir.

» Nous sommes donc arrivés à *Covent Garden* ;

nous avons voulu prendre des billets pour les *boxes* (a), il n'y avoit point de place.

» Nous avons voulu entrer à la premiere galerie (b), tout étoit plein.

» Je propoisois de monter à l'*uper-galerie* (c); on m'a observé que ce poste étoit quelquefois dangereux; que dans certains moments de gaieté, les spectateurs libres qui l'occupoient se débarrassoient de leurs voisins, en les faisant descendre par le vague de l'air dans le *pit* ou parterre, qui est au-dessous. Ma sœur fit un cri de terreur: je la rassurai, en lui observant que cet usage de *précipiter* avoit été connu & pratiqué de tous tems chez les peuples *libres*; que les Romains avoient leur *Capitole* & leur roche *Tarpeienne*, où ils se donnoient ce plaisir; que les Juifs moins puissans, mais non moins célèbres, précipitoient quelquefois leurs prêtres de la terrasse du Temple; que Jonas avoit été précipité dans la mer; que les Grecs révéroient le rocher *Leucate*, où les amans malheureux se précipitoient pour se guérir; qu'enfin le saut du haut en bas étoit un des exercices les plus chers à l'esprit humain, dans l'état d'indépendance, puisque tous ces exemples étoient tirés des Républiques; qu'il n'étoit donc pas étonnant qu'ils se renouvelassent en Angleterre, où l'on est *libre*, & surtout au Théâtre, où il y a encore plus de liberté qu'ailleurs. Elle me repliqua qu'elle n'étoit ni *amante désolée*, ni *Propheteffe*, ni *Israelite*, ni *Romaine*, & qu'assurement elle n'entreroit point à l'*Uper-Gallerie*. &c. &c.

(a) Premieres Loges.

(b) Secondes Loges.

(c) Troisiemes Loges.

Dès que M. *Linguet* étoit arrivé à Londres, on lui avoit proposé d'écrire en faveur du Gouvernement. Tous les Ecrivains font ou doivent être de ce parti, ou de celui de l'opposition, dans cette Isle. L'Auteur des *Annales* répondit, qu'il étoit venu dans le pays de la liberté pour en jouir; qu'il n'étoit pas à Londres, pour y être enchaîné par l'autorité. Les observations sur les spectacles de Londres, qu'on vient de lire, mais sur-tout celles qu'il fit sur plusieurs objets de la Législation & des mœurs Angloises, qu'il traita avec cette liberté qu'il réclamoit, lui firent bientôt des ennemis secrets. On lui adressoit assez souvent des Lettres anonimes. Il y répondoit & les discutoit, dans ses *Annales*, en se plaignant toujours du voile de l'anonime qu'on affectoit de garder avec lui. Enfin, on rapporte (nous ne garantissons pourtant pas ce fait) qu'un jour il reçut une lettre souscrite ainsi: *non anonyme, Mylord North*, par laquelle ce Ministre lui indiquoit deux chemins à prendre celui de France, ou de *Tyb.* La guerre entre sa patrie & l'Angleterre alloit se déclarer: déjà les Ambassadeurs étoient rappelés. C'est ce qui déterminâ M. *Linguet*, dit-on, autant que son patriotisme dont il se vanta, & dont on ne lui tint point compte, à repasser la mer, & traverser la France avec l'agrément du Ministère, dont il s'étoit assuré, pour aller en Suisse chercher un asyle. Il y a des mœurs encore dans ces montagnes; & l'on étoit prévenu. Quand il s'y présenta, on n'y fut pas tant effrayé de la hardiesse de sa plume, que de le recevoir avec une Dame qu'un Arrêt du Parlement de Paris renvoyoit à son mari. Madame de *Lauragais* avoit un vieux Château à *Valbeck*, entre Bruxelles & Gand: il le lui demanda, & s'y établit. Mais le

Curé flamand de ce village, plus scrupuleux encore que les Cantons suisses, s'avisa de trouver mauvais aussi, qu'il retint avec lui une Dame mariée, mere de plusieurs enfans, & avec cela, qu'il ne vint point faire *ses Pâques*, à sa Paroisse. Il alla lui en faire ses representations: elles furent sans doute écoutées; car le Curé eut recours à son Evêque, qui assura M. L. qu'il ne pouvoit l'obliger de quitter la Province; mais qu'il ne souffrirait pas dans son Diocèse, le scandale qu'il y donnoit, & qu'il en écrivoit à la Cour. M. *Linguet* ne repliqua pas, mais prit le parti de se retirer de cette campagne, & de venir demeurer constamment à Bruxelles.

Il semble que, zélé défenseur du Clergé & de ses droits jusques-là, il parut se refroidir un peu. Il rougit même d'avoir été soupçonné de chercher à se faire un appui d'un Corps, en qui il n'avoit trouvé ni protection; ni reconnoissance, quoiqu'il eût déclaré la guerre, & l'eût fait persévèrement bonne & vive à la Philosophie & aux Philosophes qu'il regardoit comme ses ennemis. Mais peut-être le Clergé se rappeloit-il aussi que, celui qui défendoit les Prêtres si chaudement, avoit attaqué les Moines, (a) & que c'étoit ce même Ecrivain qui gourmandant les Philosophes de leurs écrits contre la Religion, demandoit: *s'il étoit permis à un homme qui avoit passé trente ans, de mettre seulement en question, s'il croiroit à son Cathéchisme? Si l'on faisoit des Traités scientifiques contre les Ordonnances de police, qui enjoignent de balayer les rues?*

Ce petit démêlé de M. *Linguet*, avec son Curé

(a) Voyez l'Essai philosophique sur le Monachisme.

Flamand ne l'empêcha pas de continuer d'imprimer à Bruxelles, les *Annales* avec sécurité. Il trouva dans cette Ville, ce qu'il cherchoit ; *decus & tutamen* ; & en adoptant cette devise, au dessus de deux plumes en sautoir, il en fit son cachet.

L'Auteur des *Annales* se proposoit de quitter la Littérature, après la confection de la quatrième année de ce Journal. Les événemens qui l'ont interrompu, lors de son arrivée à Paris, vers la fin d'Octobre 1780, ne feront que hâter sans doute sa résolution, & le rendre à la solitude, où avec la gloire due à un bon Ecrivain, quelque jugement qu'en veuille porter de quelques-unes de ses opinions, & la sûreté de ses possessions acquises par des travaux aussi honorables que fructueux, il goûtera le repos que ne donne point communément la culture des Lettres, *la plus mauvaise occupation que Dieu ait donné aux Hommes*, dit Salomon.

FIN.

